

LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

ZONE

DE

MORT

L2504

Préface du Général-Major H^{RE} MERZBACH
Ancien Chef de la Section Historique de l'Etat-Major Général
de l'Armée Belge.



ÉDITIONS VOX PATRIÆ

STAVELOT

NLA 12739

BE

~~Aggr~~
N50r



ZONE DE MORT

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy (Epuisé).

L'Épopée de Loncin.

Face à l'Invasion.

La Victoire de Sart-Tilman.

Chocs de feu dans la nuit.

Sous les Ouragans d'Acier.

Face au Peloton.

Le Tragique Destin de M. 82.

Ludendorff à Liège.

A PARAÎTRE :

Combats dans l'Ombre.

Le Drame de la Villa des Hirondelles.

Haelen (12 août 1914).

Évasions de Condamnés à mort.

Le Fusillé vivant.

LAURENT LOMBARD

L 2504

ZONE DE MORT



ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVLOT

« ON SAIT QUE SUR L'ENFER QU'ÉTAIT LA FRONTIÈRE HOLLANDO-BELGE SE TENDAIT UN RÉSEAU SUBTIL ET SERRÉ D'ESPIONS INTRÉPIDES; ON SAIT QUE SE RIANT D'UN CONTRE-ESPIONNAGE CEPENDANT EN ÉVEIL, LA JEUNESSE BELGE, AVEC UNE INGÉNOSITÉ ET UNE TÉMÉRITÉ SANS EXEMPLE, A SOUVENT RÉUSSI A TROMPER LE SERVICE DE RENSEIGNEMENTS ALLEMAND, A DÉJOUER L'ESPRIT D'ORGANISATION ET DE SACRIFICE ALLEMAND, A LUI RAVIR LE FRUIT DE SES EFFORTS. »

L'Allemand Henri Binder.

Tous droits réservés.

Copyright by LAURENT LOMBARD.

PREFACE.

Après avoir, par ses six livres consacrés à la défense de Liège en 1914 (1), élevé un réel monument historique à « Ceux de Liège », M. Laurent Lombard s'est voué à l'étude d'un autre aspect de la guerre 1914-1918. Il s'agit cette fois de la résistance civile, non moins utile au Pays que la résistance militaire et fort peu connue, car elle se développait surtout dans l'ombre.

Ceux qui ont lu, — et ils sont déjà légion, — « Face au peloton » et « Le tragique destin de M.82 », les deux premiers ouvrages de cette série, ont pu constater que l'auteur y a suivi la même méthode que dans les précédents, celle de l'histoire. Rien du roman, pas de développements fantaisistes ou imaginaires, mais les faits tels qu'ils apparaissent d'après les documents, rapports, écrits, lettres des participants, récits allemands ou belges.

Le livre d'aujourd'hui s'intitule « Zone de mort ». C'est, en somme, l'historique de tout ce qui a trait à cette « Todesstreife » ou « Grenzstreife », que les Allemands avaient érigée tout le long de la frontière hollando-belge en y installant, à grands frais, une haie électrifiée. Ils avaient cru pouvoir empêcher ainsi à tout jamais l'exode par la Hollande des Belges désireux de rejoindre l'Armée et aussi l'envoi aux Alliés des renseignements concernant les mouvements des troupes allemandes, etc.... Le contre-espionnage allemand aux Pays-Bas signala cependant qu'il n'en était rien, que d'importants contingents de volontaires belges continuaient à affluer; on multiplia alors le

(1) « L'épopée de Loncin », « Face à l'invasion », « La victoire de Sart-Tilman », « Chocs de feu dans la nuit », « Sous les ouragans d'acier », « Ludendorff à Liège ».

nombre de fils; il y en eut quatre, cinq, six et même sept, en certains endroits; on les relia entre eux, afin d'augmenter leur efficacité. La haie était devenue une véritable barrière, dont la hauteur variait de 1 m. 50 à 2 m. Et, malgré cela, les passages se continuèrent jusqu'à la fin de la campagne tout le long de la frontière, depuis Knocke jusqu'au nord de la province de Liège, notamment vers Moulant et Fouron-le-Comte, etc.

Les drames du fil furent très nombreux : et on vit ainsi des passeurs et leurs jeunes compagnons, la belle jeunesse belge, tomber électrocutés, ou bien être arrêtés et emprisonnés; d'autres furent blessés, certains autres même enterrés vivants. Les récits circonstanciés de M. Lombard nous montrent encore des combats engagés par des guides héroïques contre les sentinelles allemandes, se terminant souvent par la mort de plusieurs d'entre eux, de part et d'autre. Dans d'autres cas, de braves passeurs, condamnés à mort, tombèrent sous les balles des pelotons d'exécution.

Tous ces récits sont des plus passionnants. Plusieurs tirent de l'oubli le nom de maints patriotes, qui payèrent de leur vie leur dévouement sans borne à leurs compatriotes et qu'il convenait de rappeler à la postérité. Il faut savoir gré à M. Lombard d'avoir rempli avec ferveur ce devoir national.

Pour terminer, je voudrais vanter la langue claire, précise, imagée, qui donne à tous ces récits d'aventures un attrait particulier : la lecture en est à tel point empoignante qu'on ne peut plus s'en détacher.

Nul doute que le présent ouvrage ne trouve, comme tous les précédents, un chaleureux accueil auprès du public.

GÉNÉRAL HRE CHARLES MERZBACH.

I.

Léon Parent.

Léon Parent doit mourir à l'aube du 8 décembre 1915. Ainsi en a décidé le gouverneur allemand von Bissing. Chargé d'annoncer la nouvelle au condamné, l'aumônier catholique Hurter se dirige vers la cellule numéro 2, occupée par le jeune Belge. Il est 3 heures du matin : dans la prison d'Anvers, seul le pas des sentinelles anime les longs couloirs emplis d'ombre et de silence.

Grincement de clé dans la serrure : la porte de la cellule s'ouvre lentement. Le prêtre allemand entre dans l'obscur réduit et braque sa lampe de poche sur le matelas où le condamné repose. Comme il paraît jeune ! Dix-neuf ans... Sous le faisceau de lumière blafarde qui la caresse, sa figure juvénile exprime une indéfinissable sérénité. Toute la candeur de l'enfance y est empreinte. La douceur d'une nature affectueuse aussi...

Il y a quatre mois déjà que, par une journée ensoleillée d'août, les sbires de la rue Stoop ont arraché cet adolescent à toutes les joies de sa vie. Tel l'oiseau ravi brusquement à l'ivresse des espaces infinis et jeté derrière les barreaux d'une cage, le jeune Ardennais a languï entre les quatre murs de sa cellule. La nostalgie des grand'routes toutes blanches de soleil, des bois pleins de parfums

et de chansons, l'a consumé. Affaibli par les privations, hanté par le bonheur des jours enfuis, il a vécu dans la fièvre des affections meurtries, des rêves brisés et peu à peu il s'est étiolé. Le directeur de la prison l'a alors admis au régime des malades.

Pendant quatre mois, jour et nuit, la même vision lui a enfiévré le cerveau : le cher village de Vonèche où il a grandi dans l'enchantement des joies salubres de l'Ardenne. C'est là-bas, au fond de la province de Namur, bien loin de la grande ville flamande où les policiers allemands l'ont amené de force. Le voyage a duré presque tout un jour.

Là, dans l'ambiance aimée, les sympathies, les amitiés, les affections lui représentaient la vie avec un visage doux et souriant. Et puis il y avait la griserie des horizons bleus, des champs, des bois, des sources, des ruisselets.

Depuis que tout cela n'était plus qu'un rêve, Léon Parent s'était senti mourir. Cependant il avait réagi et insensiblement l'optimisme naturel de ses vingt ans lui avait rendu la force d'espérer.

Puis, un jour, on l'avait extrait de sa cellule pour le conduire devant cinq officiers ennemis qui, après de longues palabres en langue tudesque, l'avaient condamné à mort. Il avait éprouvé alors toute la haine que lui portaient ces juges en uniforme; mieux que leurs paroles qu'il ne comprenait pas, leurs regards disaient la dureté de leur cœur.

Quel crime ce petit Wallon au regard doux et à l'âme pleine de candeur avait-il commis?

Il y avait un peu plus d'un an, un jour en reve-

nant, avec ses parents, d'une visite chez des amis, il avait rencontré deux soldats français évadés de la Croix Rouge du château de Honnay. A sa demande, son papa et sa maman avaient invité les deux fugitifs à venir se restaurer chez eux puis, ravi de se rendre utile, l'adolescent s'était offert à conduire les deux hommes vers un refuge sûr.

Alors une vie nouvelle avait commencé pour Léon Parent. Les grands bois des environs abritaient de nombreux soldats français ayant eu la retraite coupée après la bataille des frontières. Trop fiers pour déposer les armes, malgré les menaces de mort fulminées contre eux par l'ennemi, ils avaient préféré la vie aventureuse des hors la loi à la reddition.

Le petit Ardennais les vit ces magnifiques combattants de France : il les admira et les aima. Désormais pour eux il supportera toutes les fatigues, affrontera tous les dangers et risquera la mort. Un va-et-vient continuel s'établit entre la famille Parent et les Français traqués par les patrouilles allemandes. Cependant une distance de quatre lieues et demie les sépare et lorsqu'il porte des vivres à ses grands amis, Léon fournit bravement une marche de neuf heures. L'accueil qu'il trouve dans les cabanes et les souterrains des soldats, le dédommage largement de ses fatigues.

Les Français ont pris en affection ce petit Belge à la mine éveillée qui, sans crainte, s'aventure seul dans les vastes solitudes des bois et abat gaillardement quarante-cinq kilomètres pour venir les voir. D'ailleurs tout en lui inspire la sympa-

thie : débrouillard, hardi, dur à la peine, il s'exprime en outre en un langage choisi qui révèle l'excellence de son éducation. Aîné d'une famille de trois enfants, ses parents rêvent pour lui d'un bel avenir : ils l'ont « mis aux études » comme on dit là-bas.

Le 2 novembre 1914, avec deux amis, il conduit toute une charrette à bras remplie de vivres aux « hommes des bois ». « Ils passèrent le restant de la journée avec eux, raconte Madame Parent, et le lendemain ils revinrent tout heureux de leurs aventures. »

A la Noël, le lieutenant D'Aram du 59^e d'infanterie et quelques-uns de ses hommes passèrent plusieurs jours dans la famille Parent. « Quelle joie pour nous de trouver dans cette maison de braves gens une nourriture chaude, ce que nous n'avions plus connu depuis notre départ du foyer », écrit le sergent-major Colcanap du 62^e d'infanterie.

Le 1^{er} janvier 1915, de grand matin, Léon se met en route. Il a hâte d'aller présenter ses vœux à ses camarades des bois. Comme étrennes, il leur apporte des galettes et de la viande. Dès que les éclaireurs surveillant les abords de la « Copette du Loup », l'ont aperçu, le lieutenant D'Aram est immédiatement prévenu de son arrivée. Il va à sa rencontre.

Léon est accueilli à bras ouverts. On l'introduit dans la hutte du chef. Très entouré, il se déleste de ses précieux colis et, après avoir gentiment souhaité à tous une « bonne année », il raconte les nouvelles du pays. Les Allemands redoublent de rigueur envers les habitants qui hébergent des

soldats français : ces derniers temps, de nouvelles affiches pleines de menaces ont été placardées à Vonèche et de nombreuses patrouilles ont rôdé autour du village.

— Dommage qu'« ils » ne se montrent pas par ici, dit un petit noiraud à la figure embroussaillée par une barbe hirsute.

— D'autre part, continua le jeune messager, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer...

— Ah!

D'un même mouvement, tous s'étaient rapprochés du jeune Belge.

— Il paraît qu'il y a moyen de rejoindre le front par la Hollande.

— Comment cela?

— Eh bien, voilà : il suffit de gagner la frontière hollandaise et de passer en fraude pendant la nuit. Une fois en Hollande, on est sauvé.

— Mais comment arriver à la frontière sans se faire « piger » en cours de route? Il faut se mettre en pékin alors? Et puis on n'a pas de papiers pour circuler, pour voyager en chemin de fer, traverser les ponts... Et c'te frontière d'Hollande, ça doit être gardé...

— Rassurez-vous, dit Léon, il y a moyen d'arranger tout cela. Tromper les Allemands n'est pas difficile et je suis convaincu que d'ici peu vous reverrez la France.

Pendant trois jours, il resta avec les soldats, partageant leur frugal menu, couchant comme eux sur la dure, examinant dans de longs entretiens la possibilité d'atteindre la frontière hollandaise sans tomber entre les mains des Allemands en cours de route.

Construites par des charpentiers amateurs, avec des outils de fortune, les huttes protégeaient leurs habitants contre les intempéries, mais dépourvues de poêle, de meubles, de fenêtres même, elles étaient d'un confort douteux. Léon Parent cependant s'y plaisait. La compagnie de ces hommes armés qui vivaient à la manière de Robinson l'enchantait.

Entretemps, la famille Parent devenait réellement la providence des Français réfugiés dans tous les bois des alentours. Logement, ravitaillement, entretien des malades accaparait l'activité de toute la maisonnée. Tous les jours, Léon se met en campagne. Aujourd'hui, de son pas alerte, il arpente le bois de St-Remacle : il court prévenir ses amis de l'arrivée d'une patrouille allemande. Peu après, il les conduit dans les profondeurs de la forêt où ils seront à l'abri des poursuites. Le lendemain, il ramène chez lui du bois de Sivry deux malades souffrant de rhumatismes.

Parfois, il ne suffit plus seul à sa lourde tâche, alors son petit frère Ernest et sa sœur Marie l'aident. Avec l'âne et la charrette du voisin, ils transportent des provisions, des vêtements chauds et des couvertures bien loin dans les bois, où les rigueurs de l'hiver rendent le séjour des Français de plus en plus pénible.

Le père Parent, de son côté, parcourt la région recueillant vivres, vêtements, chaussures, tabac, médicaments, pour ses protégés, tandis que Madame Parent s'affaire des journées entières à la préparation des précieux colis distribués par ses enfants.

Pendant plus de quatre mois, la famille Parent

se prodigua nuit et jour au service des fugitifs qui s'obstinaient à tout braver : le froid, les intempéries, la faim, la mort, plutôt que de mettre bas les armes.

Dès que leur rapatriement par la Hollande fut possible, c'est la famille Parent encore qui prit l'initiative de les rassembler, de leur procurer des costumes civils, de fausses pièces d'identité et de les acheminer vers Liège par des itinéraires sûrs.

Alors le jeune Léon, l'Ardennais à l'âme ardente, se révéla l'homme qu'il fallait pour mener à bien une œuvre comme celle-là. Brave, prudent, prodigue de sa peine, infatigable, tenace, il s'y consacra tout entier. Tous les jours, ce sont de longues et épuisantes randonnées sur les grand'routes ou à travers bois. Il s'est juré de retrouver tous les Français réfugiés dans les forêts pour leur annoncer la bonne nouvelle : ils reverront bientôt la France. « L'œuvre était belle, mais la tâche était difficile et pleine de périls, raconte le révérend curé de Vonêche. Il s'y jeta à corps perdu et bientôt on le vit à toutes les heures du jour et de la nuit parcourir les bois et les taillis... »

A pied, à vélo, seul ou accompagné de camarades, à qui il a communiqué la flamme de son dévouement, il va loin dans le Luxembourg à la recherche de fugitifs français. Il y en a un peu partout et partout la population les ravitaille, les soigne, les abrite en cas d'alerte contre les incursions des patrouilles allemandes.

Toutefois s'il était relativement aisé — grâce à l'admirable patriotisme des Ardennais — de rassembler les Français et de leur fournir des

vêtements, des vivres et des pièces d'identité truquées, les difficultés d'un voyage de près de deux cents kilomètres, à travers une région occupée par les troupes allemandes, s'avéraient redoutables. Léon s'acharna à les vaincre et, comme toujours, paya généreusement de sa personne.

Après avoir rassemblé les partants chez lui par groupes de dix ou vingt, il allait lui-même de l'avant, s'assurant personnellement de la sécurité des routes, préparant les relais, cherchant des refuges pour la nuit. Bientôt des collaborations enthousiastes facilitèrent quelque peu sa tâche.

Mlle de Monge, la grande patriote qui créa un des premiers services de passage et vit Léon Parent à l'œuvre, écrit : « Léon Parent apportait à l'accomplissement de sa tâche toute l'ardeur de sa jeunesse et tout le zèle d'un ardent patriotisme. Comme compagnon de voyage, il était toujours de bonne humeur. Il était simple et modeste. »

Après des haltes à Conneux chez M. et Mme de Radiguès à Ciney chez M. P. Rouard, à Liège chez M. Drossart, les voyageurs, déguisés le plus souvent en ouvriers et échelonnés sur les routes à des distances de trois ou quatre cents mètres, s'acheminaient vers Visé et la frontière hollandaise. Léon les conduisait jusqu'au terme de leur périlleuse randonnée et parfois pénétrait en Hollande avec eux.

A cette époque, la haie électrisée n'existant pas encore, on passait la frontière sans trop de difficultés. Seuls, des postes de surveillance, répartis le long de la bordure du territoire hollandais, détachaient des patrouilles nuit et jour dans toute

la zone limitrophe, mais les passeurs excellaient à tromper leur vigilance.

Sa mission accomplie, le jeune Ardennais revenait à Vonèche en brûlant les étapes. Il lui tardait de rassurer ses parents et de leur raconter les péripéties de l'expédition. Un jour ou deux de repos, puis il préparait un nouveau départ. « Je veux sauver tous les soldats français qui sont dans les bois », dit-il à son ami Alexandre Meyer. Arrêté plusieurs fois en cours de route par des sentinelles et des patrouilles, il sut toujours se tirer très habilement d'affaire. Un jour, alors qu'il revenait de la frontière, les poches remplies de lettres, il fut retenu captif pendant trois heures; il réussit néanmoins à se dégager de ce mauvais pas, sans que ses lettres tombent entre les mains des Allemands.

Connu à dix lieues à la ronde, sillonnant le pays en tous sens, en relations avec tous les groupements de patriotes des environs qui, comme lui, se consacraient au rapatriement des Français, Léon Parent était l'homme tout indiqué pour collaborer à un service de renseignements. Dès que l'offre lui en fut faite, il l'accepta. Aviateurs descendus derrière les lignes allemandes et agents secrets s'adressèrent à lui : s'associant à tous leurs risques, il les hébergea, les renseigna et assumait lui-même plusieurs missions particulièrement dangereuses à Charleville. Deux de ses collaborateurs furent fusillés.

Cette vie d'action, de dévouement et d'aventures prit brutalement fin le 18 août 1915. Trois agents de la Polizeistelle A d'Anvers vinrent surprendre la famille Parent et, après une perqui-

sition infructueuse, emmenèrent le père, la mère et le jeune Léon. Lorsqu'il se trouva enfermé entre quatre murs, dans la lugubre geôle de la rue des Béguines, loin des horizons ardennais, où s'épanouissait la joie de ses vingt ans, celui-ci se sentit envahir par une affreuse détresse.

Cependant il réagit contre le découragement et le désespoir : tous ceux qui l'ont connu pendant son séjour à la prison nous ont dit leur admiration pour sa tenue, son courage et son énergie. « Il a toujours témoigné de beaucoup de courage, écrit M. Cornélis, directeur de la prison d'Anvers. Il était généralement d'humeur gaie et avait pleine confiance dans l'avenir. »

Si la privation de la liberté affectait durement l'Ardennais friand de longues courses à travers bois, l'épreuve constamment renouvelée des interrogatoires interminables et des confrontations était bien plus pénible encore. Trahi par un document intercepté à la frontière, accusé d'avoir « fait passer sans cesse des soldats et volontaires à l'ennemi, de s'être trouvé en rapport avec des espions français, de leur avoir rendu des services et d'en avoir hébergé un », il est tous les jours sur la sellette. Les policiers ne lui laissent nul répit. Tous leurs efforts pour lui arracher les noms de ses collaborateurs et des révélations sur son service de passage, restent vains. Comme tous les vrais Ardennais, Parent est tenace.

Condamné à mort au début du mois d'octobre, tandis que son père et sa mère sont envoyés dans des prisons allemandes pour y purger leur peine, dix ans de travaux forcés, il vit dans l'incertitude

pendant cinq longues semaines. Sera-t-il exécuté ou aura-t-il la vie sauve ?

A cette époque, les gardiens belges de la prison d'Anvers sont encore en fonctions. Tous ont gardé le souvenir du « petit Wallon de la cellule numéro 2 ». « Bien que son état physique ne dénotât nullement la vigueur de l'homme formé, il a néanmoins donné le plus pur exemple d'une âme très élevée, écrit le chef d'école de la prison d'Anvers, M. Honoré Bougaerts. Jeune, de constitution assez faible, il avait le caractère bien décidé. A aucun moment et dans aucun de ses agissements, il n'a montré la moindre défaillance. »

Le personnel belge de la prison lui témoigne de la sympathie. Il interroge les gardiens sur le sort qui lui est réservé et leur déclare qu'il « est très heureux d'avoir pu sauver sa famille en prenant toute la responsabilité sur lui ».

« Il me demandait chaque fois si les Allemands ne le fusilleraient pas, raconte le gardien Th. Butheel. Je lui répondais : Non, ne perdez pas courage, ils n'ont encore fusillé personne à Anvers. »

L'aumônier allemand Hurter vient souvent voir le condamné. Il le reconforte et le rassure. Convaincu que le gouverneur von Bissing fera grâce au jeune Belge, il a affirmé à celui-ci que sa peine serait très probablement commuée en travaux forcés à perpétuité. Or voici que.....

.....
Tremblant d'émotion, le prêtre secoua légèrement le condamné et l'appela par son prénom : Léon... Léon... Entretemps, le geôlier avait

allumé le bec de gaz et une lumière blafarde éclairait vivement les quatre murs blancs de la cellule.

Le jeune homme se réveilla et, effrayé, se dressa aussitôt sur son séant :

— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vous, Monsieur l'aumônier... Vous m'avez fait peur..., dit-il d'une voix haletante.

L'aumônier restait bouche bée, la figure bouleversée par l'émotion. Parent pressentit la terrible nouvelle. Une troisième fois, il demanda d'un ton alarmé :

— Qu'y a-t-il ?

— Levez-vous, dit le prêtre.

D'un bond, il fut debout. Sans mot dire, avec des gestes prompts et nerveux, il s'habilla.

L'aumônier se décida alors à s'acquitter de sa pénible mission :

— Son Excellence le Gouverneur Général a rejeté votre recours en grâce, dit-il.

— Ah !...

—

— Alors on va me fusiller ?

Le prêtre baissa la tête.

— Quand ?

— A l'aube.

— Ah !...

Pendant quelques secondes, le condamné resta immobile, sidéré, anéanti. Soudain l'expression de détresse de sa figure s'accrut encore et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues pâles.

— Pauvre papa, pauvre maman, murmura-t-il. Dire que je ne les reverrai plus jamais...

Paternellement, l'aumônier se rapprocha de lui,

lui serra les deux mains et, avec des mots brûlants de charité, lui parla du ciel où bientôt son âme allait s'envoler et où il ne connaîtrait plus ni angoisse ni souffrance. Il parla longtemps, mettant dans ses paroles consolatrices toute la ferveur de son cœur de prêtre. Et tandis qu'il parlait, le jeune Belge se redressait. Un grand frisson d'espoir le ranimait.

Il se confessa, puis, sous bonne escorte, se rendit à la chapelle et communia.

Rentré dans sa cellule, il demanda de pouvoir adresser un dernier mot d'adieu à sa famille. L'aumônier lui procura un crayon et une feuille de papier et, tandis que les soldats qui devaient le conduire au fort d'Edeghem, s'impatientsaient dans le couloir, Léon Parent traça ces lignes :

Chère Maman, cher Papa,
Petit frère et petite sœur,
Bien-aimés,

Je dois mourir; l'autorité suprême a rejeté ma grâce. La mort ne m'effraie pas, je pars pour une vie meilleure et je vous soulagerai là-bas. Je vais mourir en bon chrétien. Monsieur l'aumônier doit être remercié et regardé comme un saint ami, il a fait tout son possible, c'est mon seul consolateur. Tout m'a fait prévoir que je serais fusillé; je n'ai plus eu la visite de tante Augustine. Je dois partir pour le supplice. Au revoir, chère maman, j'ai pensé à vous bien des fois et à papa aussi, le brave, au revoir et tâchez de mourir comme moi. Au revoir, cher petit Ernest et petite Marie, nous nous reverrons dans un temps assez rapproché. Je vous embrasse tous, car je pleure pour vous.

Votre petit Léon qui pleure pour vous.

Il a tracé ces lignes d'une traite sans lever la tête. Pour ne pas trop faire attendre les soldats, il va bien vite clôturer sa dernière lettre, mais il

craint de ne pas avoir assez dit à ses parents, à son frère et à sa petite sœur combien son cœur est plein de leur souvenir. D'un crayon nerveux, il ajoute encore :

« Je vais dans une vie meilleure. Au revoir, bonne maman et bon papa, vos efforts ont été vains comme vos peines.

Encore une baise pour Maman, Papa, Ernest, Marie.

Maman et Papa, vivez toujours bien heureux, bien unis, pour toujours.

Au revoir, dans cinq minutes, je suis mort.

Au revoir, Papa et Maman. Je vous embrasse bien fort et je prierai pour vous. Monsieur l'aumônier ira vous voir.

Votre fils Léon. »

L'heure fatale est venue. Il se lève et place sa valise sur la table en recommandant à l'aumônier de la faire remettre à sa famille avec ses menus objets de poche.

Dans le couloir, il rencontre le gardien Th. Butheel. « Il vient près de moi, raconte celui-ci, et me serrant fortement la main, il me dit : « Je suis fier et content de pouvoir serrer la main à un compatriote dans les derniers moments de ma vie. »

« L'aumônier allemand le prend par le bras et ils entrent tous deux dans la voiture. Le cocher belge fut remplacé par deux soldats allemands. La voiture se met en route et Parent disparaît à mes yeux. Cette scène avait duré deux ou trois minutes. »

D'après Butheel, il était à ce moment environ cinq heures. Au dehors, il faisait froid et il pleuvait. Lorsque la voiture arriva au fort d'Edeghem, le jour commençait à poindre. Alors dans un

enclos tout proche douze Allemands abattirent comme un criminel le petit Wallon de Vonêche, coupable d'avoir trop aimé les beaux soldats de France et d'avoir soustrait cinq cents d'entre eux aux souffrances de la captivité.

Tous les organismes patriotiques ont eu leurs héros, leurs « martyrs », comme on disait en ce temps où les Belges avaient conscience de lutter pour une Cause sacrée. Le nom de Léon Parent est associé pour toujours à l'histoire des services de passage. Il importait de le rappeler au commencement de ce livre qui leur est consacré.

II.

Abattu dans la zone du « fil ».

Il s'appelait Léandre Waeghe. C'était un grand gaillard débonnaire. Comment en était-il arrivé à exercer le dangereux métier de passeur ? Lui-même aurait eu peine à le dire. Il avait commencé à la fin d'octobre 1914. Dès que les populations du nord de la côte belge furent isolées de leurs défenseurs, par l'infranchissable mur de feu de l'Yser, il avait généreusement payé de sa personne. Une fois, deux fois, trois fois, dix fois, il avait passé la frontière hollandaise au nord de Knocke.

Au début, les risques n'avaient pas de quoi effrayer ce robuste garçon de vingt-trois ans, mais, petit à petit, les Allemands avaient renforcé la surveillance des régions limitrophes et le métier de passeur était devenu de plus en plus dangereux.

L'homme avait cependant tenu bon. Pourchassé par les patrouilles, traqué, encerclé, que de fois il avait failli tomber entre les mains de l'ennemi ! D'avoir si souvent frôlé l'arrestation l'avait rendu très confiant. Il avait plus de trente passages à son actif et avait pris goût à cette vie d'aventures, lorsque les Allemands décidèrent de mettre fin une fois pour toutes à l'activité des patriotes belges qui, par la Hollande, assuraient

la liaison entre les territoires occupés et les armées alliées.

Les moyens mis en œuvre pour arriver à ce résultat n'étaient rien moins que formidables. En ce printemps 1915, il n'était question que de cela dans les postes-frontière. Les soldats allemands en parlaient avec une visible satisfaction. « Cette fois, proclamaient-ils, l'engeance exécrée des passeurs va disparaître. Personne ne pourra plus entrer en Hollande sans se présenter aux passages gardés. Gare à celui qui se hasardera encore à pénétrer en territoire hollandais sans se soumettre au contrôle officiel des autorités allemandes, il paiera cher son imprudence. »

— Vous ne parviendrez jamais à empêcher les passages en fraude, répliquaient les civils.

— C'est ce qu'on verra. Nous allons employer les grands moyens. Il faut absolument que les communications clandestines avec la Hollande cessent. Tant pis pour ceux qui s'obstineront à braver nos défenses.

Les passeurs, à qui on rapportait ces propos, se demandaient non sans anxiété quelle nouvelle tactique de guerre l'ennemi se disposait à inaugurer contre eux. On parlait de mystérieuses embûches, de mesures draconiennes, de ruses infernales. Peu à peu, les « grands moyens » se précisèrent. Ils parurent tellement invraisemblables que chacun les accueillit avec incrédulité.

Il n'était ni plus ni moins question que de barer la frontière sur toute sa longueur, depuis la mer jusqu'à Gemmenich, par une haie en barbelés électrisés par un courant dont la tension suffirait à foudroyer quiconque la toucherait ne

fût-ce que du bout du doigt. Était-ce possible ? Une haie de plusieurs centaines de kilomètres et qui suivrait les contours des quatre provinces du nord de la Belgique... Plus d'un en restait rêveur. Vraiment, ces Allemands ne reculaient devant rien.

Dès le mois d'avril 1915, ils se mirent à l'œuvre. De nombreuses unités du génie établirent leurs quartiers dans les villages de la frontière et l'on vit des techniciens en uniforme arpenter les campagnes des environs, une carte à la main. Ils relevaient le tracé de la fameuse haie.

Bientôt les poteaux-soutiens et les mâts destinés à porter le câble du courant apparurent, les premiers distants de cinq mètres, les seconds de cinquante. Au mois de mai, les fils furent placés et de larges pancartes affichées en des endroits bien visibles mirent tout le monde en garde contre le danger de mort (*Lebensgefahr*) que constituait cette redoutable clôture.

Comme tous les passeurs, Léandre Waeghe avait éprouvé un indéfinissable sentiment d'angoisse la première fois qu'il avait affronté le mystérieux obstacle. Sur le conseil des électriciens qu'il avait consultés, il s'était muni de gants en caoutchouc et d'une petite pelle. En ce temps-là, la haie ne comportait que trois fils séparés par des intervalles de 20 à 30 centimètres. Il parvint à creuser un trou en dessous du fil inférieur et à se glisser de l'autre côté.

L'expérience ayant réussi deux, trois fois, l'homme s'enhardit et bientôt se familiarisa avec ce nouveau risque comme il s'était accoutumé aux autres. De temps en temps, cependant des acci-

dents survenus à certains de ses compagnons réveillaient ses craintes.

Le 25 juin, deux hommes de Hulste, Léon Coemans et son beau-frère, Camille Deylgat, sont électrocutés à Moerbeke-Kruisstraat, au moment où ils creusaient le sol en dessous du fil inférieur de la haie électrifiée. Un coup de bêche maladroit fait jaillir du fil une grande flamme bleue. Prévenues par la sonnerie d'alarme, les sentinelles sont accourues aussitôt et ont découvert deux cadavres affreusement mutilés. Les corps des malheureux sont dénudés et portent des balafres noires qui, en certains endroits, ont mis les os à nu. Pour inspirer la terreur aux Belges, les Allemands les ont photographiés et, fiers de l'efficacité meurtrière de la nouvelle arme employée contre les passeurs, exhibent l'image saisissante de ces deux morts horriblement défigurés.

Si le grand quartier général ennemi a insisté pour que des mesures radicales empêchent toute communication entre les populations des territoires occupés et la Hollande, ce n'est pas seulement pour mettre fin à l'exode des volontaires belges qui vont rejoindre l'armée, mais surtout pour entraver l'activité des observateurs ou espions que les états-majors alliés ont placés derrière les lignes allemandes. A plusieurs reprises, les services secrets, établis à Anvers, avaient signalé en haut lieu le danger que représentaient, pour la sécurité des troupes, les allées et venues des espions belges entre Rotterdam, siège de puissantes organisations alliées, et la Belgique, théâtre des préparatifs d'attaque. La divulgation de ceux-ci comportait trop de risques pour qu'on

n'eût pas recours à tous les moyens susceptibles d'y parer.

Léandre Waeghe n'était pas un agent secret. Le rôle qu'il avait librement assumé était beaucoup plus modeste. « Il portait des lettres », comme on disait alors. A chacun de ses passages, il en avait les poches gonflées. Lettres de soldats, lettres de réfugiés, lettres de connaissances, lettres d'inconnus, toutes étaient des messages d'espérance que les destinataires ouvraient le cœur battant.

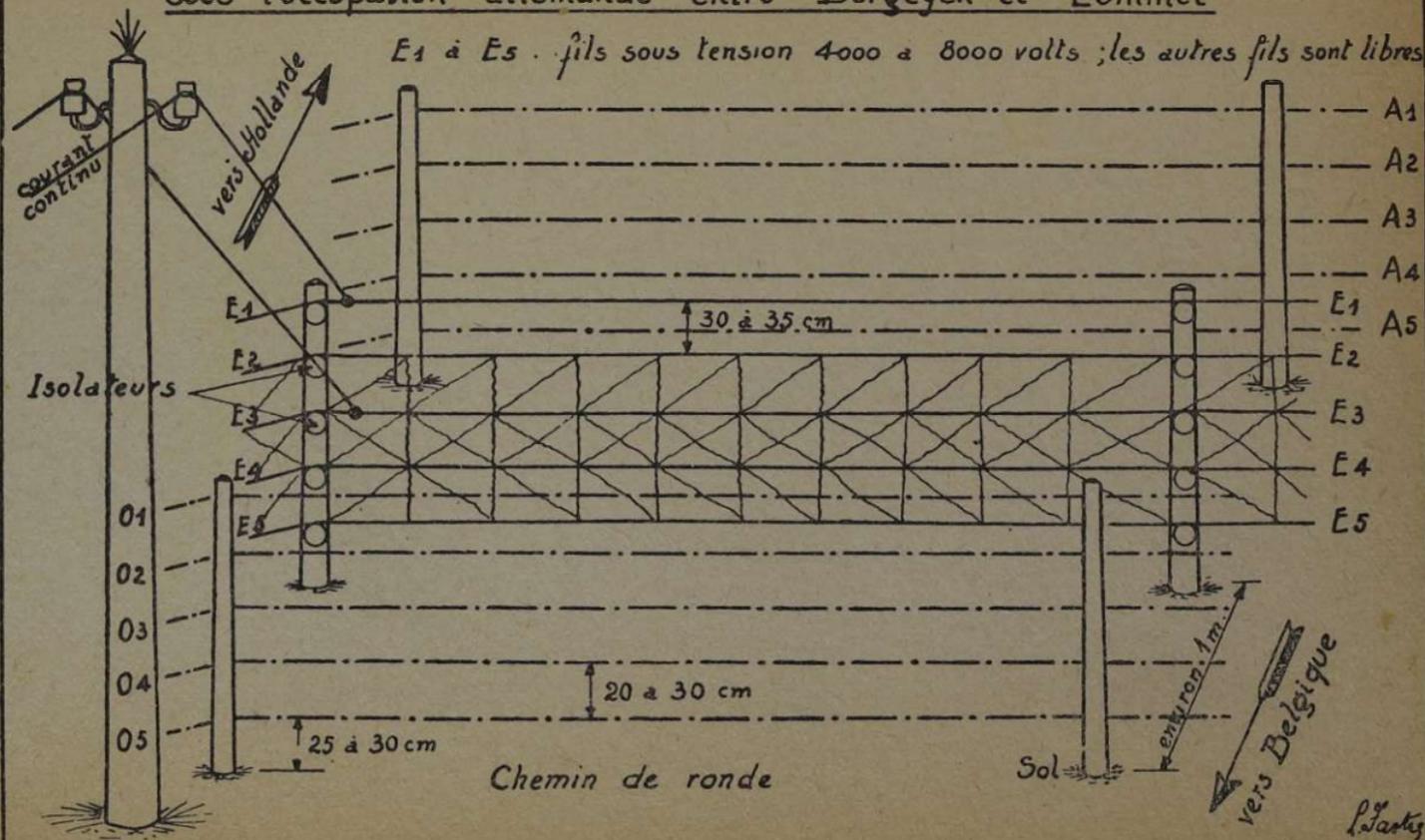
Les mères, les épouses, les enfants que les défenseurs du pays avaient quittés à l'appel du tocsin du 4 août, épiaient chaque jour l'arrivée de ces facteurs mystérieux qui régulièrement venaient leur glisser dans la main des nouvelles de l'absent. A Knocke, à Ostende et même à Bruges, les parents des soldats connaissaient Léandre Waeghe. Ils aimaient ce grand garçon qui semblait trouver tout naturel de risquer sa vie pour diminuer la peine de ceux que la guerre avait brutalement séparés.

— Cela devient tous les jours plus dangereux, disait-il à ses proches.

On eût dit qu'il pressentait un malheur. Pour lui, rien de plus facile cependant que d'échapper à tous les risques : il lui suffisait d'y renoncer. Mais alors, quelle inquiétude dans les familles où on continuerait à l'attendre pour lui confier les lettres à destination du front ! Quelle angoisse dans le cœur des mères qui ne recevraient plus de nouvelles de leur fieu !

Non, quoi qu'il arrive, il ne reculera pas devant les dangers de la mission qu'il a choisie. Cepen-

Schéma de la haie électrifiée à la frontière Hollando-Belge
sous l'occupation allemande entre Bergeyck et Lommel



dant la surveillance de la frontière au nord de Knocke est tellement renforcée que le passage en fraude semble presque impossible.

Le 13 juillet, Léandre Waeghe, les poches bourrées de lettres, se met en route. Avec deux compagnons, qui lui servent d'éclaireurs, il s'aventure une fois de plus dans les dunes remplies d'ombres, où si souvent il a rampé, couru, fuyant et dépistant les patrouilles lancées à ses trousses. Tout lui est familier dans ce paysage enténébré : il connaît les sentiers que les Allemands suivent de préférence, les arbustes derrière lesquels ils s'embusquent. Il sait que dans certaine zone, il ne faut jamais rester debout, mais avancer à plat ventre lentement, très lentement, dans le plus grand silence. Surtout pas d'énervement ni de faux mouvement, car aussitôt des coups de feu claquent dans la nuit et l'expédition échoue parfois à quelques mètres du fil, tout est à recommencer le lendemain.

Léandre Waeghe n'est pas un novice, il sait tout cela. Nul n'est plus prudent que lui, nul n'est plus habile à ramper et à faire le mort, le nez dans le sable des dunes, pendant des heures entières. A l'aller, tout a marché à souhait. Il est arrivé sans encombre dans le petit village hollandais où, depuis des mois, il vient chercher la correspondance du front. Après s'être délesté du courrier apporté de Belgique, il s'est rempli les poches de quelques trois cents lettres de soldats, puis, comme il était déjà 1 h. 30, il s'est immédiatement remis en route, il a hâte de mettre à l'abri les précieuses missives qui demain iront rassurer les épouses et les mères inquiètes du sort

de l'absent. Avec ses deux compagnons, il se dirige d'un pas rapide vers le fil.

Trop claire, cette belle nuit d'été, complique la tâche des passeurs et facilite celle des sentinelles postées dans les dunes. Les trois hommes ont du flair : sans hésitation, sans arrêt, sans détour, ils arrivent à l'endroit même où ils ont passé deux heures plus tôt. L'excavation peu profonde qu'ils ont creusée pour se glisser en dessous du fil est toujours là; l'un après l'autre, ils s'y coulent, se relèvent et s'éloignent rapidement.

Mais, non loin de là, embusqués derrière un rideau d'arbustes, fusil en joue, quatre Allemands les ont aperçus. Un cri rauque trouble au loin les solitudes silencieuses :

— Wer da ?

Surpris, les trois hommes bondissent en avant et se mettent au pas de course. Soudain les fusils claquent, les balles sifflent, tandis que des cris rauques montent dans la nuit comme des appels de mort.

Léandre Waeghe n'en est pas à sa première émotion. Que de fois il a été ainsi poursuivi par les balles dans les dunes ! Que de fois il a bondi ainsi comme un lévrier à travers les espaces remplis d'ombres ! Toujours la rapidité de ses longues jambes l'a sauvé...

Pendant que les coups de feu s'égrènent à un rythme saccadé, il continue à gagner prestement du terrain. Tout à coup il trébuche, s'étale de tout son long dans le sable. A-t-il buté contre un obstacle ? Il va se relever et reprendre sa course folle dans les ténèbres... Horreur ! il reste étendu

et ne fait plus le moindre mouvement. Léandre Waeghe est mort... Une balle l'a atteint au cœur.

Les patrouilleurs l'ont vu s'abattre; ils poussent un cri de triomphe et, tels des chasseurs fiers d'un heureux coup, s'approchent de la grande masse noire couchée sur le sol. Fusil à la main, ils l'examinent. L'un d'eux retourne le corps inerte et braque sa lampe de poche dessus. La figure toute pâle du jeune homme apparaît. Les yeux restés ouverts lui donnent une expression saisissante.

Les Allemands remarquent que l'homme a les poches remplies de documents. Un espion, pensent-ils. Vite deux d'entre eux courent prévenir l'officier qui commande le poste le plus proche. L'exécution de ce jeune Belge qui a bravé les consignes est considérée comme un véritable exploit. Dès que l'officier arrive sur les lieux, les soldats lui expliquent avec complaisance comment ils ont abattu leur victime. Chacun revendique le mérite de l'avoir ajusté. L'officier les félicite.

La fouille du cadavre réserve une grosse déception au chef : pas d'armes, pas de documents secrets, des lettres, rien que des lettres... Ce n'était qu'un passeur de lettres... Néanmoins il fallait garder un souvenir sensible de ce brillant fait d'armes : c'est pourquoi les quatre patrouilleurs se placèrent devant le mort et l'officier les photographia. Nous avons cette photo sous les yeux; c'est un document suggestif, il révèle toute la haine allemande pour les patriotes belges qui se dévouaient au service de leur pays. Dressés dans une attitude de défi, un sourire avantageux

sur les lèvres, les quatre gaillards semblent narguer le jeune Belge étendu à leurs pieds.

Le même jour, la nouvelle se répandit rapidement à Knocke et dans les localités avoisinantes; elle fut accueillie partout avec une douloureuse stupeur. Tous ceux qui avaient été témoins du dévouement de Léandre Waeghe aimaient ce brave garçon. « Que de consolations n'a-t-il pas apportées à des parents anxieux du sort de leurs fils, à des épouses inquiètes de la situation de leurs maris ? » écrit « L'Echo d'Ostende » du 12 novembre 1919.

Ses concitoyens lui témoignèrent leur reconnaissance en lui dédiant, dans les derniers honneurs qu'ils lui rendirent, le plus émouvant des hommages : celui du cœur. « Funérailles très simples et pour cause, mais très émouvantes et très dignes, auxquelles prit part une foule énorme accourue, malgré l'heure matinale et un temps exécrable, lit-on dans le journal précité. Le corps, qui avait été déposé à la morgue et mis en bière tout habillé, les honneurs de l'ensevelissement lui ayant été refusés, fut transporté à l'église où eurent lieu les offices. Un millier de personnes assistait à la cérémonie et le recueillement des assistants était admirable. Pas une parole n'était prononcée, mais les paupières étaient humides et, si les bouches étaient muettes, les cœurs, eux, battaient dans les poitrines et l'impressionnant silence était plus éloquent que n'auraient pu l'être les plus éloquents discours. »

La mort de Léandre Waeghe fit grande impression dans tous les villages des Flandres, situés en bordure de la frontière hollandaise. Les passeurs

tirent aussitôt de ce drame les conclusions qu'il comporte : puisque les Allemands s'arrogent le droit d'abattre comme un chien tout Belge passant le fil, il va falloir se défendre... Et plus d'un fit l'acquisition d'un revolver ou d'un browning. Désormais la zone du fil sera souvent le théâtre de sanglantes rencontres.

III.

Le « fil » de mort.

La haie électrisée était un obstacle redoutable. En plein jour, la vue de cette immense barrière qui fermait l'entrée de tout un pays avait de quoi impressionner les plus braves : elle prolongeait sa menace de mort à travers tout, polders, dunes, marécages, sapinières, prairies, champs cultivés. Ça et là, une maison ou une ferme isolée semble rompre la continuité de ses longs fils tendus, mais ce n'est qu'une apparence, ceux-ci en effet s'étirent au-dessus du toit de l'immeuble et empêchent ainsi tout passage.

De distance en distance, il y a des passages permis ; placés sous une surveillance rigoureuse, ils ne sont accessibles qu'aux voyageurs munis d'un passeport réglementaire. Des blockhaus se dressent en ces endroits et nul n'est autorisé à passer en Hollande sans avoir été consciencieusement fouillé.

La nuit, le fil apparaît bien plus redoutable encore. Du haut des tourelles d'observation échelonnées le long de la frontière, de puissants faisceaux jaillissent par intermittence et l'éclairent à giorno, éparpillant des reflets dans les isolateurs de faïence accrochés symétriquement aux poteaux de soutien. « Danger de mort », proclament les pancartes placées bien en évidence à proximité de la haie.

Au début, ce danger, par ce qu'il a de mystérieux, intimide plus les passeurs que les coups de feu des sentinelles. Ils ont eu beau consulter les électriciens de profession, se munir de bottes et de gants en caoutchouc, les premiers contacts avec le « fil » les remplissent d'angoisse.

Un des passeurs les plus réputés du capitaine Landau, 3013, nous a dit ce qu'était cette « angoisse du fil ». Un soir, 3013, qui avait à ce moment plus de vingt passages à son actif, revenait de mission. Porteur de documents secrets, il avait ordre de regagner Flessingue le plus tôt possible. Rusé comme un renard, il s'est approché de la haie sans éveiller l'attention des sentinelles. Bien protégé par ses bottes et ses gants en caoutchouc, il se dispose à empoigner le fil inférieur... C'est toujours avec un léger pincement au cœur qu'il fait ce geste. Malgré toute son expérience, il n'est pas rassuré. Le souvenir de camarades électrocutés lui revient à l'esprit... Cependant pas une minute à perdre.

Sa main gantée saisit le fil, mais le lâche aussitôt. 3013 se rejette en arrière. Une terrible secousse lui a traversé tous les membres. Jamais il n'a éprouvé rien de tel... Vivement il s'éloigne de la haie. Que va-t-il faire ? Ses deux aides le regardent.

— Allons-nous en, dit-il d'une voix étouffée.

Une peur folle s'est emparée de lui. Il n'a plus qu'une idée : fuir, fuir, s'éloigner rapidement de ces fils mortels. Bientôt cependant il se ravise : coûte que coûte il faut qu'il porte de l'autre côté les précieux documents qu'on lui a confiés.

Il revient vers la haie. Tremblant, couvert

d'une sueur froide, il examine ses gants à la lumière d'une lampe de poche. Pas la moindre déchirure. Ses bottes de même sont en excellent état. Allons-y... Une deuxième fois son bras s'allonge vers le fil, une deuxième fois, il recule prestement. Est-ce une fausse impression? Cette seconde secousse lui a paru plus violente encore que la première.

3013 fait à présent peine à voir. Lui, le rude gaillard qui a tant de fois bravé la mort est là, anéanti, tout comme si les secousses électriques avaient brisé net sa volonté. A plusieurs reprises, sa main caoutchoutée approche avec hésitation du fil et chaque fois la peur l'arrête.

La tension du courant a-t-elle été augmentée? 3013 est en proie à une affreuse angoisse. Il lui semble que jamais plus il n'osera toucher ce fil maudit. Les minutes passent. Force est de prendre rapidement une décision. D'un geste prompt, 3013 empoigne une troisième fois le barbelé... Malheur! il est si violemment rejeté en arrière que ses aides, le croyant atteint, se précipitent pour le soutenir.

Décidément, c'est pure folie de s'obstiner... Pour la première fois, 3013 s'avoue vaincu. Il n'y a plus qu'une chose à faire : rebrousser chemin. Et les documents? Il faut à tout prix qu'ils parviennent sans retard au bureau de Flessingue... 3013 se morfond. Non, il ne peut être question de retourner en Belgique. Quoi qu'il arrive, il s'agit d'exécuter l'ordre reçu.

— Allez vite me chercher une autre paire de gants et des chaussettes en caoutchouc, soufflet-il à ses aides.

Les deux hommes retournent dans le village le plus proche. En attendant qu'ils soient revenus, 3013 s'écarte du chemin de ronde des sentinelles. Enfin, vers 2 heures du matin, ses compagnons lui rapportent gants et chaussettes. Dès qu'il est de nouveau bien équipé pour le passage, il se rapproche de la haie. Les dents serrées, suant d'angoisse, il saisit le fil, mais cette fois il ne le lâche plus; il se cramponne au barbelé, le maintient ferme et l'enjambe. Vite il disparaît de l'autre côté tandis que ses deux aides retournent en Belgique. Deux heures après, les documents arrivaient à destination. « Ce fut une très rude nuit », raconte 3013.

Le fil blessait, brûlait, tuait aveuglément quiconque le frôlait sans avoir pris la précaution de s'immuniser contre lui. Tous les matins, les sentinelles allemandes trouvaient, accrochés au fil inférieur, des animaux qui, trompés par l'obscurité, avaient heurté la haie de mort. Lièvres, lapins, renards et même à proximité des fermes, porcelets, veaux, poules étaient suspendus au terrible barbelé qui, après leur avoir donné la mort, ne les lâchait pas. Parfois, c'était un homme que le fil avait harponné et mutilé. Le plus souvent, le cadavre était presque entièrement dénudé et les membres apparaissaient avec d'énormes brûlures noires qui impressionnaient les Allemands. Parfois aussi, c'étaient les sentinelles elles-mêmes qu'on relevait à l'aube, étendues, rigides, sans vie, défigurées, à côté du fusil tombé de leurs mains. Accident ou attentat ? se demandaient leurs chefs. Sans doute, il arriva plus d'une fois que dans les bousculades d'une bagarre avec les

passeurs, les Allemands touchèrent la haie, cependant beaucoup d'accidents furent dus à l'imprudence. Ce fil de mort tuait au moindre contact : un seul faux mouvement et des corps pleins de vie s'effondraient affreusement brûlés.

L'agent 3224 (Kikens Jean-Basile), qui travailla dans un secteur du nord de la Flandre Orientale, écrit : « Dans mon secteur, j'ai pu compter seize sentinelles allemandes brûlées ou blessées mortellement, soit par imprudence, soit par insouciance des fils électriques, tandis qu'aucun passeur n'a eu ce malheur. »

Tout au début, en 1915, les Allemands, pour prévenir ces accidents, placèrent de chaque côté des fils électrisés, à la distance d'un mètre, une autre clôture en barbelés non chargés de courant. A partir de ce moment, c'est donc une triple haie métallique qui interdisait l'accès du territoire hollandais : seule, celle du milieu, reconnaissable aux isolateurs en faïence garnissant les poteaux-soutiens, intéressait les passeurs.

Pendant quelques semaines, les Allemands nourrirent l'illusion d'avoir enfin enrayé net la ténébreuse activité des passeurs. Cela ne dura toutefois pas longtemps : presque tous les jours les sentinelles découvraient de nouvelles traces de passage clandestin. Ici, c'était une excavation creusée sous la haie, là, une échelle double abandonnée, plus loin encore, une planche dressée contre un poteau. La sonnerie d'alarme qui fonctionnait à chaque court-circuit tinta presque toutes les nuits : ces damnés passeurs n'hésitaient même pas à couper les fils !

Alors la lutte des passeurs et des Allemands

prit un caractère de féroce acharnement. Entre ceux qui voulaient à tout prix pénétrer en Hollande et ceux qui avaient ordre de leur barrer la route, ce fut une bataille sournoise et sans merci de tous les jours et de toutes les nuits. Chacun redoubla d'audace et de ruse. Il s'agissait de surprendre l'adversaire, de le déconcerter, de l'abuser, de le « rouler » ou de le supprimer rapidement.

Jusqu'au moment où la grande tourmente prit fin, les Allemands ne cessèrent de mettre en œuvre tous les moyens susceptibles d'augmenter l'efficacité meurtrière de leur fameuse haie électrisée, tout en annihilant les tentatives opposées des passeurs. Ils ne se contentèrent pas de renforcer les mesures de surveillance et de multiplier les postes, ils s'efforcèrent de parer à toutes les ruses de ces derniers.

Pour empêcher le passage au moyen d'une planche reposant sur le poteau-guide fil, ils placèrent un nouveau barbelé et l'attachèrent à un isolateur fixé au sommet. L'emploi de la double échelle fut rendu impossible par toutes sortes d'obstacles éparpillés entre la haie et les deux autres clôtures : pièges, détonateurs, fils invisibles avec sonnerie d'alarme, etc... Quant à se glisser sous le fil inférieur, soit en s'aplatissant sur le sol, soit en creusant une légère excavation, il ne fallait plus y songer : en 1915 déjà, les Allemands avaient suspendu au barbelé le plus bas des bouts de fil en bronze invisibles qui produisaient un effet terrible si le contact s'établissait avec la terre. En certains endroits, un fil sou-

terrain donnait la mort à quiconque creusait le sol.

En 1915 également, différentes zones particulièrement fréquentées par les passeurs se garnirent de réseaux de barbelés, de trous de loups munis de pieux pointus et d'autres obstacles. Parfois même le terrain fut miné.

Le 24 avril 1915, par une nuit opaque, dans une vaste sapinière au nord de Merxem, cinq hommes, deux guides et trois volontaires qui vont rejoindre l'armée, se dirigent à pas de loup vers le fil. « Il était recommandé d'être prudent, raconte l'un d'eux. A chaque détour du chemin, au croisement des routes, chacun épiait minutieusement de l'œil et de l'oreille la présence de l'ennemi redouté. Au moindre bruit, les guides se glissaient de côté et chacun les imitant s'allongeait sans bruit dans le fossé. On se séparait au passage des clairières, afin de ne pas être découvert par les aveuglants projecteurs d'Anvers qui fouillaient l'horizon avec insistance et révélaient la présence des voyageurs nocturnes. Pas un mot depuis le départ. On allait jusqu'à éviter de faire trop de bruit en marchant sur les branches mortes... Enfin, voici atteinte la lisière du bois.

» Il est onze heures du soir. Le ciel est d'un noir d'encre. De lourds nuages courent très bas, tout chargés de pluie. Un vrai temps d'évasion. Aussi bien la frontière doit être toute proche ; voici sans doute les dernières défenses : des sapins fraîchement coupés à la hauteur d'un mètre environ sur une profondeur de cinq à six mètres. Le temps de laisser tourner le regard indiscret des projecteurs et voici le passage fran-

chi. Venait alors un large espace défendu par des trous de loups munis de pieux pointus. Enfin un ou deux réseaux de fils barbelés. Ordre fut donné par les guides de s'allonger par terre, en attendant qu'ils aient reconnu l'endroit. Ils revinrent bientôt : tout va bien; on peut avancer sans crainte.

» Minute inoubliable! Dans quelques instants, c'est la liberté! Les guides en tête, nous nous engageons dans les fils. Chacun se débrouille comme il peut avec les fils barbelés, passant par-dessus ou par-dessous. Il n'est personne qui songe alors qu'on s'écorche les mains et qu'on s'arrache les vêtements à ces ronces maudites. Les guides mieux habitués sont déjà loin. Seraient-ils déjà passés ?

» La nuit est devenue tout à fait opaque. La gorge serrée d'émotion, nous poursuivons fiévreusement notre âpre et joyeux travail.

» Brusquement, sous nos pieds, un éclair jaillit accompagné d'une violente détonation. Que s'est-il passé ? On entend les guides qui s'enfuient. Et puis c'est le silence, un silence effrayant où l'on entendrait battre son cœur. Je crie :

— Quelqu'un est-il blessé ?

Des plaintes me répondent :

— Venez me dégager, dit le premier, je ne sens plus mes jambes.

— Je ne vois plus rien, gémit l'autre.

« Je rampe alors vers le premier, m'accrochant et me blessant à chaque mouvement aux ronces de fer. Arrivé auprès de lui, je cherche à lui saisir les jambes. Et voici que je pose la main sur quelque chose de tiède et de gluant. J'ai la révélation

du drame qui vient de se passer. Mon compagnon « qui ne sent plus ses jambes », les a eues broyées par l'explosion, et c'est son pied sanglant, maintenu par un débris de chaussure, que je viens de toucher là. Mon compagnon qui n'a pas conscience de l'horrible mutilation qu'il a subie, continue de réclamer qu'on lui dégage la jambe.

» Que faire ? Une pluie lente et froide se met à tomber. Je n'ai sur moi qu'un mince veston, malgré la saison, je n'ai pas voulu m'encombrer de vêtements plus chauds. J'escomptais d'ailleurs un passage rapide. Voici maintenant que mon autre compagnon se plaint de ne plus rien voir. Bien que tout le terrain soit miné et que je risque en me déplaçant de provoquer une nouvelle explosion, je rejoins l'aveugle et, au prix de mille difficultés, je traverse avec lui les barbelés. Je le fais alors asseoir par terre.

« Rentrant ensuite dans les fils, je vais tenter de sauver le pauvre mutilé des jambes. La pluie continue de tomber morne et glacée. Me voici auprès du malheureux qui geint de plus en plus faiblement. Il s'agit maintenant de le soulever. Horreur ! ma main gauche qui tâtonne dans l'ombre vient d'appréhender un tibia décharné, tout dégouttant de sang. Maîtrisant une instinctive répulsion, j'essaie de porter mon camarade. Peine perdue. Celui-ci se laisse retomber de tout son poids, incapable qu'il est devenu d'aucun effort. Que tenter pour lui venir en aide ? Ce malheureux, dont j'ai senti couler le sang sur mes mains, va mourir exsangue. Il faut faire vite. Du côté de la Hollande où je regarde d'abord, c'est la plaine à perte de vue. Si j'apercevais la lumière

d'un poste allemand du côté de la Belgique (encore que j'aie bien l'impression d'être à la frontière hollandaise), je n'hésiterais point d'aller m'y constituer prisonnier et d'y réclamer du secours pour mes infortunés compagnons. Mais d'aucun côté, je n'aperçois rien qui vive. La pluie tombe toujours. Je suis transi de froid. L'ombre est de plus en plus impénétrable. Découragé, grelottant, rompu de fatigue, je me laisse tomber sur le sol.

« Un bruit insolite me rappelle à la réalité. Je tends l'oreille Aussitôt un coup de feu éclate. C'est la patrouille allemande qui aura été avertie par le bruit de l'explosion.

» Sans le malheureux mutilé des jambes, qui a cessé de se plaindre et que je me fais un devoir de ne point abandonner, je tenterais de fuir avec l'aveugle vers la Hollande, que je devine là toute proche. Mais ce malheureux que je ne connais pas, qui se meurt à quelques pas de moi, me retient là.

» De petits projecteurs électriques lancent maintenant des éclairs dans toutes les directions. Je me couche sur la terre humide, non loin de l'aveugle tant pour éviter les coups de feu que pour n'être pas aperçu. En effet, les soldats de la patrouille battent les alentours sans me remarquer, mais en déchargeant quand même au hasard et à tout instant leur fusil du côté de la frontière hollandaise.

» Enfin, lassés sans doute de leurs vaines recherches, ils s'éloignent. On ne les entend plus.

» De longues minutes se passent. La pluie continue de tomber, lente et glacée. Voici que l'om-

bre pâlit et qu'un petit jour gris se lève. Lentement et prudemment, je relève la tête et regarde autour de moi. Une décharge de mousqueterie dont j'entends siffler les balles, me signifie que je suis découvert. Je me recouche à plat ventre. Fusil en joue, quelques soldats de la patrouille s'avancent dans ma direction. Arrivés auprès des ronces de fer, ils n'osent pas s'y engager par peur des mines sans doute. De loin, ils me crient des menaces inintelligibles, auxquelles je réponds en levant les bras. Eux alors, qui n'osent point traverser les barbelés, me mettent en joue. Et cette situation se prolonge peut-être une demi-heure. Après quoi, je vis s'avancer vers moi un sous-officier, révolver au poing, encadré de quatre hommes, baïonnette au canon. Ils avaient dû faire un long détour pour éviter de passer les fils. De très loin, le sous-officier crie en français : « Levez les bras ! » Ce que je fais. Tous s'approchent alors. Ils me saisissent et me fouillent avec brutalité. Puis deux soldats m'emmènent, tandis que les autres s'occupent de mon infortuné compagnon dont je n'entendrai plus parler. Quant au troisième, on peut l'apercevoir maintenant : un cadavre horriblement déchiqueté parmi les ronces sanglantes.

» Je m'éloigne entre deux soldats, qui m'emmènent au poste militaire le plus proche.

» Quelle n'est pas ma stupéfaction de reconnaître en y entrant l'uniforme de deux douaniers hollandais ! J'ai donc été arrêté en Hollande et grâce à la complicité ignoble de ces fonctionnaires d'un Etat neutre. Je suis déshabillé et minutieusement fouillé. On me décharge, cela va sans

dire de tout le contenu de ma ceinture, quand au cours de l'opération, j'entends le ronronnement de plusieurs autos qui viennent de s'arrêter à la porte du poste. De nombreux officiers supérieurs en descendent. Ces intrépides combattants de l'arrière viennent se rendre compte de l'effet des mines qui semblent avoir été posées pour la première fois cette nuit. Ils se font faire un rapport par les soldats et se réjouissent visiblement de ce qu'on leur raconte. »

La victime de cette tragique tentative de passage s'appelait Van Wichelen. Le malheureux venait d'Ixelles.

Ainsi, longtemps avant qu'elle ne fût créée et dénommée telle par les Allemands (en 1917) la « Todesstreife » (Zone de mort) existait déjà en fait. De nombreux patriotes y trouvèrent la mort en 1915.

Le 22 mars de cette année, le guide Jean-Joseph Van Hemeldonck, de Rijckevorsel, conduit au fil deux femmes belges dont les maris ont passé le jour précédent. Il porte son cadre caoutchouté soigneusement dissimulé sous son veston. Ce n'est pas un novice : il sait à quoi s'en tenir sur les risques du métier. Après s'être assuré que les sentinelles se sont éloignées, il se dirige rapidement vers le fil, place son cadre... A ce moment, un cri retentit, des coups de feu éclatent et Van Hemeldonck s'écroule la tempe trouée d'une balle. Les deux malheureuses qui le suivaient sont aussitôt arrêtées par les patrouilleurs allemands qui, embusqués non loin de là, ont abattu le guide.

Le 6 août, toujours au nord de la province

d'Anvers, à Wortel, un groupe imposant d'environ cent cinquante hommes s'est rassemblé dans une sapinière. Ils sont tous couchés à plat ventre et attendent. Consigne : ne pas faire le moindre mouvement et se taire. Le fil n'est qu'à une trentaine de mètres de là. Deux hommes sont allés de l'avant : le guide Alphonse Somers et le Français Jules Detreumeaux, de Denain. Ce dernier est électricien. Il s'est chargé de couper les fils. Dès que le passage sera ouvert, les cent cinquante hommes s'élanceront au pas de course vers la Hollande.

Les deux hommes sont à présent devant la fameuse haie; à droite et à gauche leurs auxiliaires font le guet. Rien de suspect en vue, tout va bien. Isolé par des bottes et des gants de caoutchouc, le Français approche ses énormes tenailles du fil supérieur, les presse... un déclic... et aussitôt une immense flamme bleue jaillit. Somers se rejette vivement en arrière, mais l'électricien n'en a pas le temps, il s'écroule comme une masse. Un des deux tronçons de fil l'a touché le foudroyant sur le coup.

La sonnerie d'alarme tinte, les Allemands accourent en tirillant et des balles sifflent de tous côtés. Les cent cinquante hommes refluent en désordre vers Wortel.

IV.

Malgré le « fil »...

A la fin de l'année 1915, la plupart des soldats français et anglais restés dans les territoires occupés après la bataille des frontières, ont été rapatriés par la Hollande. Plusieurs centaines de soldats belges, blessés, évadés ou égarés, ont de même pu rejoindre leur armée par cette voie. Malgré toutes les précautions des Allemands, malgré leurs mesures draconiennes, malgré leurs patrouilles, malgré leur haie électrisée, on a assisté à un véritable exode de tous ces isolés qui allaient reprendre leur place sur la ligne de feu, emportant le plus souvent avec eux de précieux renseignements pour les états-majors alliés.

Il en venait de partout : des forêts du Luxembourg, de la région de Namur, de Chimay, de Charleroi, des environs de Lille. Que d'obstacles à franchir, que de dangers à courir avant d'atteindre la frontière hollandaise ! Répondant aux nécessités de cette difficile émigration, de puissantes organisations patriotiques se créèrent qui rivalisèrent de ruse et de finesse avec la police allemande.

Chacune d'elles groupait, sous la direction d'un chef qui, le plus souvent, était aussi un bailleur de fonds, toute une pléiade d'agents ayant un rôle bien déterminé : recruteurs, sous-recruteurs,

organiseurs de refuges-logements, gardiens des lieux de réunions, avertisseurs, convoyeurs, passeurs, etc... Un service de faux leur était adjoint.

Sur toute l'étendue du territoire occupé, ces organisations entretenaient chez tous ceux qui y participaient ou en bénéficiaient un sentiment de fière assurance vis-à-vis de l'ennemi et de ses menaces. L'union des esprits et des cœurs, sous le signe d'un grand idéal : la Patrie, faisait leur force. Elles réalisèrent de vrais miracles.

Après avoir rapatrié les débris des unités écharpées dans les premiers chocs, elles firent passer en Hollande des contingents massifs d'ouvriers spécialisés, dont la présence dans les fabriques de munitions de France et d'Angleterre devait être d'un précieux appoint. En même temps, elles recrutaient, guidaient, transportaient littéralement en Hollande les jeunes gens qui aspiraient à s'enrôler dans les rangs de l'armée belge.

Des mains mystérieuses tendaient aux candidats à l'évasion de fausses pièces d'identité; des messages secrets leur transmettaient les consignes à observer; de complaisants compagnons de voyage, reconnaissables à des signes conventionnels, les accueillaient aux étapes, leur procuraient le couvert et le logement. Jusqu'à leur arrivée en Hollande, partout une aide occulte, mais combien efficace, leur était assurée.

Il fallait beaucoup d'issues pour que l'écoulement régulier des émigrants ne fût jamais entravé. On passait partout... Depuis Knocke jusqu'à Gemmenich, chaque nuit, les tentatives de passage se renouvelaient en plus de cent endroits divers. A certain moment, au nord de la province

d'Anvers, entre Santvliet et Turnhout, on ne comptait pas moins de vingt-sept « tuyaux » différents. On passe le long de la mer, dans les dunes, on passe à travers les marécages, on passe dans les champs, dans les bois, dans les prairies. A la nage, en barquette ou au moyen d'une corde tendue d'une rive à l'autre, on passe fleuves, canaux, ruisseaux. On passe aussi en bateau et maint remorqueur quittant le port d'Anvers et voguant vers les eaux hollandaises emporte des passagers clandestins blottis sous le tas de charbon emplissant une partie de ses cales. On passe malgré les menaces réitérées de l'occupant, malgré les risques, malgré le danger de mort. Admirable obstination : un passeur tombe, dix autres le remplacent. Les prisons de Bruges, de Gand, d'Anvers, de Turnhout, de Hasselt se remplissent de patriotes pris dans des rafles de police; leur mission est immédiatement confiée à d'autres, qui finissent par subir le même sort et, à leur tour, trouvent des remplaçants. Cela durera quatre ans !

Au nord et à l'est du Limbourg, la haie électrifiée ne fut définitivement établie qu'en 1916. Au début, la frontière était surveillée par d'importants contingents de cavalerie, puis d'innombrables postes de Landsturm furent échelonnés à des distances réduites en bordure du territoire hollandais. Parmi ces réservistes, dont plus d'un était sensible aux petites attentions des passeurs, qui leur glissaient un ou deux billets de cent marks dans la main, les organisations patriotiques trouvèrent maints collaborateurs dévoués. Le patois limbourgeois, offrant de curieuses ana-

logies avec certains dialectes allemands, facilitait les contacts. Ces complicités étaient particulièrement précieuses lorsqu'il s'agissait de traverser des ponts gardés. C'était le cas dans le Limbourg.

Le pont de Brée fut, au cours de l'année 1915, une des principales voies d'évasion vers la Hollande. Voie difficile, parce que gardée nuit et jour. Ici la ruse des passeurs fit merveille. On eut, en effet, recours à tous les stratagèmes imaginables.

Comme le trafic à certaines heures était intense, les sentinelles n'arrêtaient que les passants dont la mise ou l'allure révélait qu'ils étaient étrangers. Alors, pour tous les furtifs, le grand art consista à se déguiser de façon à ne pas attirer l'attention des Allemands.

Voyez-vous ces deux douaniers belges qui s'en vont, les mains derrière le dos, en devisant paisiblement ? Ils ont passé à deux mètres du « casque à pointe » et l'ont salué bien gentiment. Ce sont deux émissaires du centre d'espionnage anglais de Rotterdam. Si les Allemands s'avisent de les fouiller, ils pourraient les fusiller sur place, car ils sont porteurs de plis secrets qui leur vaudraient sur-le-champ une condamnation à mort.

Le dimanche, après la grand'messe, il n'est pas rare que des amoureux s'engagent innocemment sur le pont. Ils ont l'air si inoffensif que la sentinelle se contente de les regarder sans leur demander leur « passierschein ». Une demi-heure plus tard, les soi-disant fiancés, dont l'idylle s'est brusquement terminée à la frontière,

célèbrent la réussite de leur passage dans une auberge hollandaise.

Un passant qui inspire particulièrement confiance aux gardiens du pont, c'est à coup sûr le laitier, aussi que de futurs volontaires se dirigèrent vers la frontière en portant deux lourdes cruches remplies... d'eau ! Le marchand de fromages ne paraissant guère plus inquiétant, son accoutrement et ses deux paniers firent bientôt partie du matériel des passeurs.

La période estivale permettait de varier les « trucs », car les mois s'écoulaient, la vigilance de l'ennemi redoublait et il importait de ne jamais être pris au dépourvu. C'est par dizaines, par centaines donc que les faux charretiers, les faux laboureurs, les faux faneurs, les faux moissonneurs défilèrent à la barbe des sentinelles allemandes. Chaque jour, la sagacité des passeurs était mise à l'épreuve, chaque jour un cas imprévu se présentait et il fallait en improviser la solution incontinent.

Les agents secrets gravement compromis et qui devaient rentrer à tout prix en Hollande, étaient l'objet d'attentions particulières de la part des passeurs. C'est ainsi que l'abbé Marcel de Moor, dont la tête était mise à prix, eut les honneurs d'un passage tout à fait inédit : il traversa le fameux pont sous le nez de la sentinelle qui ne remarqua absolument rien. Et pour cause : le digne ecclésiastique était dissimulé dans un tonneau... à purin.

Toute charrette chargée de foin, de récoltes ou de fagots qui s'aventurait sur la voie enjambant le canal, emportait souvent des passagers clan-

destins. Les Allemands sondant le chargement des véhiculés au moyen de lances et de crochets, ce mode de passage présentait des risques.

Le chef de ce service de passage était M. Tysens, de Brée. Il avait de nombreux collaborateurs. Beaucoup d'évadés venaient du pays de Liège conduits par leur recruteur, Mme Remacle.

« Ils trouvaient facilement notre maison, raconte Mlle Jaegers de Brée, qui s'occupa aussi de passage. Une petite glace appliquée contre une de mes fenêtres signifiait que « l'air était pur » et qu'ils pouvaient entrer sans crainte par une porte dérobée qui donnait sur une ruelle rarement fréquentée par les Allemands... Parfois m'arrivaient des échappés d'Allemagne, d'Arras, de Valenciennes, ne tenant plus debout, ayant marché vingt-sept, vingt-huit jours. Il y en avait encore de Charleville, de Mézières, du Borinage, de Bruxelles, de partout, comptant parmi eux des espions au service des Anglais, d'autres au service de la France, de la Belgique (la tête de plusieurs d'entre eux était mise à prix), des aviateurs. »

La garde du pont était-elle renforcée ? On traversait le canal à 1500 mètres en aval de celui-ci. Moyen le plus fréquemment employé : un tonneau. Les évadés y prenaient place à tour de rôle et un passeur les tirait par une corde sur l'autre rive.

A Neeroeteren, localité située au sud de Mae-seyck, les passages clandestins se pratiquaient avec une incroyable aisance depuis octobre 1914. En 1915, le canal fut entravé par des fils électrisés et la vigilance allemande redoubla. Au

cours du mois d'août, plusieurs passeurs tombèrent entre les mains des policiers. L'un d'eux, nommé Klaps, était armé au moment où les Allemands le surprirent; il se laissa emmener puis, brandissant son browning, il abattit son gardien. Les sept autres policiers qui se trouvaient non loin de là, accoururent à la rescousse et ouvrirent le feu dans la direction de Klaps. Leurs tirs manquèrent sans doute de précision, car Klaps arriva en territoire hollandais sans une égratignure.

A partir de ce moment, on continua à passer de Neeroeteren en Hollande tout comme si les Allemands ne s'étaient jamais montrés dans le village. C'est qu'ils n'avaient pas découvert les deux ruisselets qui passaient sous le canal et débouchaient en terre non gardée. Il y avait là deux longs tunnels. On s'y engageait sous la direction d'un guide et, après avoir pataugé quelques minutes dans l'eau qui n'était pas très profonde, on arrivait sain et sauf derrière les postes ennemis. On pouvait alors leur faire la nique.

En octobre 1915, plus de cinq cents hommes venus de Liège et des environs, amenés par M. Charles Verstraeten, sont conduits en Hollande par le guide Godefroid Therium. L'opération réussit à souhait.

Arrivés à destination, les heureux évadés parlèrent trop de ce merveilleux « tuyau » de Neeroeteren et, comme la Hollande était infestée d'espions allemands, il arriva fatalement que le précieux renseignement tomba dans l'oreille de l'un d'eux.

Pendant une nuit très sombre de décembre 1915, dix jeunes Liégeois s'aventurèrent dans un

des deux tunnels. Il faisait froid, l'eau était glaciale. Les futurs volontaires de guerre avançaient lentement précédés du guide. De temps à autre, le jet de lumière d'une lampe de poche éclairait sinistrement la voûte de l'aqueduc. On n'entendait que le clapotis de l'eau et la voix étouffée du guide : « Ça va ? Vous suivez bien ? Longez le mur. »

Soudain, alerte ! Des bruits insolites à l'entrée du tunnel. Qu'est-ce ? Les jeunes gens se sont tous arrêtés, plus morts que vifs. « Collez-vous contre le mur », leur souffle le guide. Au même moment, le long et ténébreux couloir s'emplit d'un vacarme infernal. Des cris sauvages auxquels se mêlent les claquements stridents des fusils, jettent l'affolement parmi les jeunes Belges. Les balles sifflent à leurs oreilles... Le guide s'élançe en avant. Ses clients s'efforcent de le suivre, mais dans l'obscurité ils trébuchent, s'étalent dans l'eau, se relèvent.

Les coups de feu crépitent toujours... Les Allemands se rendent compte que leurs victimes fuient par l'autre issue de l'aqueduc. Ils cessent leurs tirs et s'engagent dans celui-ci. Qu'est-ce ? Une voix plaintive s'élève : « A l'aide, à l'aide, je suis blessé... » Deux des braves patriotes gisent dans le cloaque et font des efforts désespérés pour se remettre sur pied. L'un d'eux a le ventre traversé de part en part. Leur fusil fumant à la main, les soldats s'en approchent, le relèvent et le transportent hors du tragique aqueduc. Deux jours plus tard, à l'hôpital de Maeseyck, le petit Liégeois s'éteignait tout doucement, emportant dans l'autre monde la vision de l'affreux bas-

fond balaféré par les éclairs rouges de la mort.

Le passage par Neeroeteren ne fut interrompu qu'en septembre 1917. Le 9 de ce mois, une dizaine d'hommes s'étaient présentés dans la famille Schoofs de Kinroy avec le vrai mot de passe : « Edmond ». Ils avaient pris toutes leurs dispositions pour pénétrer en Hollande pendant la nuit et, vers 10 heures du soir, ils étaient prêts à partir. Certains de leurs compagnons les attendaient chez Renier Teeuwen. L'un d'eux proposa de boire un verre avant de se séparer. « Mais à peine nous trouvions-nous tous réunis, raconte Mlle Marie Schoofs, qu'ils sortirent leurs revolvers et leurs chaînettes pour nous enchaîner. A l'instant même, ils nous arrêterent. C'étaient des espions allemands. »

M. Louis Peeters d'Eelen avait fait passer plus de quatre cents personnes par l'aqueduc. « L'aqueduc était connu à Hasselt, à Bruxelles, à Gembloux, à Charleroi, raconte-t-il, et ici dans les environs on l'appelait le « Trou Peeters ». M. Jean Bours, d'autre part, conduisit plus de deux mille personnes en Hollande par la même voie. Un jour, il en emmena soixante-treize à la fois.

V.

En 1916, on continuait à passer.

Depuis deux ans déjà, les Allemands montent une garde farouche à la frontière hollandaise ; depuis deux ans, nuit et jour, leurs sentinelles redoublent de vigilance ; depuis deux ans, des centaines de passeurs ont été arrêtés, certains électrocutés, d'autres fusillés... Partout maintenant la haie électrifiée dresse sa menace de mort ; les drames qu'elle provoque sont horribles. Dans les territoires occupés, on parle de ce redoutable « fil » qui barre l'entrée de la Hollande et foudroie quiconque le touche. On ne sait pas exactement en quoi il consiste : le mystère de sa terrible efficacité le rend plus redoutable encore. Une légende se crée lui attribuant un extraordinaire pouvoir de mort.

Cependant de toutes les provinces de Belgique, continuent à affluer des hommes décidés à le braver quand même. Des hommes ? Non, la plupart ne sont que des jeunes gens de dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt ans. Parmi eux, beaucoup d'étudiants n'ayant même pas terminé leurs humanités. Impatients de servir leur pays, ils s'arrachent aux douceurs de la vie familiale et risquent la grande aventure.

Le « fil » les intrigue, mais ne les effraie, ni ne les arrête. L'expédition présente toutefois, en

dehors de ses dangers, un très déplaisant aléa : il faut se confier, corps et biens, à un guide qui, presque toujours, est un inconnu. Impossible, en effet, de se hasarder dans la zone du fil sans être familiarisé avec ses embûches. Si le guide est consciencieux et habile, l'aventure qui s'amorce dans des conciliabules mystérieux en territoire occupé, se dénoue souvent dans quelque bonne auberge hollandaise où l'on fête la réussite du passage. Sinon, l'affaire se termine devant un conseil de guerre allemand.

Que de beaux rêves se sont évanouis devant la haie tragique ! Qui dira ce que fut pour les jeunes patriotes belges arrêtés au fil, le supplice d'une captivité qui succédait au brusque effondrement de la plus belle ambition : défendre le pays. De plus, les Allemands usaient souvent de représailles et jetaient en prison les parents de tous ceux qui tentaient l'évasion des territoires occupés.

Que de périls, en vérité, dans ces tentatives de passage ! En les affrontant, la jeunesse belge a donné la mesure de son prestigieux patriotisme. Combien, parmi ceux qui réussirent, ne devaient jamais plus revenir et sont restés étendus, froids et sanglants, dans les boues de l'Yser !

Chaque passage avait ses particularités, son ambiance. Il comportait presque toujours des incidents qui parfois les transformaient en aventures mémorables. Plus d'un volontaire de guerre a noté dans son carnet de campagne, comme impressions les plus fortes, celles du fil. Et pour cause, certains ne réussirent à pénétrer en Hollande qu'après de multiples tentatives marquées de dramatiques péripéties.

Tout à fait digne d'être donnée en exemple, la magnifique obstination de plusieurs jeunes gens de Mons, qui, pendant plus de trois mois, séjournèrent dans les environs de la frontière, cherchant inlassablement à passer le fil. Le jour, ils restent cachés dans le grenier d'une ferme, le soir, ils tentent leur chance. A plusieurs reprises déjà, ils ont failli passer, mais le mauvais sort s'acharne contre eux.

« Le 15 décembre, la pluie s'est mise à tomber, tout va bien, raconte l'un d'eux, M. André B. Le ciel reste nuageux et nous décidons de partir le soir. La sentinelle nous attend, dit le guide. Nous nous mettons donc à l'ouvrage pour confectionner la caisse qui nous servira à passer sous le fil électrique. Le plus large donne sa carrure, le plus gros, son tour de taille. Le patron arrange soigneusement une sorte de gouttière doublée de caoutchouc dans lequel passera le fil électrique. Le cadre étant posé entre le sol et le fil distant de 28 centimètres, la tension du fil le maintiendra suffisamment pour l'empêcher de bouger pendant l'opération.

» A 4 h. 30, nous nous mettons en route. Nous sommes huit. L'ordre de marche reste le même que dans nos précédentes expéditions. Les nouveaux viennent derrière nous. A Beersse, nous sommes rejoints par un neuvième. C'est un jeune homme au service du guide, qui nous suivra à cinquante mètres et nous préviendra s'il survient quelque patrouille sur les derrières de notre petite troupe. Cette file imposante parviendra-t-elle à traverser Merxplas sans attirer l'attention? Nous approchons du village. Nous y voici. Mais nous

n'avons pas fait vingt mètres qu'un bruit de bottes vient nous avertir que la patrouille est proche. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous disparaissions derrière un tas de fumier. La patrouille passe heureusement sans nous découvrir et nous nous remettons en route. Nous franchissons en tapinois le poste de gendarmerie et nous voici sur la route de Zondery. La caisse passe successivement sur tous les dos, le bâton caoutchouté, dans toutes les mains. Voilà les postes illuminés de Welde qui se montrent à l'horizon. Je songe à nos tentatives précédentes. Rien n'a changé. Le ciel reste nuageux. Tout va bien. Nous faisons à nos nouveaux compagnons les ultimes recommandations : silence absolu, marcher à pas lents, etc... Ils semblent d'ailleurs se rendre compte de la gravité du moment.

» Arrivés, comme la première fois, à cent mètres du chemin de fer, nous entrons dans le bois, y chaussons nos pantoufles, buvons une lampée d'alcool, puis, à la file indienne, sur la pointe des pieds. On n'entend que nos respirations haletantes. Tout va bien jusqu'au moment où le gravier soudain craque sous nos huit paires de pieds... Un chien aboie... Nous continuons plus rapidement... Nous traversons le ruisseau, l'eau monte jusqu'à nos hanches; mais il n'y a que cinq mètres à parcourir. Viennent alors des marais qui alternent avec des ruisseaux jusqu'à la route de Bréda. Un à la fois, nous traversons le plus vite et le plus silencieusement possible ce chemin tant redouté. Puis nous nous terrons et guettons tous les bruits. C'est le silence. En rampant, nous approchons de plus en plus. Nous ne sommes plus

qu'à vingt-cinq mètres des fils que nous distinguons nettement.

» Halte et repos! Nous devons attendre qu'il soit neuf heures, puisque c'est le moment où, d'après les indications de la sentinelle, les fils ne seront plus gardés.

» Nous pouvons à ce moment nous abandonner à toutes nos réflexions. A quelques mètres de nous, se trouve la liberté tant souhaitée. Réussirons-nous? Arriverons-nous jusqu'aux cloches hollandaises qui nous appellent dans la nuit? Advienne que pourra! Voilà la philosophie du moment.

» Mais il y a bientôt une heure que nous sommes là, immobiles, couchés dans la bruyère détrempée et nous commençons à sentir le froid qui nous envahit. Pourquoi le guide, couché près de nous, ne donne-t-il pas signe de vie? Sa réponse est toujours: « Attendez ». A nos questions plus pressantes, il répond: « Vous serez en Hollande ce soir. »

— Que peut vous faire une heure ou deux d'attente?

— Mais l'Allemand ne devait-il pas être là à neuf heures?

— Laissez-moi tranquille et taisez-vous. Je vous dis que vous passerez ce soir, ça suffit.

» Le fait est, cependant, que l'heure convenue est bien passée et nous commençons à désespérer. Toujours immobiles et transis dans ce marécage, nous entendons les cloches sonner dix heures, onze heures, minuit.

» Jean R. est épuisé et s'est endormi. L'instinct fait veiller les autres.

» Nous nous décidons alors à faire une exploration pour reconnaître un endroit plus facile. Mais à ce moment, nous entendons des cris, des « Wer da ? Halt ! » qui rugissent dans la nuit. Nous sommes découverts !

» Telle une volée de moineaux effarouchés, nous fuyons. Où ? Personne ne sait. Chacun court aussi vite que possible. François suit le guide. Je m'efforce de suivre François, haletant, trébuchant, les jambes à moitié paralysées par le froid. Je me souviens d'être tombé dans une mare, d'y avoir perdu une des bottines que je tenais dans la main, de m'être obstiné à la retrouver, d'avoir traversé la route, toujours suivant des yeux les silhouettes de François et du guide.

» Ils s'arrêtent enfin et je m'affale à leurs côtés. Successivement, Jean F., Max et Jean R. nous rejoignent. On se compte. Albéric et Georges manquent. Le guide alors va à leur recherche et son sifflet a vite fait de les rallier. Enfin, encore une fois, nous voilà réunis. Mais nous ne sommes pas hors d'affaire, car nous entendons la patrouille qui survient. Bien vite, nous nous collons à la terre. Voici les Allemands qui approchent, fouillent du canon de leur fusil les buissons, la broussaille, tout ce qui leur paraît suspect. Désespérés, nous attendons. Cette fois, nous n'échapperons plus. Nous allons être pigés. Après trois mois d'efforts, finir ainsi ! Quelle tristesse ! Les Allemands sont tout près de nous. Jean les compte. Ils sont six. Ils marchent droit sur nous. Dans quelques secondes, nous serons entre leurs mains. Ils sont à deux mètres du groupe et je me dispose à me relever, quand, prodige incroyable, un coup

de sifflet retentit et toute la patrouille file sur la droite, se dirigeant vers les maisons qui bordent la chaussée. »

» Que s'est-il passé ? Est-ce que le chef de la patrouille aurait renoncé à nous prendre ? Est-ce l'effet d'une chance miraculeuse qui nous protège ? Nous n'y comprenons rien. Mais l'essentiel est que nous échappons encore une fois à leurs griffes. »

Puis ce fut le retour à travers marais et ruisseaux. Une marche de trois heures et demie... Les braves font peine à voir. Trempés jusqu'aux os, les vêtements couverts de boue, ils reviennent clopin-clopant à la ferme d'où ils sont partis la veille pleins d'espoir. Deux d'entre eux ont perdu leurs chaussures et ont les pieds tout meurtris. Leurs compagnons les soutiennent. Une fois de plus, ils ont échoué. Vont-ils renoncer et mettre fin à la vie de vagabonds qu'ils mènent depuis trois mois ? Non, ils s'obstinent à renouveler la tentative le plus tôt possible.

Le 20 décembre, nouvelle expédition. « Pour la septième fois, nous passons le canal, note André B. Mais la lune ne veut pas se cacher et, encore une fois, nous sommes obligés de renoncer. »

Quelques jours plus tard, ils entrent en rapports avec d'autres guides : Jan Snoekx, Ferdinand Verstappen et Alphonse Somers, trois gailards qui leur inspirent confiance par leur air décidé. Le passage est fixé au 27. Réunion au café Versmissen à Ryckevorsel. Dix-neuf jeunes gens arrivent au rendez-vous. Parmi eux deux soldats belges évadés d'Allemagne.

M. Louis De Bie, de Beersse, qui fit partie de

l'expédition raconte que les jeunes montois l'impressionnèrent par leur aspect misérable. « On eût dit des vagabonds, note-t-il. Vêtements déchirés, longs cheveux, barbe non rasée, ils erraient depuis trois ou quatre mois dans la Campine, dormant dans les granges et les étables. »

Vers 5 heures du soir, les dix-neuf hommes conduits par leurs guides se mirent en route. Des ténèbres impénétrables masquent complètement le paysage. On avance à tâtons dans le noir. Cette obscurité ne satisfait qu'à moitié les passeurs : il fait trop calme partout, pas le moindre vent.

Bientôt, on pénètre dans un bois tellement opaque que les voyageurs sont obligés de se tenir par la main pour ne pas s'égarer. A chaque arrêt des guides qui marchent en tête, ils butent les uns contre les autres. Soudain un coup de feu éclate dans le lointain ; instantanément on s'arrête. Après quelques minutes d'attente anxieuse, on continue à avancer avec prudence.

De temps à autre, il faut sauter au-dessus de fossés pleins d'eau. Cela fait trop de bruit, disent les guides, dorénavant il s'agira de les traverser en pataugeant dedans : mieux vaut se mouiller les pieds que d'attirer l'attention des sentinelles.

Voici maintenant tout un espace couvert de branches coupées qui craquent sous les pas, ce qui met les passeurs en fureur. Ils attribuent à l'inadvertance de leurs clients ces bruits qui risquent de compromettre le succès de l'expédition. L'un d'eux revient sur ses pas et, revolver en main, longe la rangée de jeunes gens en prononçant ces mots à mi-voix :

— Si j'en entends encore un, je l'abats sur-le-champ.

Le gaillard n'a pas l'air rassurant. Enfin, on arrive à l'orée de la sapinière. Mais qu'est-ce ? On a devant soi une vaste étendue couverte d'eau. Il y en a jusqu'au fil. Impossible donc de passer de ce côté. Sur un signe des guides, on se couche et on se met à ramper dans la direction de Wuestwezel. La nappe liquide s'étend loin, très loin...

— Attendez un moment ici, souffle un des passeurs, je vais à la recherche d'un endroit sec.

Pendant plus d'une heure, on attend son retour. Etendus dans la bruyère humide, les dix-neuf hommes restent immobiles comme des morts. A son retour, le guide murmure :

— Rien à faire ici, retournons à Hoogstraeten.

On recommence à ramper, puis brusquement, on s'arrête de nouveau. Deux éclaireurs se détachent du groupe et partent en reconnaissance. Trempés, transis de froid, les autres restent couchés sur le sol, l'œil aux aguets, longtemps, très longtemps... Dans les clochers voisins, on entend successivement sonner onze heures, douze heures, une heure. Décidément, l'affaire semble une fois de plus prendre une bien décevante tournure. Au moment où les plus optimistes commencent à désespérer, les éclaireurs reviennent. Ils ont repéré « eene redelijke goede plaats » (une assez bonne place).

En avant donc ! On continue à ramper avec mille précautions. On arrive ainsi à une cinquantaine de mètres du fil. Les sentinelles sont là toutes proches. Elles s'interpellent, bavardent. L'une d'elles allume sa pipe. Une lampe électrique à la

main, un officier fait sa ronde. Ensuite tout redevient plus calme. Seul, le pas de la sentinelle trouble la sérénité de la nuit.

Doucement, très doucement, on progresse encore de quelques mètres. Tout à coup, un clapotis... Quelqu'un s'est aplati trop brusquement dans le marécage. La sentinelle a sans doute entendu le bruit, elle s'arrête et dirige le rayon lumineux de sa lampe de poche vers l'endroit où les Montois et leurs compagnons sont étendus. « Nous nous serrons encore plus fort contre la bruyère, relate M. De Bie, et heureusement elle ne remarque rien. »

Maintenant les guides conduisent leurs hommes vers le point précis où les soldats se rencontrent et se séparent. On approche, on voit le fil de très près... Les deux Allemands avancent l'un vers l'autre, se touchent presque, pivotent, puis s'éloignent. C'est le moment, les passeurs bondissent vers le fil, placent rapidement le cadre caoutchouté. Deux d'entre eux se glissent dans celui-ci, se redressent de l'autre côté et, revolver au poing, surveillent les abords du lieu. Un autre reste près du cadre et dirige la délicate opération.

— Attention, dit-il, ne vous pressez pas, vous passerez tous. Chacun son tour.

Un homme passe, puis un second... Ce dernier a-t-il touché les fils de la rangée non électrisée ? Ils vibrent de façon inquiétante. Un cri rauque : « Halt ! Wer da ? » fait sursauter tout le monde. La sentinelle est alertée, elle accourt, fusil à la main. Sa silhouette devient de plus en plus visible. Elle n'est plus qu'à vingt mètres... Elle s'arrête, épaulé son arme et un coup de feu claque

sèchement dans l'immensité noire. La riposte ne se fait pas attendre. « Schieten, mannen ! » lance une voix impérieuse. Aussitôt, une véritable pétarade éclate. Quatre, cinq revolvers sont braqués dans la direction de l'Allemand qui s'écroule et ne donne plus le moindre signe de vie.

Pendant ce temps, les jeunes gens sautent comme des grenouilles à travers le cadre. Il n'en reste plus que cinq à passer. Malheur ! dans leur précipitation, les deux soldats évadés se jettent en même temps dans l'appareil qui est à peine assez large pour un homme. Ils se débattent comme deux bêtes prises dans le même piège. Les fils sont violemment secoués, les deux impatients risquent d'arracher le cadre et de le démolir. Heureusement, ils réussissent à se dégager et, tandis que les coups de feu s'espacent peu à peu, les derniers passent à leur tour. « Les guides nous rejoignent bien vite, raconte M. André B. On se compte. Tous sont présents. On s'embrasse, on se serre les mains. C'est une joie délirante ! Libres ! Nous sommes libres !

» Nous rentrons dans le marais. Mais que nous importe maintenant d'avoir les pieds trempés et le pantalon collé à la peau !

» Il est 2 h. 15. Nous cherchons à nous orienter. Les guides prétendent que la Hollande est dans la direction nord-est et nous les suivons.

» Après une heure de marche, arrêt brusque. Nous sommes égarés. Nous constatons que nous sommes revenus vers les fils. Serait-il possible que nous revenions nous faire pincer ? Quelques-uns se désespèrent. Reprenant notre marche, nous découvrons une ferme.

— Vous êtes toujours en Belgique, nous dit le fermier. Mais il refuse obstinément de nous indiquer le chemin qui nous permettra d'en sortir.

» Enfin, après deux heures d'une marche hasardeuse, un des guides se retrouve tout à coup. La Hollande est à quelques pas. Ce que nous galopons!

» Une ferme se présente. Nous l'envahissons. C'est à qui voudra savoir s'il est vrai que nous sommes en Hollande. Et le brave fermier qui nous répond : « 't Is Nederland », ne se doute pas certainement du baume qu'il verse dans nos cœurs. »

Quelques jours après, un des volontaires, Louis De Bie, apprenait que les Allemands pour se venger de son évasion, avaient arrêté ses parents. Deux mois plus tard, le père du vaillant jeune homme mourait en captivité.

VI.

En 1917, on passait encore...

Fils coupés, sentinelles blessées ou tuées constituèrent des preuves flagrantes de l'audace croissante des passeurs. Au cours de leurs rondes matinales, les officiers allemands avaient peine à en croire leurs yeux : le passage avait été forcé parfois en plusieurs endroits différents. On avait beau questionner les sentinelles, elles déclaraient n'avoir rien vu ou avoir été assaillies à coups de revolver par des bandes de trente, quarante, cinquante hommes!

D'autre part, les services de contre-espionnage allemand établis en Hollande ne cessaient de signaler l'arrivée à Flessingue et à Rotterdam d'importants contingents de volontaires belges ayant passé la frontière en fraude. Rappelés à l'ordre par le commandement supérieur de l'armée, accusés de négligence dans le service, les chefs responsables s'acharnaient à multiplier les obstacles et les embûches dans la zone frontière de façon à en rendre l'accès de plus en plus difficile.

Sachant que les passeurs trouvaient des complicités partout dans la zone du fil, ordre fut donné aux habitants d'évacuer les maisons situées à proximité de la haie électrifiée. Ensuite les Allemands créèrent le « Grenzgebiet » (Zone fron-

tière) pour laquelle on n'accordait pas de passeports. Mesure plus radicale encore : l'établissement d'une « Grenzstreife » ou « Todesstreife » (Zone de mort) démarquée par un fil sans courant électrique placé à 120 mètres de la haie. Quiconque s'y aventurait était abattu sans sommation.

La haie elle-même fut renforcée. Elle compta bientôt quatre, cinq, six, et, en certains endroits, sept fils. De plus, on les relie entre eux, ce qui augmentant leur efficacité, va singulièrement compliquer la tâche des passeurs, pensent les Allemands. La haie est donc ainsi devenue une véritable barrière dont la hauteur varie de 1 m. 50 à 2 mètres.

A plusieurs reprises, des sentinelles ayant prêté leur concours aux passeurs, certaines même ayant déserté, les chefs ordonnèrent la permutation fréquente des unités chargées de la surveillance de la frontière, afin que les agents alliés n'eussent pas le temps de s'y assurer des complicités. En outre, tout soldat montant la garde dans un endroit où le fil avait été coupé, était sévèrement puni.

Bien que les postes de surveillance fussent très rapprochés et les sentinelles, guère éloignées de plus de cinquante mètres pendant la nuit, on fit appel à des escouades de policiers secrets qui doublèrent les patrouilles de soldats et parcoururent sans relâche bois et champs. Des chiens, spécialement dressés dans ce but, devaient leur permettre de dépister toutes les présences suspectes dans la zone frontière, mais, comme ces malheureux quadrupèdes ne flairaient pas le courant électrique, plus d'un resta suspendu par le museau au

fil inférieur de la terrible haie métallique. Il fallut bientôt renoncer à leurs services.

Dans certaines régions cependant, les Allemands continuèrent à employer des chiens. Le passeur Jean Snoeckx qui fut arrêté le 30 juillet 1918 rapporte : « Au moment où j'approchais de la frontière, un chien se précipita sur moi, mais je l'abattis. Au même instant, deux autres chiens accoururent suivis de six soldats. J'en abattis deux encore, puis mon revolver étant déchargé, je ne parvins plus à maîtriser les chiens et je fus arrêté. »

Cependant de toutes les mesures prises par les autorités allemandes, une s'avérait particulièrement efficace : la surveillance, en Hollande, par des agents secrets, de toutes les voies de sortie du territoire belge. Ces agents étaient la plupart du temps des Hollandais ou des Belges traîtres à leur pays. Ils infestaient les localités hollandaises situées en bordure de la frontière ainsi que les villes de Maestricht, Flessingue, Breda, Terneuzen, Rotterdam, etc. Ils abordaient innocemment les heureux évadés, s'offraient à les piloter, à leur venir en aide et, après avoir gagné leur confiance, leur parlaient d'un de leurs parents ou amis qui, resté en Belgique occupée, désirait passer en Hollande. Comment devait-il s'y prendre ? A qui pourrait-il s'adresser ? Alors le plus souvent les évadés « mangeaient le morceau » sans le savoir : ils révélaient le nom du guide qui les avait introduits en Hollande et parfois même des détails permettant aux Allemands de rafter, dans un seul coup de filet, les membres de tout un service de passage. Voilà pourquoi tant de guides furent

arrêtés chez eux, au moment où ils s'y attendaient le moins. Très rares ceux qui purent exercer leur dangereuse activité patriotique pendant plus d'un an. En 1917, la plupart de ceux qui ont commencé à travailler en 1915 sont sous les verrous. D'autres ont pris leur place... et la lutte continue plus implacable que jamais.

Parmi les vétérans ayant jusqu'alors échappé à tous les pièges de l'ennemi, se trouve une « passeuse » : Rosalie De Coster, épouse Cortvriendt. Cette jeune femme de vingt-quatre ans habite rue des Quatre fils Aymon, n° 9, à Bruxelles. Depuis octobre 1914, elle est sur la brèche. Tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre nous ont dit leur admiration pour cette patriote qu'aucun risque n'intimidait et qui était toujours prête à payer de sa personne pour se rendre utile à son pays. Courageuse, entreprenante, d'une nature ardente et enthousiaste, elle avait de plus acquis une expérience du fil qui rendait son concours particulièrement précieux.

La frontière n'avait plus de secrets pour elle : plus de cinquante fois, elle l'avait franchie. En hiver, en été, par temps clair, par temps sombre, elle avait risqué sa chance. Et la chance toujours lui avait souri. Cela l'avait rendue très confiante. Sûre d'elle-même, elle se riait des Allemands et de leurs embûches.

— Ils ne m'auront jamais, se plaisait-elle à répéter.

Cependant en juillet 1917, elle dut bien se rendre à l'évidence : la police allemande la recherchait. Pour lui échapper, une solution s'indiquait d'elle-même : disparaître pendant un mois

ou deux de façon à brouiller les pistes. Elle décida donc de passer le fil. Pour jouer un dernier bon tour aux Allemands, raconte M. Vermeulen qui l'accompagna, elle emmena cinq futurs volontaires avec elle.

Aucun incident ne marqua le voyage jusqu'à la frontière et, le 19 juillet à minuit, le groupe de six hommes conduit par Rosalie De Coster elle-même arriva à proximité du fil au nord de Calmpthout. Dans le silence et l'immobilité, on attendit le moment propice où les sentinelles s'écartaient l'une de l'autre. Chaussée et gantée de caoutchouc, l'intrépide jeune femme s'était chargée, comme d'habitude, de couper le fil elle-même.

Dès que les silhouettes des soldats allemands furent assez loin, elle se leva et fit signe à deux de ses compagnons qui la suivirent aussitôt. Un des jeunes gens, M. Linnemans de Mons, doit tenir les fils que Rosalie coupera afin d'empêcher qu'ils ne se roulent. Il est isolé, lui aussi, par des chaussettes et des gants de caoutchouc.

Clac, d'un coup sec de ses tenailles, la passeuse coupe le premier fil. Par suite de quelle méprise, le jeune homme crut-il que le passage était déjà libre ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, l'infortuné lâcha le fil... et, en l'espace d'une seconde, lui-même et Rosa étaient foudroyés. Comment l'accident s'est-il produit ? M. Vermeulen qui se trouvait sur les lieux, raconte : « Le jeune homme a cru pouvoir passer après la rupture du premier fil, il a lâché celui-ci qui s'est tourné sur lui et alors il a pris Rosa par la main et Rosa a été jetée sur le fil et tuée sur le coup. »

Grand émoi parmi les autres jeunes gens qui ont vu s'écrouler la passeuse et leur compagnon. A ce moment, les sentinelles alertées accourent. Tout le monde déguerpit prestement. M. Vermeulen essaie, mais en vain, de sauver les documents que la vaillante femme portait en Hollande. « Les autres croyaient que j'étais tué, dit-il, mais, seuls, mes souliers et mes mains étaient légèrement brûlés. »

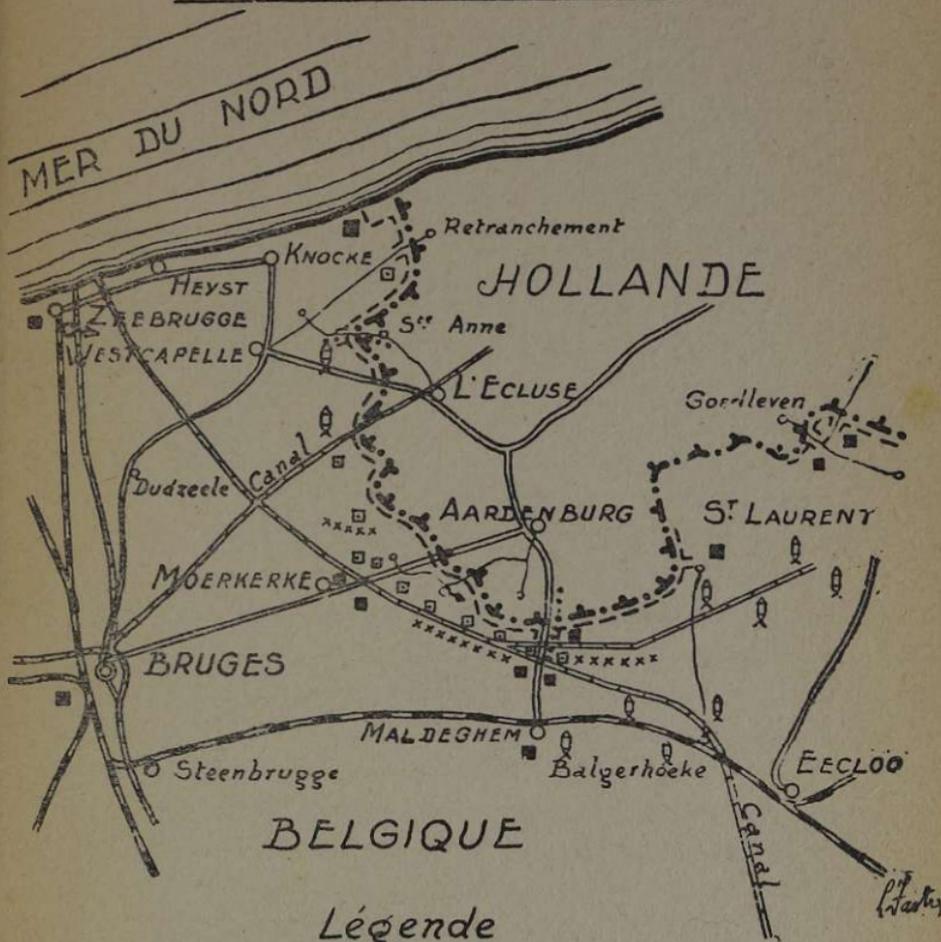
C'est à de terrifiantes surprises comme celle-là que s'exposaient tous ceux qui affrontaient ces « fils diaboliques ». L'expression est de M. R. Geldhof qui fut le héros d'une dramatique aventure dans la zone-frontière.

R. Geldhof était en rapports avec un agent secret très actif : Alphonse Delaruelle, qui passait fréquemment la frontière. En décembre 1917, Delaruelle chargé de rapporter à Geldhof des instructions relatives à son enrôlement dans un service d'espionnage, est surpris au fil par une sentinelle bien embusquée qui, presque à bout portant, l'abat de quatre coups de fusil. Bien que le Belge ne donne plus signe de vie, le soldat s'élançe dessus et lui transperce la poitrine d'un coup de baïonnette. « Depuis ce moment, relate Geldhof, une force irrésistible me poussa à passer la frontière moi-même pour remplacer mon ami si regretté. »

Alors Geldhof se procura une pince coupe-fils d'environ cinquante centimètres de longueur à manchons en bois. Il enveloppa soigneusement ceux-ci d'une bonne couche de toile isolante, puis les engaina dans une chambre-à-air de bicyclette. « Je ne savais pas, dit-il, si tout cela me préser-

ORGANISATION DEFENSIVE DE LA FRONTIÈRE

— AU NORD DES FLANDRES —



Légende

: Frontière

— Canal

— Chemin de fer

— Route

- - - Fil électrisé

xxxxxxx : Fil de fer barbelé

----- : Passage marchandises

■ : Poste de garde

⊠ : Blockhaus

□ : Ouvrage de défense

○➔ : Place fournissant le courant électrique

verait bien du courant mortel, mais j'étais décidé à risquer l'épreuve. » Les couteaux de la pince furent aiguisés comme des rasoirs.

Muni de son précieux instrument et armé d'un revolver, Geldhof s'en fut deux fois au fil, mais chaque fois il dut faire demi-tour, sentinelles et patrouilles l'empêchant d'arriver jusqu'à la haie électrisée. Enfin le hasard le mit en relations confiantes avec des soldats alsaciens qui voulaient désertier. Il examina avec eux les possibilités d'un passage en groupe et à main armée. On tomba d'accord sur les conditions d'une telle entreprise : chacun y aurait son rôle.

Geldhof couperait les fils tandis que les Alsaciens, armés de leur fusil, tiendraient les sentinelles à distance en ouvrant le feu sur elles. Au jour convenu, le groupe composé de neuf Alsaciens, de trois civils désireux de s'engager, de Geldhof et de sa sœur, se dirigea vers un endroit situé entre Selzaete et Wachtebeke au nord de la Flandre orientale.

— Ce soir, nous passerons, morts ou vivants, a dit d'un ton résolu la sœur de Geldhof.

Le petit groupe fut à plusieurs reprises inquiet par des patrouilles, mais il réussit néanmoins à s'approcher de la haie électrisée sans avoir dû tirer un coup de feu. Il gèle, le ciel est plein d'étoiles et l'on voit assez distinctement les sentinelles dont les pas résonnent sur le sol durci du chemin de ronde. Voici qu'elles s'éloignent...

— Allons-y, dit Geldhof. Surtout ne laissez pas approcher les sentinelles.

Prestement, il escalade la rangée de fils non électrisés, tandis que, fusil en joue, les Alsaciens

se placent en tirailleurs, quatre à droite, cinq à gauche, de façon à faire face aux sentinelles. Chacun s'est muni d'une vingtaine de cartouches.

Un léger déclic et voilà un fil coupé. Il y en a sept. Geldhof est tout heureux. Il redoutait terriblement ce premier contact avec la haie mystérieuse. Sa joie ne dure pas longtemps, car un coup de feu éclate non loin de là et une balle siffle à ses oreilles. Il n'a pas le temps de s'informer de ce qui se passe : une fusillade infernale crépite soudain derrière lui. Les neuf Alsaciens ont ouvert le feu contre les sentinelles qui accourent.

Pendant qu'ils tirent comme des forcenés, on les entend crier :

— Dépêche-toi, dépêche-toi...

Geldhof se dépêche tant qu'il peut, sa pince coupe à merveille et l'un après l'autre, les fils bien cisailés s'écartent à droite et à gauche. Il se penche pour couper le septième et dernier qui entrave encore le passage par le bas. Il se relève et crie :

— Suivez-moi, nous sommes libres...

Il se retourne et que voit-il ? Horreur ! sa sœur et ses compagnons fuient à toutes jambes vers la Belgique.

— Arrêtez, arrêtez, leur hurle-t-il, venez par ici...

Mais rien n'y fait, tous se sauvent, affolés, sans plus rien écouter et disparaissent dans la nuit. Pourquoi cette fuite éperdue ? Tout interloqué, Geldhof n'en peut croire ses yeux. Mais voici que des appels retentissent. Le court-circuit provoqué par la rupture des fils a déclenché la sonnerie

d'alarme et des renforts accourent à la rescousse.

Geldhof n'a que le temps de passer rapidement en territoire hollandais par la brèche qu'il a ouverte dans la haie électrisée. Dès qu'il est en sécurité, il s'arrête et se blottit dans le creux d'un arbre abattu. Jusqu'à quatre heures du matin, il attend sa sœur et ses compagnons. Ne s'expliquant pas leur retraite précipitée, il espère qu'ils le rejoindront d'un moment à l'autre.

Entretemps, une certaine animation règne sur les lieux de la bagarre. Les soldats accourus relèvent les deux sentinelles : frappée à la tête celle de droite a été tuée sur le coup, celle de gauche, qui s'était couchée par terre pour continuer à tirer, a reçu une balle dans l'épaule droite. Elle succombera deux jours plus tard.

Jusqu'à l'armistice, Geldhof fut en Hollande un précieux agent secret. A plusieurs reprises, il rentra encore en Belgique avec des pigeons. Quant à la fuite de ses amis, elle resta un mystère pour lui jusqu'à la fin des hostilités.

Il apprit alors qu'au moment où il avait coupé les fils électrisés, ceux-ci, au contact du sol, avaient projeté une longue flamme. Cette brusque apparition de feu dans la nuit obscure avait vivement impressionné sa sœur et ses camarades. Ils croyaient que c'était Geldhof lui-même qui, électrocuté, flambait comme une torche.

« Aussi m'ont-ils unanimement pleuré comme mort », raconte-t-il.

Au cours de l'année 1917, les passages clandestins se multiplièrent. Certes beaucoup sont sans histoire parce que rien ne les entrava et qu'ils furent couronnés de succès. A cette époque, les

passages par le territoire allemand avaient grande vogue.

Le 14 juillet de cette année, un groupe de jeunes gens belges et français, parmi lesquels se trouvait un des meilleurs agents de la Dame Blanche, A. 91 (M. Amiable), prirent la direction de l'est. Le tram les amena jusqu'à Fléron. Là, les voyageurs se séparent et s'échelonnent sur la chaussée de Herve. Courte halte dans cette localité. On continue ensuite vers Henri-Chapelle.

A huit heures, tous les voyageurs se retrouvent dans un taillis à l'est de Henri-Chapelle et prennent leur dernier repas. Deux passeurs se présentent et, à leur suite, les futurs volontaires s'aventurent vers l'inconnu. Leur file forme un long cordon souple et docile qui serpente à travers champs et bois. On marche, on court, on ralentit. Enfin vers deux heures du matin, on s'arrête. Où est la frontière? Est-on loin du fil? Les passeurs ne répondent pas. L'un d'eux a un accent germanique très prononcé. Une sourde inquiétude gagne les voyageurs.

La petite troupe se remet en marche et repart vers l'inconnu. Soudain, on aperçoit au loin une ligne sinueuse de lampes électriques. C'est la frontière... Comment passer dans cette zone si bien éclairée? L'itinéraire se déroule maintenant parallèlement à cette voie lumineuse et on redouble de précautions. L'aube se lève et les hommes distinguent peu à peu la haie électrisée.

Il pleut. On s'abrite sous le hangar d'une ferme isolée. Un passeur disparaît pour aller parlementer avec la sentinelle dont il s'est assuré le concours. A son retour, il annonce que l'Allemand consent

à laisser passer le groupe, mais pas avant la tombée de la nuit, car ses voisins pourraient le trahir. Pendant toute la journée, on manœuvre pour échapper aux recherches des patrouilles qui sillonnent constamment la région. Les courageux patriotes en sont réduits à manger des touffes d'oseille sauvage pour calmer leur faim.

Enfin la nuit vint. Après avoir longuement examiné la situation, les passeurs décident de pénétrer en territoire allemand. De ce côté, il n'y a pas de haie électrifiée mais une haute clôture faite d'un treillis surmonté de fils barbelés. En route! On traverse des prairies, on escalade des clôtures, on rampe, on se redresse, on court. Des chiens de ferme entendant passer le mystérieux cortège nocturne, aboient longuement. Après plusieurs heures de marche à l'aveuglette, on arrive à Gemmenich. Le village est désert et silencieux.

Sur la pointe des pieds, les voyageurs continuèrent leur progression lente et prudente et c'est seulement à la fin de la nuit que la frontière allemande leur apparut, démarquée par une simple haie de fils de fer barbelés qui s'étirait à travers un bois de sapins. Tout à coup, on entendit du bruit : une patrouille rôdait non loin de là. Au pas de course, on s'en éloigne. Il faut à tout prix arriver avant le jour à la frontière hollando-allemande. Voici qu'apparaît Aix-la-Chapelle : les premières lueurs de l'aube la montrent drapée de brume.

Arrêt. Les passeurs semblent désorientés et consultent la carte dont A. 91 s'est muni. Maintenant il fait clair et des paysans allemands se rendent à leur travail. Pour se dissimuler à leurs

regards, on se glisse derrière des haies. Un bois touffu est non loin de là, vite on y pénètre. Les hommes soufflent, suent, sont à bout de forces. Le sentier qu'ils suivent, monte, monte et bientôt on aperçoit entre les arbres la coquette cité hollandaise de Vaals dominée par son gracieux clocher.

Hélas ! que d'obstacles et que d'embûches à affronter pour y arriver ! Le passage ne pouvant être tenté que la nuit, il fallait donc rester tout un jour sans manger. Les jeunes gens étaient exténués, l'un d'eux fut pris d'une crise de nerfs. A tout moment, alerte : des patrouilles passent et repassent. Avec quel soupir de soulagement on voit enfin le crépuscule voiler peu à peu les lointains.

Dernière étape. « Sans bruit, sur la pointe des pieds, raconte A. 91, nous avons à présent passé indemnes la route si redoutée. Rafrâichis par l'eau douteuse d'un ruisseau, nous avons passé de l'avant, mais soudain un long faisceau lumineux a balayé l'obscurité; d'une maison placée derrière nous, l'œil brillant d'un projecteur nous cherche à travers la campagne. Aurions-nous été repérés? L'angoisse poignante a précipité les battements irréguliers de notre cœur affaibli, tandis que l'espoir d'échapper une fois encore à la surveillance boche nous prosterne à terre et nous fait ramper jusque dans un champ de blé. Enfoncés dans les tiges déjà hautes, nous attendons la fin de l'alerte, en prenant un bien modeste repas de froment : le sommeil l'a d'ailleurs emporté sur la faim et nous tombons endormis les uns sur les autres. Quelques-uns pourtant veillaient, ceux-là purent

entendre des pas se rapprocher de nous et voir subitement surgir dans la demi-obscurité d'un ciel couvert d'étoiles, la sombre face d'un Allemand en armes qui ne fut pas bien méchant... Il était seul, il est vrai ! Eut-il peur d'un groupe aussi imposant que le nôtre ou céda-t-il à un mouvement de pitié bien rare cependant chez ceux de sa race ? Le fait est qu'il se retira sans esclandre. Notre passeur fut mis en défiance et nous réveillant soudain nous donna ses dernières instructions. Silence absolu ! La frontière est à trente mètres. Il faut ramper jusque là sans bruit et éviter toute précipitation exagérée et tumultueuse dans le passage du fil...

« Dociles comme des agneaux, mais prudents comme des serpents, nous atteignons sans accrocs la frontière depuis si longtemps espérée. C'est à cet endroit un treillage de fil de fer, haut d'environ trois mètres et surmonté de plusieurs fils barbelés qui le prolongent en hauteur. Nous n'avons pas le temps d'examiner sérieusement l'obstacle, car notre passeur est déjà en haut du treillage et coupe plusieurs fils barbelés, il nous ménage ainsi un passage plus prompt et plus facile. Un à un, sans nous faire prier, nous l'imitons ; ceux qui sont passés tremblent encore pour ceux qui ne le sont pas et les aident de leur mieux. C'est fini ! Nous sommes libres ! Nous pleurons de joie et nous nous jetons dans les bras les uns des autres. »

VII.

Sous le signe de la ruse.

Si la haie électrisée entrava quelquefois le passage des hommes, elle n'empêcha jamais la transmission des documents secrets. Chaque semaine, outre les quinze ou vingt mille lettres de soldats introduites clandestinement en territoire occupé, de nombreux rapports d'espionnage sont transmis régulièrement aux différents services de renseignements alliés établis à Rotterdam, à Flessingue, à Maestricht, à Roosendaël, à La Haye, à Amsterdam, à Tilburg, etc.

A ce propos, l'Allemand Henri Binder écrit :
« Ce que le contre-espionnage allemand n'arriva pas à empêcher, c'était la transmission jour par jour des rapports d'espions. Ce qu'on réalisa dans cet ordre d'idées tient du merveilleux : on en était revenu aux formes primitives de la guerre. Au début, les Belges lançaient leurs messages par-dessus la frontière au moyen d'arcs et de frondes. En mai 1915, les arcs furent confisqués par le commandement. Alors, par les nuits glaciales, les Belges, empruntant les nombreux canaux, passaient à la nage au nez des sentinelles allemandes. Beaucoup allèrent au fond, atteints par leurs balles. Tout leur était bon : ils passaient les canaux et les fossés sur des billes de bois ou dans des cuiviers à lessive, descendaient l'Escaut à marée

basse sur un radeau de fortune, et allaient par ce moyen chercher ou porter leur message. »

Ces messages signalent le mouvement des divisions allemandes, l'arrivée des troupes retirées du front russe, le passage d'un zeppelin, l'emplacement d'une fabrique ou d'un dépôt de munitions, les préparatifs d'offensive, etc. La rapidité de leur transmission les rend particulièrement redoutables. Le grand état-major allemand a constaté à plusieurs reprises que ses plans étaient connus des Alliés avant leur exécution qui, de ce fait, en était compromise. De là, ses ordres répétés en vue d'un renforcement continu de la surveillance à la frontière hollando-belge.

Les initiatives dans ce sens ne manquèrent certes pas d'à-propos, mais l'astuce des courriers secrets se jouait de tous les pièges et de toutes les embûches.

Divers moments propices pour passer les plis : en plein jour et pendant la nuit. La plupart des courriers transfrontières s'occupent de commerce et se rendent en Hollande pour leurs affaires. Ils sont fouillés à chaque passage. Les cachettes où ils dissimulent leurs documents sont extrêmement variées : semelles ou talons de souliers, boutons en étoffe, doublures de vêtements ou de sacoches, manches truqués de brosses, pipes, cigares, cigarettes. On devine d'autre part quelles ressources offrent à cet effet les marchandises dont le passage fut longtemps autorisé tels que la viande, le lard, le fromage, le tabac, le savon, etc. Plus d'une fois, un soldat complaisant se chargea de porter lui-même à destination un inoffensif paquet

de tabac dans lequel était dissimulé un pli d'espionnage.

On passe encore des documents secrets dans des œufs, des grains de raisin, de fausses anses de filets. D'autres cachettes n'ont jamais été découvertes : nous ne les révélerons pas. A la fin de 1917, seuls les essuie-mains et les serviettes sont autorisés pour envelopper les objets transportés en Hollande : les services alliés emploient alors, pour le dissimuler dans les replis de l'étoffe, un papier si léger et si fin qu'il est impossible de découvrir sa présence même dans un essuie-mains minutieusement examiné.

On n'en finirait pas d'énumérer tous les trucs auxquels les passeurs eurent recours : il faudrait encore citer cependant les rapports secrets écrits sur de l'étoffe qui servait à doubler un veston, les factures où les francs désignaient les numéros de régiments d'infanterie et les centimes les unités d'artillerie, les billets d'apparence anodine dans lesquels, par le truchement d'un code conventionnel, des renseignements d'ordre militaire se dissimulaient sous de banales formules de style commercial.

Puis il y avait les caisses et les papiers d'emballage sur lesquels de longs rapports d'espionnage étaient rédigés à l'encre invisible. Tout cela et bien d'autres choses encore passaient sous le nez des Allemands chargés de visiter les voyageurs se rendant en Hollande.

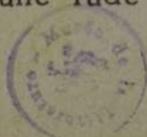
Mais c'est pendant la période des travaux champêtres que les courriers secrets s'en donnaient à cœur joie. Mille possibilités s'offraient alors de tromper la vigilance des sentinelles et

des gardes surveillant la frontière. Au nord de la province d'Anvers, le fil ne longeait pas le territoire hollandais et de vastes champs cultivés par des fermiers, habitant au sud de la haie électrifiée, s'étendaient entre celle-ci et la Hollande. D'où allées et venues fréquentes d'ouvriers agricoles. A chaque passage, on les compte et on examine leur carte d'identité.

Nombreux les courriers secrets qui entrèrent en Hollande ou en sortirent déguisés en ouvriers et portant sur l'épaule une fourche ou un rateau dont le manche truqué était rempli de plis d'espionnage. La fraude se pratique ainsi de cent façons diverses : cette jeune et accorte paysanne qui, panier au bras et cruche à la main, passe tous les jours devant les sentinelles en les saluant gentiment, est un des courriers les plus sûrs du service secret anglais. Sa cruche est à double fond : on la dessoude et on la ressoude avant chaque passage.

Là où le fil suit le tracé de la frontière, c'est un jeu pour les ouvriers belges et hollandais, de connivence, de se transmettre au-dessus de la haie électrifiée de minuscules colis, paquets de tabac ou de cigares, contenant les mystérieux messages qui parfois décident du sort des batailles. On profite du moment où la sentinelle tourne le dos et on lance adroitement le projectile de l'autre côté. Betteraves, pommes de terre, servent parfois aussi de porte-messages.

La collaboration des agents travaillant du côté belge avec leurs confrères établis en Hollande était assurée par un système de signaux mettant à une rude épreuve la perspicacité des braves



« landsturm », qui déambulaient nuit et jour à côté des fils. Tel linge blanc qui sèche sur une haie invite un espion à se présenter au fil à un moment convenu. Une lucarne ouverte dans une ferme non éloignée de la haie signifie qu'il y a danger à passer au cours de la nuit prochaine. Les signaux lumineux sont évidemment les plus employés : pour les empêcher, en 1918, les Allemands ont dressé en plusieurs endroits de hautes clôtures en paille ou en roseau.

Dès que les ténèbres rétrécissent le champ de vision des sentinelles, une vie mystérieuse s'éveille dans la zone de mort. Des ombres rôdent, des formes allongées glissent lentement vers la haie électrisée. Certaines viennent du nord, d'autres du sud; elles se rencontrent au fil, des bras se tendent à travers la terrible clôture et, de la main à la main, les messages secrets qui, quelques heures plus tard sont télégraphiés aux états-majors alliés, passent en Hollande.

En maints endroits, la transmission des plis s'effectue par tir d'arbalète. Postés dans l'ombre en deçà du fil, les tireurs visent la porte d'une grange située au delà et dans laquelle la flèche porteuse de documents va se figer avec force. Un agent prévenu est là pour l'enlever aussitôt.

Autre stratagème fréquemment employé pour le passage des lettres : on les introduit dans des vessies bien gonflées et on les confie aux eaux d'un canal ou d'un ruisseau qui les déposent dans les iris ou les roseaux de la rive opposée.

Particulièrement recommandée par les chefs d'organisations secrètes était la transmission par pigeons : en une heure ou deux, les renseigne-

ments parvenaient ainsi à destination. C'est pourquoi chaque semaine dix, quinze, vingt pigeons étaient introduits en fraude en Belgique. Ils repartaient pour la Hollande avec des messages secrets et urgents liés à leurs pattes. Les renseignements ainsi transmis, étant télégraphiés dès leur arrivée, on devine les avantages d'une liaison aussi rapide entre les services d'espionnage établis derrière les lignes allemandes et les états-majors alliés. En 1916, l'arrivée d'un zeppelin à Evere fut signalée en un temps record : le lendemain le puissant vaisseau aérien était détruit dans son hangar par un aviateur britannique.

Le transport des pigeons en territoire occupé présentait évidemment de réelles difficultés. On les glissait dans des bourses d'où la tête seule émergeait. C'était le moyen le plus pratique et le plus sûr de les faire parvenir en zone interdite. Placé dans cette sorte de gaine, le pigeon se maniait facilement, ne roucoulait pas et ne s'abîmait guère. Il pouvait être dissimulé dans une poche, dans une blouse, dans des paquets, etc.

L'Allemand Henri Binder écrit que l'espion belge Edgar Steiart s'était spécialisé dans la transmission de documents secrets par pigeons. « Un jour, raconte-t-il, on abattit un pigeon par-dessus le réseau; nos services n'en revenaient pas : ainsi il y avait encore des pigeons! Ces Belges décidément avaient du cran! La police secrète reçut l'ordre de trouver la cachette : on avait des indices. Les agents du secteur de Selzaete ne trouvèrent rien de mieux que de téléphoner à Edgar Steiart pour le prévenir qu'ils viendraient dans l'après-midi et qu'il se tienne prêt avec sa voiture

pour les aider à la chasse aux pigeons. Steiart répondit qu'il avait un officier à aller chercher à six heures à Lokeren. Bien entendu, il ne cherchait qu'à gagner du temps. Il partit aussitôt pour Petit-Sinay et déposa les pigeons au fin fond de la sapinière dans un fossé desséché qu'il couvrit de brindilles et d'aiguilles de sapin; puis il se dirigea vers Lokeren où il prit réellement l'officier à la descente du train pour le conduire à Moerbeke. Là, il rencontra au foyer du soldat l'agent M. Il changea de cheval et retourna au Petit-Sinay. Dans la maison du garde-chasse, quelques soldats soupaient dans la cuisine. Tout était en paix : vers le sud seulement un roulement lointain rythmait la danse meurtrière. La maison, l'étable, les alentours furent fouillés, mais en vain : Gand avait soupçonné le garde, mais à tort... On pénétra dans la forêt. Le crépuscule tombait. L'agent s'arrêta, prêtant l'oreille. Pas de doute! On entendait un roucoulement. « Ce sont des pigeons sauvages, dit Steiart, les pigeons voyageurs ne roucoulent pas comme ça. Il ne manque pas de pigeons sauvages ici, ni d'oies sauvages non plus, qui volent en bandes sur le pays de Waes. » Ils s'en retournèrent. Le raid était sans résultat. Les pigeons restèrent au Petit-Sinay et la valse continua. Steiart se remit à l'œuvre... »

Au demeurant, chaque passeur avait ses trucs, sa méthode, résultat le plus souvent de sa longue expérience. Le tempérament de l'homme s'y révélait avec ces deux qualités maîtresses : audace et sang-froid. En toute circonstance, il fallait agir vite et en mettre plein la vue à l'ennemi.

Tout à fait remarquables, à ce propos, les ruses

de l'agent 1653, chef du 3^e secteur de la zone I du S. A. Au début, lorsque 1653 voulait rentrer de Hollande en Belgique, il ne recourait pas aux grands moyens; un stratagème très simple lui permettait de duper la garde ennemie : il se plaçait sur le territoire belge et, la mine déconfite, abordait une sentinelle allemande en ces termes :

— N'est-ce pas malheureux, les douaniers hollandais ne veulent pas me laisser passer...

— Was, Mensch? Tu veux pénétrer en Hollande?

— Oui, je voudrais aller chercher un paquet de tabac, je reviendrai tout de suite...

— Nein, nein, verboten... Allons, ouste ! demi-tour...

Et prenant 1653 par le bras, l'Allemand le poussait de l'autre côté du poste en territoire belge et lui intimait l'ordre de s'éloigner au plus vite. C'est précisément ce que 1653 désirait.

Autre truc : il arrivait parfois que des paquets maladroitement lancés restaient à proximité des fils non loin du chemin de ronde des sentinelles. Comment faire pour qu'ils ne tombent pas entre les mains de celles-ci ? 1653 n'était pas embarrassé pour si peu. Du territoire hollandais où il se trouvait, il interpellait la sentinelle :

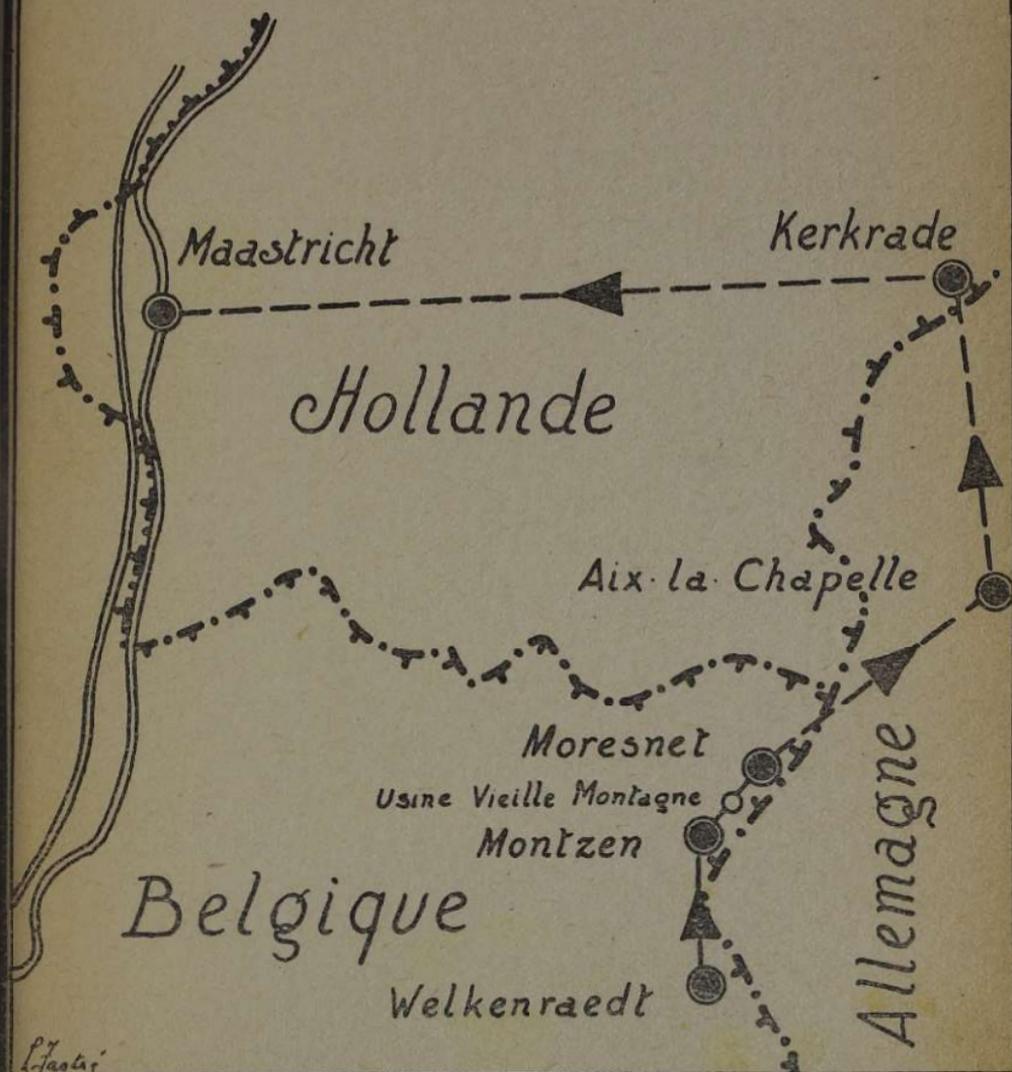
— Dites, j'ai jeté un petit paquet là, vous ne voudriez pas le porter chez le docteur X. de Maldegheem ?

— Was ? Was ? Moi porter ce paquet à Maldegheem ? Jamais de la vie. Tenez, le voilà votre paquet et dépêchez-vous de disparaître.

Ce disant, l'homme ramassait le paquet et, furibond, le jetait à 1653 qui l'attrapait au vol

Service "Hirondelle."

Voie de transmission
à travers le territoire allemand.



et, ravi, s'empresait d'aller l'envoyer au bureau central de Rotterdam.

Pendant les longs séjours qu'il faisait en Hollande, 1653 ne quittait jamais la frontière. Les mains dans les poches, il venait rôder autour des postes allemands et engageait la conversation avec les sentinelles peu méfiantes devant ce paisible bourgeois hollandais qui s'exprimait si bien en langue tudesque.

En 1917, à Eede, un groupe de curieux assiste à un chargement de pains destinés à la Belgique. 1653 est parmi eux. Comme chaque semaine, le conducteur de la voiture, qui est de Maldeghem, lui glisse un petit renseignement à l'oreille :

— Er zijn weer nieuwe. (Il y en a encore de nouveaux.)

1653 a compris : de nouvelles troupes sont arrivées à la frontière. Mais d'où viennent-elles ? L'officier allemand qui surveille le chargement regarde 1653 d'un œil soupçonneux ; il s'approche :

— Was wollen Sie hier ? (Que voulez-vous ici ?)

— Einen Belgier sprechen, ein Landesmann von Maldeghem. (Parler à un Belge, un homme de Maldeghem.)

— Kein Mensch darf mehr über die Brücke kommen ! (Personne ne peut plus passer sur le pont.)

— Was wollen Sie mit dem Mann ? (Que voulez-vous à cet homme ?)

— Kartoffeln verkaufen. (Vendre des pommes de terre.)

— Ah ! sind Sie Kartoffelhändler ? (Ah ! vous êtes marchand de pommes de terre ?)

— Ja.

— Verkaufen Sie mir dann Kartoffeln, wir haben Mangel an Kartoffeln. (Alors vendez-nous des pommes de terre, nous manquons de pommes de terre.)

— Das ist mir egal, aber ich habe Sie noch nicht an der Grenze gesehen. (Cela m'est égal, mais je ne vous ai pas encore vu à la frontière.)

— Ja, ich bin erst seit gestern hier, wir kommen vom Kemmelberg. (C'est vrai, je suis ici seulement depuis hier, nous venons du mont Kemmel.)

1653 remarque que l'officier porte le numéro 39 sur l'épaulette.

— Sind Sie Belgier ? (Etes-vous Belge ?)

— Nein, Holländer. (Non, Hollandais.)

— Sie sprechen doch richtiges Deutsch... Die Holländer sind gute Leute; sind Sie schon in Deutschland gewesen ? (Mais vous parlez bien l'allemand... Les Hollandais sont de braves gens. Avez-vous déjà été en Allemagne ?)

— Ja, oft. (Oui, souvent.)

— Ja, die Holländer sind gute Leute... die Belgier... Gott im Himmel... Wenn ein Deutscher auf die Welt kommt so ist das ein Soldat... Ein Belgier, ein Spion. Hier, hat man mir gesagt, man könne hier nicht spucken ohne dasz man es zwei Stunden nachher in England weisz. (Oui, les Hollandais sont de braves gens... mais les Belges... Dieu du Ciel... Quand un Allemand vient au monde, il est soldat, le Belge, lui, est espion. On m'a dit ici qu'on ne pouvait pas cracher ici

sans qu'on le sache deux heures après en Angleterre.)

—

— Schicken Sie mir 500 kg. Kartoffeln. (Envoyez-moi 500 kg. de pommes de terre.)

— Wann ? (Quand ?)

— Morgen. (Demain.)

Au lieu d'envoyer les pommes de terre, 1653 s'empresse de télégraphier au centre d'espionnage anglais de Flessingue que le 39^e régiment d'infanterie bavaroise est arrivé à Maldeghem, venant du mont Kemmel.

Outre la zone du fil, la guerre secrète comptait d'autres champs de bataille où la ruse faisait merveille. Les ports d'Anvers et de Gand étaient le théâtre de luttes obscures, où il importait de jouer au plus fin. Chaque bateau, qui se disposait à lever l'ancre, était l'objet de longues et minutieuses perquisitions. Cependant non seulement des plis d'espionnage, mais des passagers clandestins étaient régulièrement dirigés par voie d'eau vers la Hollande. S'il était relativement facile de cacher les premiers, les seconds étaient beaucoup plus encombrants et parfois seule la complicité des Allemands achetée à prix d'or rendait possibles les passages à fond de cale.

Maint rapport d'espionnage prit le chemin de Rotterdam, dissimulé dans des rampes évidées, sous les planches d'un parquet, ou enveloppé de caoutchouc et suspendu dans un réservoir à huile. Malheur au batelier convaincu de collaboration à un service secret allié, il était toujours condamné à mort et exécuté. Tandis que ceux qui travaillaient pour les Allemands se voyaient l'objet de

faveurs propres à les tenter : octroi de permis de navigation dans les eaux belges, passavants pour le transit de certaines marchandises, etc.

Car il importe de ne pas perdre de vue que dans cette grande bataille autour de la frontière, les Allemands, disposant d'une liberté complète de passage entre la Belgique et la Hollande, trouvaient facilement des collaborateurs parmi les commerçants hollandais ayant besoin de passeport pour pénétrer en Belgique ou en sortir. En échange d'un de ces « Passierschein », leur permettant de continuer fructueusement leur commerce, que de Hollandais, après avoir consenti d'abord à rendre quelques petits services, devinrent pour nos organisations secrètes les ennemis les plus dangereux. L'un d'eux, le sinistre Nicolas Keurvers, de Maestricht, a sur la conscience la mort d'une dizaine de nos meilleurs agents.

Il est hors de doute cependant que l'organisation impeccable des services de transmission créés par le capitaine anglais Landau a efficacement contrebalancé et même annihilé les avantages que l'occupation de la Belgique assurait aux Allemands dans cette guerre sans armes.

D'autre part, les Allemands furent parfois trahis par leurs hommes. M. Henri Binder raconte comment le secrétaire du consulat allemand de Terneuzen, M. Jean Reniers, et le chauffeur du consul, un nommé De Witte, se dévouèrent pour les services secrets alliés. « De Witte, écrit-il, était Hollandais de naissance, mais comme le consul Blankers répondait pour lui, il fut habillé par le parc automobile de la 4^e armée allemande et c'est sous l'uniforme de nos automobilistes mili-

taires porté en tout bien tout honneur, qu'il pratiqua l'espionnage pour compte belge... Le chauffeur De Witte a largement approvisionné le service belge d'espionnage en renseignements de première importance, et cela pendant des années. Il s'était spécialisé dans les fortifications de frontières. Si le projet d'attaque à revers de la 4^e armée était passé à la phase d'exécution, De Witte eût certainement eu une grande part de mérite au succès éventuel de cette opération. Après la guerre, des officiers d'état-major anglais et belges l'ont reconnu publiquement et sans réticence. De Witte savait comment s'y prendre. Il était entendu que son patron, installé dans l'auto, ne devait rien savoir : il n'était pas admissible qu'il fût compromis par une visite toujours possible de la voiture. De Witte avait donc trouvé le truc suivant : une des jantes avant de l'auto était remplie de documents. La voiture et son précieux chargement étaient conduits dans la zone dangereuse avec toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne lui arrivât rien. A la sortie de Gand, près de la porte de l'antique cité, se trouve un vieil estaminet à l'enseigne « In Sluisken ». De Witte s'y arrêtait régulièrement. Le consul descendait et entrait en ville par le tramway. Pourquoi ? Dieu seul le sait. De Witte entrait avec sa voiture au garage voisin et changeait une roue. Cette roue de rechange avait été préalablement garnie et truquée par des complices. Travaillant dans de pareilles conditions, il n'est pas étonnant que De Witte se soit acquis envers son pays de faciles mérites et ait pu s'en donner à cœur joie. »

Plusieurs services de renseignements dont le champ d'activité comprenait l'Est de la province de Liège, transmettaient leurs plis au siège de Maestricht via... Aix-la-Chapelle. Dans cette ville des agents audacieux les passaient de la main à la main à de mystérieux émissaires venus de Kerkrade qui se chargeaient de les faire parvenir immédiatement à destination.

Enfin, pour rendre en même temps hommage à d'obscurs héros comme Armand Miguet, Jean Seghers, Joseph Bax et d'autres encore qui payèrent de leur vie leur activité patriotique, signalons la transmission assurée par le personnel des trams qui, jusqu'en 1916, s'arrêtaient à la frontière et dont certains wagons de marchandises pénétraient en territoire hollandais. Dans le Limbourg, le vicinal Tongres-Lanaeken et dans la province d'Anvers, le tram Weelde-Poppel-Raevels convoaient régulièrement les rapports de plusieurs organisations secrètes. Machinistes, percepteurs, contrôleurs rivalisaient de zèle et d'audace dans ce dangereux service. Tantôt les machinistes cachaient les plis dans un tuyau rempli de graisse sale et noire, tantôt, ils les plaçaient dans le foyer de la locomotive après les avoir soigneusement enveloppés de toile amiante. Parfois, on les glissait dans un clou rouillé et creux qu'on enfonçait dans un endroit convenu d'un wagon à marchandises. Lorsqu'il fut sur le point d'être arrêté, le brave Joseph Bax réussit à passer la frontière dissimulé dans un wagon de briques. En Hollande, il ne resta pas longtemps inactif et ayant repris du service comme courrier passeur de fil, il fut

électrocuté le 9 juillet 1917 alors qu'il revenait en Belgique avec un panier de pigeons.

Le chef-train Frédérix de la ligne Tongres-Lanaeken échappa à la mort grâce à son sang-froid. Il était à la gare frontière de Vroenhoven lorsque les agents de la Polizeistelle de Hasselt venus en auto pour l'arrêter firent irruption dans celle-ci. A ce moment, un tram quittait la gare allant vers la Belgique.

— Où est le chef-train Frédérix ? hurlèrent les policiers.

— Le chef-train Frédérix ? Il est dans ce tram, dit Frédérix en montrant du doigt le tram qui filait vers la Belgique.

Vite, les policiers rentrent dans leur auto et démarrent dans la direction du tram en question, tandis que Frédérix saute dans une locomotive qui à toute vapeur le conduit à proximité de la frontière. Cinq minutes après, il est en Hollande.

Les Allemands ne se contentaient pas d'une surveillance régulière des voyageurs ; plusieurs fois par mois, ils faisaient des rafles et procédaient à des fouilles minutieuses. Un jour, le courrier secret Charles Meyers se rendait à Herenthals. Il était porteur de deux plis de Hollande. Arrivé à Oostmalle, il vit une foule de gens gardés par des soldats dans une ruelle. Que se passait-il ? Il n'allait pas tarder de le savoir : le tram n'était pas encore arrêté que quatre Allemands sautent dans chaque compartiment. Ordre à tous les voyageurs de descendre et de se grouper dans la ruelle. Là, il faut ouvrir paquets et paniers pour les laisser fouiller. Embarras de Meyers. Vite il glisse ses deux plis dans ses chaussettes, puis il attend. La véri-

fication des paquets terminée, le brave courrier croit que tout est fini, mais halte-là; tout le monde est ensuite parqué dans un estaminet où de nombreux policiers visitent complètement tous les voyageurs. Meyers voit des gens qui enlèvent leurs chaussures et leurs bas... Brr... l'affaire se gâte. Meyers paie d'audace. Il se dirige vers un des policiers :

— Monsieur, lui dit-il, ne pourriez-vous m'aider ? Je dois absolument prendre le tram maintenant... Attend-il encore ?

— Où allez-vous ?

— A Herenthals, je dois aller commander des pierres de taille pour la construction que voici.

Ce disant, il a tiré de sa poche un plan de construction qui lui permet de justifier ses déplacements.

— Donnez-moi votre portefeuille, ordonne l'Allemand.

Après avoir examiné longuement le portefeuille, le policier fouille les poches du Belge, puis lui dit :

— C'est bon, vous pouvez vous en aller.

Le cœur battant, le courrier s'éloigne rapidement avec ses précieux messages.

Pour tromper la surveillance allemande, certains n'hésitaient même pas à s'aventurer dans les régions marécageuses où les sentinelles n'osaient se hasarder. Le fameux espion belge Beels passa ainsi plusieurs fois par les « scores » de l'Escaut. « Cette traversée est extrêmement dangereuse, écrit M. Paul Delandsheere, car on s'y expose à périr au milieu des sables mouvants. Les « scores » sont des terrains que l'Escaut inonde à chaque marée haute et dont il se retire à marée basse.

Pour les franchir, il faut être accompagné de passeurs habiles à se tirer des marécages et connaissant à fond la topographie de l'endroit. Il importe, pour s'engager sur ce sol mouvant, de revêtir une tenue très sommaire afin de jouir d'une plus grande liberté de mouvements et aussi parce que, à certains endroits, on doit s'engager dans l'eau jusqu'à mi-corps. Une fois qu'on s'est aventuré sur ce terrain, il faut marcher sans s'arrêter pour éviter l'enlèvement. Si l'on s'arrête, le terrain se dérobe aussitôt et l'on s'enfonce sans espoir dans la vase.

» Pendant trois heures, accompagné des deux fraudeurs qui lui servaient de guides, Beels traversa cette région dangereuse obligé à tout instant de faire de vigoureux efforts pour se dégager de la boue perfide, exposé constamment aussi aux atteintes des balles ennemies sifflant autour du groupe. Leurs trois silhouettes se détachaient en effet, dans la lumière des réflecteurs projetés sur le marécage, où les voyageurs, dans l'impossibilité où ils étaient de se tapir, devaient poursuivre résolument leur marche, malgré la fusillade. Mais Beels, bien qu'il eût les pieds en sang, voulait arriver au but pour pouvoir organiser le service de renseignements qu'il avait mission de créer, le fameux service « Théo ». »

VIII.

Aventures d'une passeuse.

Age : 28 ans; taille : 1m. 55; cheveux châains; front : intermédiaire; sourcils : châains; yeux gris; nez : rectiligne; bouche : moyenne; menton : galoche; visage : ovale; teint : clair; corpulence : faible. Voilà, tel qu'on peut le retrouver dans mainte pièce officielle, le signalement de « Mlle Sabine Vinck ». Ceux qui l'ont approchée en 1915, à l'époque où elle servait son pays dans des organisations clandestines, nous ont fait son portrait moral : sous des dehors assez frustes, une femme énergique, audacieuse, d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels.

C'est le hasard d'une conversation qui avait décidé de sa vocation de passeuse. Un jour, à Moll, elle avait fait un bout de chemin avec un marchand d'œufs. C'était en janvier 1915. On avait parlé du commerce, des Allemands, des entraves mises à la circulation, etc.

— Savez-vous qu'il y a encore moyen de se rendre en Hollande sans passeport, lui avait dit son interlocuteur.

— Pas possible ?

— Très possible, vous dis-je.

— Comment cela ?

— Au canal... Il suffit de passer l'eau. De l'autre côté, il n'y a pas d'Allemands.

— Mais tous les ponts du canal sont gardés...
Comment passer l'eau ?

— C'est bien simple : au moyen d'une barquette ou d'un bachot.

« A partir de ce moment, raconte Sabine Vinck, j'étais résolue de tenter le passage une première fois et de voir là comment je pourrais rendre service à mon pays. »

Elle revint donc à Moll et y rencontra les passeurs les plus réputés : J. Van de Weyer, Souffers, Sis Prop et d'autres. Engagée à leur service comme courrier, elle fit la navette deux fois par semaine entre Moll et Bruxelles, transportant d'énormes paquets de lettres, des plis d'espionnage, etc. Un jour, elle apporta même à Moll un petit obus allemand qui le lendemain parvint à Flessingue. Cependant là ne se bornait pas sa tâche : elle amenait aussi et mettait en rapports directs avec les passeurs des recrues, des ouvriers, des soldats évadés qui voulaient regagner le front.

— Quelle est donc cette femme qui nous envoie tant de monde intéressant, demanda un jour un des chefs d'une importante organisation de recrutement et d'espionnage, au passeur Jef Van de Weyer.

— C'est Sabine Vinck, monsieur. Une jeune femme comme on n'en voit guère, je vous assure.

— Qu'elle vienne donc jusqu'ici.

Sabine se rendit en Hollande. C'était en août 1915. Si jusqu'alors elle n'avait pas compris toute l'importance qu'on attachait en haut lieu à la transmission de documents secrets, tout doute à ce sujet fut dissipé par l'insistance avec laquelle

lui furent faites des offres de services par différents chefs d'organisations.

Dès lors, l'intrépide jeune femme ne se contenta plus du modeste rôle de courrier, elle devint chef elle-même. Un chef à poigne et qui excellait à faire marcher son monde. Comment réussit-elle à s'imposer aux guides et à les soumettre à sa volonté ? Par son énergie. Dieu sait pourtant si ces gaillards étaient parfois peu commodes ! Plusieurs d'entre eux ne consentaient à se dévouer que moyennant paiement. Les temps étaient durs, il est vrai, et certains ne disposaient d'aucune ressource pour subvenir à l'entretien de leur famille. Force était de tirer quelque revenu de leur dangereuse activité patriotique. Qui les en blâmera ? Mais il y avait aussi parmi eux de mauvaises têtes, rebelles à toute discipline et qu'il fallait mater.

Sabine Vinck se procura un revolver et se chargea de diriger elle-même toutes les expéditions au fil. Il fallait la voir alors conduisant dans l'obscurité, à travers champs, bois, marécages, des groupes de quinze, vingt, cinquante et même cent volontaires. Rien ne la rebute. Les difficultés la stimulent. D'ailleurs, elle les prévoit et elle n'est jamais prise au dépourvu. Prudente, elle veille sur ses hommes et ne les aventure qu'en terrain reconnu. Au besoin, elle part elle-même seule en exploration, courant, rampant, s'immobilisant, revenant en arrière et ne se décidant à faire avancer le groupe que lorsque le chemin suivi paraît sûr.

Mais gare à celui qui n'obéit pas incontinent à ses conseils ou à ses injonctions : elle lui met son revolver sous le nez et, en un savoureux jargon

mi-flamand mi-français, lui décoche... une volée d'épithètes malsonnantes. A moins évidemment qu'on ne soit à proximité d'un poste allemand, alors elle se contente de gesticuler en brandissant toujours son arme.

Cette femme a toutes les audaces... Le 28 août 1915, elle arrive avec un groupe de dix hommes devant le canal. Tout a bien marché jusque là, mais, quel désappointement pour Sabine qui en est encore à ses débuts, ses guides refusent de travailler ! Que faire ?

— Y en a-t-il parmi vous qui savent nager ? demande-t-elle à ses clients.

— Oui, moi, moi...

Sept hommes pourront traverser le canal à la nage. Et les autres ? On essaiera de les tirer de l'autre côté au moyen d'une corde. Les sept premiers passent et arrivent, sains et saufs, sur la berge opposée. Sabine ne sait pas nager. Qu'à cela ne tienne ! Elle passera quand même. Elle se noue une corde autour du corps pour se faire remorquer par un bon nageur. Elle compte atteindre l'autre rive sans difficulté.

L'homme est revenu au milieu du canal et saisit la corde. A ce moment, Sabine se jette à l'eau. A peine le bruit du plongeon a-t-il troublé l'impressionnant silence de la nuit qu'un drame rapide se déroule dans les ténèbres. La passeuse coule à pic, revient à la surface, s'enfonce encore, remonte, puis elle perd conscience de toute réalité et disparaît.

Pendant ce temps, le nageur qui devait la remorquer tente vainement de la tirer vers lui. Il est lui-même entraîné au fond du canal et y

reste. Angoissés, les hommes qui sont de l'autre côté plongent l'un après l'autre et essaient de retrouver les deux corps disparus sous la grande et sinistre nappe liquide.

L'un d'eux réussit à ramener la passeuse à la surface; elle est inanimée et ne reprendra connaissance qu'une demi-heure plus tard dans la grange d'une ferme où on l'avait transportée. Quant au nageur, qui devait faciliter son passage, il reste introuvable. Son cadavre ne sera repêché que deux jours plus tard par les Allemands au pont numéro II. La corde qui le reliait à Sabine s'était rompue, c'est ce qui avait sauvé la vie à la jeune femme. L'infortuné s'appelait Pierre-Edouard Van den Eynde. Ses obsèques eurent lieu à Rethy. Sabine Vinck y assista.

Vint un moment, dans la suite, où l'intrépide passeuse se voua avec une telle ardeur à son obscure mission qu'elle ne connut plus le moindre répit. Nulle tâche, quelque périlleuse qu'elle fût, ne la rebutait. Documents secrets, dynamite, engins de destruction, elle transporte et passe sans embarras tout ce que les chefs de Flessingue et de Rotterdam lui confient. Un passage raté, un de ces plis ou de ces engins découverts, c'est inévitablement la condamnation à mort. Sabine Vinck le sait.

Peu à peu, sa réputation de passeuse s'étend au delà du théâtre de ses prouesses et c'est à elle que s'adressent les suspects, les traqués, les condamnés à mort, tous ceux que la police allemande pourchasse et pour qui la Hollande est le salut. Elle en a ainsi sauvé plusieurs du peloton d'exécution. En même temps, son service de passage

prenait de l'extension. Elle avait des recruteurs dans tout le pays et chaque semaine d'importants contingents de volontaires prenaient isolément la direction de Moll et s'en remettaient à elle du soin de les conduire de « l'autre côté ».

Elle se déplace beaucoup elle-même allant d'Anvers à Bruxelles, de Bruxelles à Liège, de Liège à Namur ou à Charleroi, soit pour s'assurer du bon fonctionnement des divers rouages de son organisation de passage, soit pour y chercher des agents « brûlés », soit pour transporter des plis secrets.

Se découvrant beaucoup plus que la prudence le lui permettait, Sabine devait fatalement attirer sur elle l'attention des indicateurs de la police. Bientôt plusieurs agents allemands furent lancés à ses trousses. Un jour, un de ses auxiliaires lui annonce que trois personnes désirent passer en Hollande : un officier belge, la femme d'un capitaine et un Français venu de Maubeuge. La passeuse fixe un rendez-vous à ces trois clients et la première entrevue a lieu dans un petit café de Moll, chez Luyckx.

Immédiatement Sabine flairer un piège : aucune de ces trois personnes ne lui inspire confiance. Avec son aplomb habituel, elle leur demande leurs papiers. L'officier belge et la dame ont des pièces d'identité, probablement fausses, mais qui forcent la passeuse à reconnaître qu'ils sont en règle. Il n'en est pas de même du pseudo-Français qui déclare avoir perdu son portefeuille. Comme il s'exprime difficilement en français et qu'il a un accent allemand très prononcé, les doutes de Sabine se confirment.

— Je ne vous ferai pas passer aujourd'hui, dit-elle à l'homme. Revenez la semaine prochaine, je vous apporterai un papier.

Puis se tournant vers les deux autres :

— Quant à vous deux, dit-elle, attendez-moi ici, je vais revenir.

Mais ils ne l'entendent pas ainsi, à aucun prix, ils ne veulent quitter la passeuse. Que faire? Elle appelle ses guides et, à voix basse, dans un coin, elle leur communique ses instructions : il faut se débarrasser de ces trois indésirables; en attendant, que les autres clients amenés pour le passage restent bien cachés dans les maisons et les cabanes où on les a conduits.

— Toi, dit-elle à un des guides, tu iras te blottir dans le petit bois près de l'écluse et tu accourras à mon premier coup de sifflet.

Un autre guide, « Siske van Flotje », accompagnera Sabine. En route! Comme d'habitude, la passeuse ouvre la marche. Une main crispée sur son browning, Siske tient les trois suspects à l'œil. On marche dans les ténèbres, on marche sans souffler mot, un quart d'heure, une demi-heure, une heure. Enfin voici l'écluse à proximité de laquelle un guide est posté. Elle barre un large fossé peu profond. Pour donner la main aux deux hommes et à la femme et les aider à passer, Siske descend dans l'eau jusqu'à mi-jambes.

Sabine s'aventure la première sur l'étroite passerelle, elle est bientôt suivie de la dame. C'est au tour de l'« officier ». Avec des hésitations de danseur de cordes, il avance prudemment, tend la main à Siske qui au lieu de le guider de l'autre côté, l'attire brusquement à lui et le fait tomber

à l'eau. Tandis que les deux hommes se débattent dans le fossé, Sabine donne un coup de sifflet, l'autre guide accourt, revolver au poing, aborde le soi-disant Français et, par une habile prise de tête, le maîtrise et le terrasse.

Sur ces entrefaites, la « dame » a fébrilement tiré un revolver de sa sacoche et vise Siske au moment où celui-ci sort de l'eau, le coup part et une balle atteint le passeur à la tête. Heureusement, Sabine a vu le danger : elle s'élanche sur l'espionne, lui arrache son revolver et la renverse.

Mais voici que, attirés par le tumulte de la bagarre, les Allemands accourent. La passeuse et les deux guides disparaissent prestement. « Je me sauve et je retrouve chez Luyckx quelques hommes qui m'attendaient, raconte Sabine. Je les fais partir, car il n'y aura pas de passage cette semaine. Je change de vêtements et je m'habille en paysanne. J'ai su plus tard qu'à quatre heures du matin les Allemands ont fait une perquisition chez Luyckx et qu'ils ont trouvé mon manteau et quelques vêtements qu'ils ont pris en disant : c'est elle... Ils ont ensuite donné l'ordre de les prévenir si je revenais. Quant à moi je suis allée loger à Westerloo et, de là, je suis retournée à Bruxelles. »

A la suite de quoi Sabine Vinck eut le plaisir de voir son signalement affiché sur les murs de Turnhout. Force alors fut à la jeune femme de se déguiser et prendre des précautions auxquelles elle n'avait jamais songé jusqu'alors. Mais son activité n'en fut nullement diminuée. Au contraire, au cours de ce mois de novembre 1915, les con-

tingents de volontaires qu'elle fit passer furent particulièrement nombreux.

De temps en temps, un incident rappelle à la passeuse que l'œil de la police allemande est sur elle. Un jour, au moment où les guides prennent leurs dernières dispositions pour passer, ils remarquent dans le groupe des clients un inconnu que personne n'avait engagé. En pareil cas, les guides ne sont pas gens à hésiter : ils sautent sur le suspect, le lient à un arbre et le bâillonnent. Puis ils le fouillent consciencieusement. L'homme n'a ni carte d'identité, ni papier quelconque sur lui, mais il est porteur d'un revolver. Il se laisse faire sans rien dire.

Court conciliabule entre les passeurs et le chef, Sabine Vinck. Pas de doute possible, cet inconnu est un espion allemand. Comment s'en débarrasser ?

— C'est bien simple, zigouillons-le, propose un des passeurs.

— C'est le seul moyen de s'en « faire quitte », approuve un autre.

— Dans tous les cas, moi je refuse de travailler aussi longtemps qu'on ne l'aura pas mis dans l'impossibilité de nous nuire, ajoute un troisième.

Ce disant, il s'approche de l'homme comme pour mettre le sinistre dessein à exécution, mais Sabine, revolver à la main, se jette au devant de lui.

— Je vous défends de mettre la main sur cet homme, crie-t-elle, sinon c'est à moi que vous aurez affaire.

Un doute l'a brusquement envahie : si cet inconnu était un espion allemand, pourquoi serait-

il venu ainsi seul se faire prendre? Pour se rendre en Hollande, il n'avait qu'à passer sur le pont. D'autre part, il aurait pu faire coffrer toute la bande avant qu'on ne l'eût découvert... Tout cela paraît étrange à la passeuse.

— C'est bien simple, dit-elle, il restera là jusqu'à ce que tout le monde soit de l'autre côté du canal.

Ainsi dit, ainsi fait. A peine le dernier client a-t-il passé le canal, qu'un des guides libère l'inconnu après lui avoir enlevé son revolver.

« Je l'ai revu plus tard à Flessingue, raconte Sabine. Il m'a remerciée de lui avoir sauvé la vie; il m'a dit que ne connaissant pas le passage et n'ayant pas de quoi payer, il avait voulu essayer de nous suivre. »

C'est le 13 décembre 1915 que Sabine Vinck quitta Bruxelles pour la dernière fois. Fâcheux incident au départ : elle oublie sa carte d'identité. D'adroites manœuvres en cours de route lui épargnent les désagréments d'une fouille ou d'une arrestation.

Comme d'habitude, elle retrouve le soir non loin du canal, ses cinq guides et le contingent des clients à passer. Ceux-ci sont particulièrement nombreux, quatre-vingt! On se répartit en plusieurs groupes. Dernières instructions : bien suivre le guide, ne pas parler et faire le moins de bruit possible. Deux passeurs vont de l'avant : ils passeront le canal les premiers et tireront les barques de l'autre côté.

Au moment où les deux hommes s'enfoncent dans les ténèbres, un guide mauvais plaisant crie : « Halt! ». Du coup, grand émoi dans le ténébreux

cortège. L'effet de la surprise est tel que certains guides ne veulent plus travailler. « Ils ne voulaient plus rien faire, dit Sabine, bien qu'on eût reconnu qu'il n'y avait pas eu d'Allemands dans l'affaire. Enfin on se remet en marche par groupes. »

Encore un incident : au passage de la petite écluse, dont il a déjà été question précédemment, une dame tenant sa fille par la main fait un faux pas et tombe à l'eau. L'enfant pousse des cris stridents. Sabine intervient et lui impose silence.

— Quand vous êtes passés, vous, dit-elle aux hommes qui la suivent, c'est fini, mais moi je dois revenir et si les boches me prennent, c'est ça...

Elle fait le geste de se couper le cou.

Lorsque tous ont franchi la vanne de l'écluse, Sabine leur donne l'ordre de se coucher le long de la berge du canal. Chacun s'immobilise et attend avec impatience le moment décisif. Les barques portatives ont été amenées à pied d'œuvre, les passeurs sont là, cependant l'attente se prolonge de façon inquiétante. Que se passe-t-il? L'homme qui devait faire le guet s'est enfui au moment de la fausse alerte et les guides ne veulent pas travailler s'il n'est pas immédiatement remplacé par un autre.

Le temps passe, Sabine s'énerve, les clients sont inquiets. Enfin, on met une des deux petites barques à l'eau; un jeune homme qui a été vivement recommandé à la passeuse y prend place. Il est environ trois heures. Sabine restant sur la berge pour surveiller le passage, confie son sac au jeune homme ainsi qu'un paquet contenant trois mille lettres.

Tirée par une longue corde invisible, la bar-

quette quitte la berge et s'éloigne lentement. Tout à coup, fâcheuse surprise, une forte patrouille allemande survient. Les passeurs qui sont sur l'autre berge tirent trop brusquement la barquette, celle-ci chavire, des cris s'élèvent et c'est sur-le-champ un sauve-qui-peut général.

« Nous devons repasser sur l'écluse avec précipitation, raconte M. Georges Saugel, et plusieurs personnes tombèrent à l'eau; d'autres s'enfuirent dans un bois de sapins à notre droite qui fut aussitôt cerné. Moi-même, laissant le bois de sapins de côté, je suivis Sabine. Après avoir couru une centaine de mètres, elle s'abrita derrière un arbre et abattit d'une balle de revolver l'Allemand qui se trouvait le plus près de nous. »

Pendant deux jours, Sabine fut traquée comme une bête fauve par les patrouilles allemandes. Pendant deux jours, elle erra dans les bois, se cacha et finit par dépister complètement ceux qui avaient mission de l'arrêter morte ou vive. A la fin du deuxième jour, elle réussit à passer la frontière à Desschel avec le guide J. Leysen.

Quelque temps après, elle fut arrêtée par les autorités hollandaises pour transport de dynamite et, à son grand désespoir, sa carrière de passeuse prit fin.

IX.

Une belle figure de passeur : Henri Beyns.

Un film récent consacré aux passeurs a fait courir les foules. Il ne donne cependant qu'une vision fragmentaire et bien incomplète de ce que fut leur prodigieuse activité patriotique. Des passeurs, il y en eut des centaines : passeurs de lettres, passeurs d'hommes, passeurs de documents secrets. Parmi ces derniers, plus de cinquante furent condamnés à mort et fusillés. Aux yeux des Allemands, la transmission de plis d'espionnage était le délit le plus grave, celui qui justifiait le rejet des recours en grâce sans considération pour l'âge des condamnés. C'est ainsi que deux jeunes filles, Emilie Schatteman et Léonie Rameloo, furent exécutées à Gand le 12 septembre 1917 pour avoir enfreint la terrible défense. Toutes les démarches que tentèrent en leur faveur de hautes personnalités belges, restèrent sans effet.

Tous les passeurs n'étaient certes pas des modèles de vertus patriotiques ou de vertu tout court. On rencontrait dans leurs rangs des contrebandiers de profession, des braconniers, des aventuriers, mais aussi et en grand nombre de lumineuses figures de patriotes. Nous voudrions pouvoir citer les noms de tous ces obscurs serviteurs du pays qui émerveillèrent l'ennemi par leur audace, leur mépris des dangers et de la mort.

Ils sont trop nombreux et force est de nous borner à publier à la fin de ce volume la liste des principaux services de passage. Cependant pour montrer sur le vif ce qu'était l'activité d'un passeur, qu'on nous permette d'évoquer une de ces grandes figures de Belges passionnément attachés aux périlleuses missions que le pays leur confiait.

Voici un des plus célèbres : Henri Beyns, surnommé le « petit homme ». A la déclaration de guerre, il habite Ruysbroeck-Bruxelles, rue des Fabriques, n° 20. Il a quarante-deux ans et est père de famille nombreuse. Son premier mouvement est de s'engager, mais sa femme le supplie de ne pas l'abandonner. Va-t-il rester inactif ? « Rester oisif dans un moment pareil, cela m'était impossible », dit-il. Un vaste champ d'action s'ouvre bientôt devant lui, il y devait révéler des qualités extraordinaires.

Quelques attestations qui en disent long sur son œuvre : « M. Henri Beyns est le plus beau spécimen de dévouement désintéressé que j'aie connu », déclare un des chefs du service anglo-belge, l'abbé de Moor. Et le Prince Reginald de Croij : « Henri Beyns s'est donné sans compter au service de son pays, chaque fois que l'occasion s'en présentait. Je considère sa conduite comme ayant été au-dessus de tout éloge. » De son côté, le docteur F. Cartuyvels écrit : « Henri Beyns a été admirable. Ses actes héroïques accomplis simplement et parfois avec humilité peuvent être proposés en exemples à notre admiration. »

Qu'avait donc fait Henri Beyns pour émerveiller ainsi les témoins de son activité patriotique ?

Dès le mois d'août 1914, il s'entend avec

M. Williame, de Gand, et installe chez lui une sorte de bureau central de correspondances. Chargé de lettres et de sommes d'argent remises par les familles de soldats, il parcourt la Flandre à la recherche des destinataires, puis se rend en France, en Angleterre, revient en Belgique par la Hollande, où il établit un nouveau poste intermédiaire pour son service.

En avril 1915, il a déjà fait parvenir à destination des milliers et des milliers de lettres. C'est alors à proprement parler que Beyns se révèle. Il offre ses services au consul général de Belgique à Flessingue et, à partir de ce moment, Beyns ne s'appartient plus. Admis comme courrier de confiance, il se voue corps et âme à ses « missions ».

Nuit et jour, l'homme est sur pied. Se jouant de toutes les difficultés, il passe de Belgique en Hollande et de Hollande en Belgique, tout comme si le passage était libre et s'il ne fallait pas risquer sa vie à chacun de ces redoutables déplacements.

Beyns transporte des lettres, d'énormes paquets de lettres, pesant quinze, vingt kilos; il transporte aussi de la dynamite et des documents secrets. C'est l'homme qui ne fait jamais la moue, qui ne rechigne jamais, qui ne dit jamais : « C'est difficile » ou « C'est dangereux », quelle que soit la mission qu'on lui confie. C'est l'homme qui écoute sans mot dire les consignes de ses chefs et qui accepte avec le sourire d'affronter le fameux « fil », les pièges de la zone de mort, le peloton d'exécution. Quand il a dit de son air décidé : « C'est entendu ! », on peut être sûr qu'il tentera tout pour exécuter ponctuellement les ordres reçus.

Que de fois, en lui souhaitant bonne chance avant son départ pour la Belgique, le consul général de Flessingue a éprouvé le pressentiment que son précieux courrier ne reviendrait plus. Les risques se multipliaient, en effet, au point qu'un malheur lui paraissait inévitable.

Mais Beyns revenait toujours... Il revenait chargé de boue, les vêtements déchirés, tout frémissant encore des longues courses à travers les sapinières du nord de la province d'Anvers. Jamais abattu, jamais déprimé; sa prodigieuse résistance physique défiait la fatigue. Souvent, il lui arriva de rester longtemps en route. Cette fois, Beyns est pris, se disaient ses chefs. Cela devait fatalement arriver un jour ou l'autre. Son absence se prolongeait et au moment où tout espoir de le revoir semblait s'évanouir, Beyns se représentait un beau matin à la porte du consulat. Il avait été traqué par des patrouilles, s'était caché pendant plusieurs jours, avait rôdé des nuits entières à la recherche d'un « tuyau » et n'avait réussi à passer qu'après de multiples tentatives. Il racontait ses aventures tout comme s'il s'agissait de petits ennuis insignifiants maugréant contre ces « foutus Prussiens », qui lui avaient fait perdre un temps précieux.

Au bout de quelques mois, Beyns était devenu l'homme de confiance du consul, le courrier idéal, le soldat d'élite toujours prêt à tous les coups durs. De ce fait, son activité prit une extraordinaire ampleur.

Il crée un service de recrutement, qui ne tarde pas à étendre ses ramifications à toute la Belgique. Désormais, chaque fois qu'il passe la frontière, il

est accompagné de dix, vingt, cinquante jeunes gens qui ambitionnent d'aller prendre leur place sur l'Yser. Et Beyns passe toujours...

Il est également en rapports avec les œuvres « Dieu et Patrie » et « Le Mot du Soldat », créées en vue d'assurer un service de correspondances plus ou moins régulières entre les soldats du front et leurs familles. Chaque semaine, Beyns leur fournit des kilos de lettres et se charge de volumineux paquets de correspondances à destination de l'Yser.

En juillet 1915, il est dénoncé aux Allemands, qui font une perquisition chez lui à Ruysbroeck. Heureusement lors de leur arrivée, le passeur est absent et, prévenu à temps, il leur échappe. Ainsi commence pour Beyns la vie de proscrit. D'autres auraient pu en tirer prétexte pour se soustraire dorénavant à tous les risques volontairement acceptés jusqu'alors. Puisqu'il était « brûlé », n'était-ce pas folie que de s'obstiner à servir quand même ?

Beyns se rit de la surveillance dont il est l'objet : c'est un stimulant de plus. De devoir se déguiser, voyager sous un nom d'emprunt, changer souvent de gîte, l'amuse et le passionne. Qu'il soit utile à son pays, voilà l'essentiel. Il n'en demande pas plus. Or Beyns n'est pas seulement utile, il est devenu l'auxiliaire indispensable des plus puissants services de renseignements. A lui, toutes les missions dont dépend le succès de vastes entreprises secrètes.

— Beyns, nous n'avons plus de liaison avec le centre d'espionnage de St-Quentin, pourriez-

vous aller installer une boîte aux lettres pour ce service à Bruxelles ?

Cinq jours plus tard, la liaison est établie et Beyns se charge lui-même du passage des plis.

— Beyns, un ordre du Havre me réclame des maîtres-ouvriers de la Pyrotechnie, il en faudrait une dizaine.

— Où sont-ils ?

— A Anvers.

— C'est entendu, je vous les amènerai.

Quinze jours après, les maîtres-ouvriers ont tous passé la frontière sous la conduite de Beyns.

Et les missions se suivent presque sans interruption :

— Beyns, ordre du Havre : faire venir d'urgence de Belgique quatre chefs-machinistes des chemins de fer.

Comme les autres, cet ordre est exécuté à la lettre. Aux missions qu'on lui confie en Hollande s'ajoutent celles dont on le charge à chacun de ses retours en Belgique. C'est ainsi qu'en septembre 1915, le directeur de l'Usine Sunlight de Forest lui demande de conduire en Hollande ses principaux ouvriers, car les Allemands vont les réquisitionner pour les faire travailler pour eux. Il part un mardi avec ces sept hommes et le mercredi, à trois heures du matin, ils sont déjà en Hollande.

A peine arrivé au consulat, Beyns en repart pour la Belgique. Cette fois, la mission qui lui est dévolue lui gonfle le cœur de fierté, car elle atteste chez ses chefs une confiance extrêmement flatteuse : il ne s'agit de rien moins que de faire

éviter le Prince Réginald de Croij des territoires occupés.

Il s'en fut donc chercher son illustre client qui, compromis dans l'affaire Cavell-Baucq, se cachait rue du Noyer, à Bruxelles. Beyns croyait pouvoir passer assez facilement, mais il fut bientôt détrompé : on était à la fin du mois d'août 1915 et, on ne sait à la suite de quelles circonstances, la surveillance de la frontière avait été partout renforcée. Ce fut pour le Prince et son dévoué guide une équipée inénarrable qui dura vingt-cinq jours ! Longues et exténuantes marches forcées à travers champs et bois, logement et ravitaillement de fortune, tentatives de passage manquées, poursuites de patrouilles, rien ne manqua pour agrémenter l'aventure d'imprévu et d'émotions.

Pendant plus de trois semaines, les deux hommes rôdèrent dans la zone-frontière. Avec quelle sollicitude, Beyns veillait sur son éminent compagnon ! Quelle catastrophe si l'expédition tournait mal ! Jamais responsabilité plus lourde n'avait pesé sur ses épaules. Il allait, venait, attentif, prudent, inquiet. Lui qui n'avait jamais tremblé pour sa propre personne, frémissait à la pensée de voir tomber le Prince entre les mains de l'ennemi. « Je ne puis assez louer le dévouement avec lequel Henri Beyns m'a servi au cours de ce voyage, écrit le Prince Réginald de Croij. Je suis heureux de pouvoir témoigner en faveur de son désintéressement, du beau zèle qu'il mettait au service de son pays et de l'élévation de ses sentiments patriotiques. »

Enfin, après bien des allées et venues dans tout

le nord de la province d'Anvers, le Prince et son fidèle guide décidèrent de passer le canal de la Campine à la nage. De l'autre côté, il n'y avait plus d'obstacle à franchir pour atteindre la Hollande. Entretemps, d'autres compagnons de voyage s'étaient joints à eux et c'est un groupe de onze personnes qui, à pas de loup, vint se ranger le long de la berge du canal.

Le passage commença vers minuit. Excellent nageur, le Prince fut sur l'autre rive en quelques brassées. Ne sachant pas nager, pas plus d'ailleurs que d'autres hommes du groupe, Beyns fit tendre une corde d'une berge à l'autre et rejoignit prestement les nageurs. Le compagnon qui le suivait fut moins heureux : la corde ayant cédé sous son poids, il tomba à l'eau. Sa chute ayant fait grand bruit, le poste allemand le plus proche fut alerté et immédiatement le puissant faisceau lumineux d'un phare fut braqué sur le canal qui fut ainsi éclairé à giorno.

Ce fut alors la fuite dans les ténèbres suivie d'une longue marche à travers une contrée qui réservait souvent de cruelles surprises aux voyageurs désorientés. Ceux-ci se retrouvaient parfois à l'aube en territoire belge à proximité de la haie électrisée ! Heureusement, une fois de plus, le flair de Beyns le sauva. « Je dois avouer, raconta-t-il, que je n'ai jamais rencontré une nature aussi noble que Monseigneur le Prince de Croij ; il voyait que la marche m'était difficile et il n'hésitait pas à porter les paquets de lettres de Mlle Joséphine et ils pesaient au moins 15 kg. ! Il était enchanté et plein de courage. En territoire hollandais, c'est encore lui qui a porté mes paquets. »

Au consulat de Flessingue, Beyns fut chaleureusement félicité pour la réussite de ce difficile passage. D'autant plus que son absence de vingt-cinq jours avait donné lieu à de vives inquiétudes sur son sort et celui de son illustre client.

Beyns devait mettre à son actif bien des prouesses encore, prouesses particulièrement remarquables du fait que depuis juillet 1915, il est repéré par la police allemande, qui a envoyé son signalement dans toutes les directions. Les agents du contre-espionnage de Flessingue le connaissent, le surveillent, le filent, mais Beyns excelle à les dépister. Sachant qu'il est le courrier de confiance du consul général de Belgique, les Allemands lancent leurs plus fins limiers à ses trousses, alertent les postes de la frontière, mettent en branle les services de la Polizeistelle de Turnhout, mais Beyns l'insaisissable échappe à tous les traqueurs et fait la nique à ses poursuivants.

Cependant, plus d'une fois, il fut à deux doigts de sa perte. Non pas qu'il eût commis quelque imprudence, mais comme tant d'autres, il avait été trahi par des misérables enrôlés au service de la police allemande. Un jour, il a le malheur de se confier à la femme Jacobs de Meerhout « dont le mari avait toujours été un bon guide, dit-il, mais qui se trouvait en prison. » Il s'agissait de faire passer en Hollande quelques jeunes gens parmi lesquels se trouvaient : « le fils de l'avocat Spaak, le fils du sénateur de Becker-Rémy, un Anglais et Auguste De Cock. »

On se met en route à la tombée de la nuit. La femme marche en avant et guide le groupe. Après avoir longé le canal de la Campine pendant

un certain temps, Beyns fait remarquer à la passeuse qu'elle va trop loin.

— Non, non, dit-elle, les guides m'ont bien recommandé de suivre le canal.

Un peu plus loin, on rencontre trois civils.

— Qui est-ce ? demande Beyns.

— Je n'en sais rien, répond-elle.

Beyns n'a plus confiance, il reste quelque peu en arrière et se tient sur ses gardes. On avance toujours... Voici un pont de chemin de fer qui enjambe le canal. Beyns ne l'a jamais vu; il est de plus en plus inquiet. La femme passe en dessous du pont et brusquement c'est la surprise redoutée. Les cris « Halt ! Halt ! » retentissent suivis aussitôt de plusieurs coups de feu.

Tandis que les balles sifflent à ses oreilles, Beyns bondit dans un bois tout proche. Les Allemands l'y poursuivent. Une véritable chasse à l'homme s'organise. Pendant une heure, les patrouilleurs qui ont réussi à l'encercler fouillent tous les taillis de la pointe de leur baïonnette. Couché sous de petits arbustes, Beyns les entend, les voit. A peine se sont-ils éloignés, qu'il se met à ramper, étudie longuement les lieux, attend, se remet en route et, une fois de plus, se tire de ce mauvais pas, plus heureux que ses compagnons qui, eux, sont tous arrêtés.

Un autre traître, Philippe Mombaerts, essaya de faire tomber Beyns dans les filets de la police allemande. Il n'y réussit pas, et l'intrépide courrier continua à narguer les agents du contre-espionnage de Flessingue ainsi que les limiers de la Polizeistelle de Turnhout chargés de l'arrêter mort ou vif.

En juillet 1916, Beyns a battu le record des passages clandestins : quatre-vingt dix ! Hélas ! il touche au terme de sa glorieuse carrière de passeur. Quatre fois encore, il trompe la vigilance des sentinelles et des argousins allemands qui guettent ses allées et venues, puis la malchance s'attache à lui, le harcèle, ne le lâche plus.

Venu en mission en Belgique vers la mi-juillet 1916, il est rappelé à Flessingue pour une affaire pressante ; immédiatement il se dirige vers la frontière qu'il essaie de franchir successivement à Meerhout, à Mol et à Baelen-Wazel. Partout il essuie des coups de fusil et fait demi-tour. Une tentative du côté de Merxplas n'a pas plus de succès : à trois reprises, il est arrêté par les sentinelles qui, le voyant fuir sans obéir à leurs sommations, déchargent leur fusil dans sa direction.

Contraint de rentrer à Bruxelles, il n'y reste pas longtemps. Certains de ses collaborateurs lui conseillent de rester caché pendant quelque temps, de ne pas rentrer en Hollande tout de suite, d'attendre une occasion plus propice. Rien n'y fait. Beyns brûle de regagner Flessingue. Sans perdre de temps, il quitte Bruxelles. Il ne porte pas de paquets de lettres cette fois, mais outre vingt-trois journaux prohibés, quatre brochures de propagande anti-allemande destinées au Havre, il a dissimulé dans ses vêtements un message adressé au Roi et trois plis d'espionnage émanant de trois services secrets différents.

Et ce qui n'était jamais arrivé et semblait ne devoir jamais arriver, arriva : Beyns fut surpris au coin d'un bois par des soldats embusqués et, arrêté sans avoir pu esquisser le moindre mouve-

ment de défense ou de fuite. Les Allemands le fouillent sur-le-champ, trouvent ses journaux et le conduisent au poste le plus proche. De là, il est emmené à Turnhout où immédiatement on le reconnaît. En le voyant, le Hauptmann qui dirige la « Kommandantur » pousse un cri de triomphe :

— Ah ! cette fois, nous vous tenons, dit-il.

— ???

— Ne jouez pas la comédie... Ce n'est pas Abbeloos, Gustave, comme l'indique votre fausse carte d'identité que vous vous nommez, mais bien Beyns Henri.

—

— Nous vous connaissons et vous recherchons depuis longtemps, car il y a déjà un volumineux dossier vous concernant à Bruxelles. Vous avez franchi la frontière plus de trente fois pour vous rendre au consulat de Flessingue.

Beyns nie tout. On le fouille encore mais minutieusement cette fois : on découd la doublure de ses vêtements et malheur ! on découvre les trois plis d'espionnage... A partir de ce moment, Beyns l'audacieux, l'homme qui a frôlé, bravé, nargué cent fois la mort au cours de ses innombrables expéditions clandestines, vit en tête à tête avec elle. Comment lui échapperait-il encore cette fois ? Ceux qui l'interrogent tous les jours sur son activité de courrier secret se chargent d'ailleurs de lui enlever ses dernières illusions.

— Pas de pitié pour vous, Monsieur, vous serez fusillé. A moins que...

La terrible éventualité reste cependant conditionnelle. A moins que... Beyns peut donc encore éviter le peloton d'exécution ? Oui. Il

lui suffirait de parler, de lever un coin du voile qui recouvre ses mystérieuses allées et venues entre le consulat de Flessingue et les territoires occupés. S'il consentait seulement à dire qui lui a remis ces trois plis d'espionnage trouvés sur lui, il aurait la vie sauve. Plus de dix fois, les policiers allemands lui ont tenu ce langage :

— Si vous nous donnez les noms de vos complices, non seulement vous ne serez pas fusillé, mais nous prendrons le même engagement pour vos complices.

Beyns est une des plus belles captures dont la police allemande puisse s'enorgueillir. Jamais peut-être agent allié tombé entre les mains de l'ennemi n'a détenu autant de secrets. S'il faisait des révélations, du coup plus de trois cents patriotes belges seraient arrêtés sur-le-champ et plusieurs services d'espionnage seraient paralysés et anéantis. Les Allemands le savent. Ils savent qu'en sa qualité de courrier de confiance, Beyns est en rapports avec la plupart des organisations clandestines des territoires occupés.

Mais comment le contraindre à divulguer ses précieux secrets ?

Promesses, menaces, coups, sévices, tous les procédés classiques du cuisinage en honneur dans les Polizeistelle furent mis en œuvre contre Beyns. En vain. L'homme opposait un mutisme farouche et une impassibilité absolue à toutes les contraintes. Un rude gaillard en vérité. L'extraordinaire énergie qu'autrefois il déployait au cours de ses randonnées dans la zone de mort, il la concentrait dans cette lutte quotidienne contre les astuces et les violences policières.



Pas une seule fois, il ne faiblit, pas une seule fois, il ne dévia de la ligne de conduite qu'il s'était tracée. L'instruction de son procès dura plus de cinq mois au cours desquels Beyns maigrit et vieillit, mais la flamme ardente qui brillait dans son regard, ne s'éteignit pas. « J'ai beaucoup souffert pendant l'instruction de mon affaire, écrit-il à son ami M. Fr. Oeyen, le 25 mai 1919, mais, Dieu merci, malgré les souffrances qui me furent imposées, je suis resté ferme et n'ai rien trahi. Soyez convaincu que c'est grâce à mes ardentes prières que Dieu m'a donné la force de résister à tout ce que j'ai eu à subir. »

Le 8 décembre 1916, Beyns est condamné à mort. Cette condamnation ne l'étonne pas : il s'y attendait. Rentré dans sa cellule, il fait ses derniers préparatifs, écrit ses dernières lettres et attend... Les jours passent dans cette attente mortelle. A tout moment, il croit entendre dans le couloir les lourdes bottes des soldats du peloton d'exécution.

Ce supplice dura... quatre mois et huit jours ! Après quoi, contre tout espoir, Beyns fut grâcié ! Certains agents de services secrets ont été exécutés alors qu'ils n'avaient passé que deux ou trois plis d'espionnage, pourquoi Beyns qui en avait transporté des centaines ne subit-il pas leur sort ? C'est qu'il savait trop de choses et avait été mêlé à trop d'affaires. Il était à prévoir que des arrestations subséquentes dans les organisations d'espionnage le mettraient encore en cause et que de nouveaux témoignages viendraient préciser le rôle qu'il avait joué. En le fusillant, on ruinait toutes les possibilités d'investigation qu'une seule

défaillance ou, moins encore, une seule imprudence de cet homme, pourrait faire naître.

Expédié en Allemagne et incarcéré à la prison de Rheinbach le 16 avril 1917, il en est déjà ramené le 18 juin de la même année et conduit à la prison de Bruxelles. Il comparait à titre de prévenu dans une grave affaire de recrutement. Pas plus qu'à Turnhout, les Allemands ne parviennent à lui arracher un mot.

Après un second séjour de dix mois à Rheinbach, nouveau retour en Belgique. C'est vers Malines cette fois que, menottes aux poings, on le dirige. Les Allemands y instruisent un grand procès d'espionnage mettant à charge de Beyns des accusations qui ne lui laissent aucun espoir d'échapper une seconde fois au peloton d'exécution. Quatre-vingt seize arrestations ont déjà eu lieu et les policiers mènent l'instruction avec vigueur. Comme toujours, Beyns se tait et se résigne au pire, lorsque tout à coup une nouvelle inattendue, incroyable, bouleversante, lui parvient dans sa cellule : les Allemands sont en pleine déroute sur tous les fronts, ils demandent un armistice et de Bruxelles on communique l'ordre de mettre tous les prisonniers politiques en liberté!

Effectivement, les geôliers allemands ouvrent toutes les portes des cellules et, fous de joie, les prisonniers de Malines s'embrassent et dansent dans les couloirs. Toutes les portes s'ouvrent, sauf toutefois celle de Beyns. Il a beau protester, demander des explications, pour toute réponse on lui remet les menottes aux poings et, malgré l'armistice, on le reconduit en Allemagne ! De bien mauvais augure, cette mesure tout à fait

exceptionnelle prise contre lui. Il a l'impression qu'il ne reviendra pas vivant d'Allemagne.

Pendant le 17 novembre, Beyns, le redoutable Beyns, l'homme que les geôliers de Rheinbach avaient ordre de soumettre à une surveillance spéciale, est enfin remis en liberté. Quelle joie ! Comme le train qui le ramène dans son pays lui paraît lent ! Il va revoir toute sa chère famille, ses six enfants et surtout son aîné, volontaire de guerre, engagé à l'âge de quinze ans et demi. C'est Beyns lui-même qui l'a conduit au delà de la frontière. Avant d'aller prendre sa place sur l'Yser, ce vaillant gars, digne fils de son père, avait déjà été incarcéré pendant plus de deux mois par l'ennemi.

Hélas ! Beyns ne devait jamais plus le revoir, il était tombé glorieusement à Steenstraete. C'était à la fois le benjamin et un des plus braves soldats de son régiment.

Beyns avait tout sacrifié pour son pays... Si comme d'autres il avait cédé à l'appât de l'argent, il aurait pu gagner une fortune tout en servant sa patrie. Il n'en fit rien. « Il fut toujours désintéressé, écrit M. F. Stevens. L'appât d'avantages matériels ne put jamais le séduire, *quoiqu'il sût sa nombreuse famille dans le besoin.* »

Telle est l'histoire de Henri Beyns, qui habitait rue des Fabriques, 20, à Ruysbroeck-Bruxelles où il exerçait la profession de carrossier...

X.

Comment Leo Van Ham, de Lommel, devint passeur, fut électrocuté et... ressuscita.

A Alckmar, en Hollande, où il travaillait comme maçon, Leo Van Ham avait souvent entendu parler des fameux passeurs belges et de leurs exploits. Il nourrissait à leur égard une secrète admiration mêlée d'envie. Quant à devenir passeur lui-même, il n'y pensait même pas. S'aventurer dans la redoutable zone de mort, affronter les fils électrisés et les coups de feu des sentinelles, mener la vie de proscrit, errer nuit et jour sous un faux nom dans les villages infestés de soldats gris, tout cela ne correspondait guère aux aspirations de sa nature pacifique.

Cependant, un jour — c'était en janvier 1918 — il rencontra au «-Bosch » un de ses compatriotes, Henri Hendrickx, de Neerpelt, et cette rencontre décida de sa... vocation de passeur. Après de copieuses libations, les deux hommes devinrent rapidement des amis. C'est alors que Hendrickx glissa à l'oreille de Van Ham :

— J'ai une envie folle de passer le fil.

— Moi aussi..., je n'ai pas peur, seulement faudrait trouver l'occasion.

— Et si nous partions ensemble ?

— Hum... Est-ce que vous parlez sérieusement ?

— Naturellement.

— Eh bien, c'est entendu.

Tandis qu'il marque son accord du bout des lèvres, Van Ham pense tout bas : « Vas-y au fil, mon vieux, vas-y, quant à moi t'accompagner, n'y compte pas. » Le lendemain, les deux amis se retrouvèrent au café et Hendrickx formula de nouveau sa proposition :

— Viens-tu avec moi au fil ?

Van Ham était encore moins décidé à partir que la veille. La vie aventureuse des passeurs l'effrayait.

— Pourquoi ne risquerais-tu pas d'abord le coup tout seul ? proposa-t-il timidement à son compagnon. Si tu reviens sain et sauf, je te promets de t'accompagner la prochaine fois.

Hendrickx tenait à son idée.

— Tu as peur, mon gaillard, dit-il. Qu'à cela ne tienne, j'irai donc seul au fil, car il faut, coûte que coûte, que je risque ma chance.

Le soir même, il se dirigeait seul vers la frontière. Pendant quinze longs jours, Van Ham, rongé d'inquiétudes, épia le retour de son camarade. Qu'était-il devenu ? Avait-il réussi à franchir la haie électrifiée ? Reviendrait-il encore ? Il regretta de l'avoir laissé partir seul, se jurant de ne jamais plus le quitter s'il sortait indemne de son aventure.

Le seizième jour, Hendrickx revint enchanté de son équipée, il avait été poursuivi par les sentinelles allemandes et s'était tiré d'affaire sans trop de difficultés. Il n'avait qu'un désir : retourner au fil le plus tôt possible. Mais cette fois il

ne reviendrait plus seul, tout un groupe de jeunes gens passerait la frontière avec lui.

— Alors, tu tiens ta promesse ? demanda-t-il à Van Ham.

— Quelle promesse ?

— De m'accompagner au fil, parbleu.

— Bien sûr.

Van Ham ne partageait en rien l'emballement de son camarade. La vie d'aventures le séduisait de moins en moins, mais chose promise, chose due, il s'exécuta donc et, emboîtant résolument le pas à Hendrickx, il prit, lui aussi, la direction de la zone de mort.

Le passage s'effectua du côté d'Ittevoort. La nuit avait transformé les lieux en un décor mystérieux et hostile. « J'étais glacé de peur, raconte Van Ham; comme j'aurais volontiers rebroussé chemin ! »

La haie électrisée franchie, les deux hommes s'aventurèrent dans une vaste prairie clôturée. Van Ham n'est pas du tout rassuré. Il regarde peureusement à droite, à gauche, mais qu'est-ce là devant lui ? Deux formes mouvantes. Du coup, pris de panique, l'homme fait demi-tour et fuit à toutes jambes. Malheur ! il revient ainsi vers la haie électrisée. Rebroussant chemin, il quitte la prairie et, telle une bête traquée, s'élançe à travers champs. Hendrickx qui ne comprend rien à la fuite éperdue de son compagnon, parvient à le rejoindre.

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu vu ? lui demande-t-il en courant.

— Là, derrière nous, il y en a deux qui nous suivent, répond Van Ham sans s'arrêter.

Et les deux hommes de courir de plus belle. Après quelques minutes, ils avaient perdu la route et étaient complètement désorientés : il y avait danger à se retrouver bientôt devant le fil.

— Arrête-toi ! crie tout à coup Hendrickx.

Van Ham obéit, il halète comme un coursier fourbu.

— Vois-tu, lui dit son compagnon, ta course éperdue n'a servi qu'à nous rapprocher du fil. Du beau travail en vérité ! Pourquoi t'es-tu mis à courir ainsi ? Qu'as-tu vu ?

— Ce que j'ai vu ? Deux hommes qui s'avançaient doucement vers nous.

— Où cela ? Dans la prairie ?

— Naturellement !

— Ça par exemple, on devrait te botter le derrière !

— Pourquoi ?

— Nom de diable ! Tu comprends bien que ce n'étaient certainement pas des Prussiens ! Ils n'auraient pas manqué de crier, ni de tirer. Tu peux te féliciter. Filer à toutes jambes sans savoir pourquoi ! Je gagerais, tiens, que c'étaient des vaches.

— Ce n'est pas impossible, reconnaît Van Ham. Comme je suis bête, hein, dit-il à son camarade, mais, je te le promets, cela ne m'arrivera plus.

— Froussard, va !

A présent, il fallait renoncer à errer dans les ténèbres. On était tout à fait égaré et mieux valait attendre le jour. Une ferme se démarqua dans les amas d'ombre, les deux hommes s'en approchèrent. « J'étais bien content, raconte Van Ham, car nous y trouverions sûrement de quoi nous reposer.

Et d'examiner tous les abords de la ferme, mais en vain, pas une brassée de foin... Pas de chance. »

Voici une porcherie. Doucement on tire le verrou. Tête baissée, Van Ham y pénètre le premier, mais il est arrêté par un fatras d'instruments hétéroclites qui y sont remisés. « Quelle misère! continue-t-il Mais que voulez-vous ? Nous étions à bout de forces et complètement anéantis. Coûte que coûte, il nous fallait un moment de repos. La sueur qui ruisselait de notre corps ne nous permit pas de rester en plein air. Il faisait si froid! Quel bonheur d'être sous toit ! Bien vite, nous écartâmes une bonne partie de la ferraille et nous pûmes à notre aise nous étendre sur le sol rugueux. Une bâche qui par hasard était là nous servit de couverture. Un instant après, nous ronflions à poings fermés. »

Réveillés à cinq heures, glacés et engourdis, ils se remettent en route. Hendrickx est inquiet. Désorienté, il ne sait de quel côté se diriger. Tout à coup il pousse un cri de triomphe :

— Ah ! enfin, nous y sommes ! Cette fois, je m'y reconnais.

Il vient d'apercevoir l'église de Kessenich. Maintenant plus rien à craindre, il est en pays connu. Après avoir vainement essayé d'entrer dans le couvent de l'endroit, les deux voyageurs réussissent à s'approcher, sans être vus, de la ferme de De Smet, pénètrent dans la grange, se blottissent dans le foin et s'y endorment.

A leur réveil, ils alertent le fermier qui, d'abord effrayé, veut les chasser, puis consent à les ravitailler et même à les aider. Il accepte d'aller pré-

venir trois personnes réfugiées au couvent de Kessenich, que les deux passeurs chargés de les conduire en Hollande, sont arrivés.

Le soir même, Hendrickx et Van Ham passaient leurs premiers clients : M. et Mme R..., de Hannut, et leur fille âgée de treize ans. Ils s'étaient fabriqué un appareil rudimentaire, sorte de caisse faite de lattes assemblées et dont la partie supérieure était recouverte de caoutchouc. On la glissait en dessous du dernier fil et, sans risque de toucher celui-ci, on passait dans la caisse.

Mme et Mlle arrivèrent sans encombre de l'autre côté, mais il n'en fut pas de même de M. R... qui, d'une corpulence respectable, resta bel et bien en panne dans l'appareil. Situation dramatique : l'homme est pris dans la caisse comme dans un piège. Impossible de faire un mouvement. Hendrickx a beau le pousser par les jambes et Van Ham, de l'autre côté, le tirer de toutes ses forces par la tête, il n'avance pas d'un centimètre. D'un moment à l'autre, les sentinelles allemandes peuvent surgir. Que faire ?

— De grâce, aidez-moi, gémit le captif, coupez le fil.

N'ayant pas prévu cet incident, les passeurs ne se sont pas munis de pince coupe-fils. Tout à coup, le pas d'une sentinelle résonne, se rapproche. Hendrickx n'y tient plus, avec une force décuplée par la crainte d'être pris, il se jette sur l'homme immobilisé dans la caisse, lui donne une formidable secousse. « Attrape », crie-t-il à Van Ham qui tire le client avec telle violence que, cette fois enfin, le captif réussit à se dégager. Il était temps, les Allemands alertés par le bruit,

accourent, un projecteur troue la nuit de son faisceau blafard, mais trop tard, les fugitifs sont déjà en sécurité.

En Hollande, les deux nouveaux passeurs se procurèrent des gants et des bas en caoutchouc, de bonnes pinces isolatrices et ne tardèrent pas à reprendre le chemin du fil. Treize clients les attendaient en Belgique. Maintenant plus de caisse. Ce moyen leur paraissait trop primitif, ils allaient en tenter un autre : la rupture des fils.

C'est Hendrickx qui risqua la redoutable expérience. Elle réussit à merveille. Sectionnés près d'un poteau, les fils tombèrent à terre en projetant des étincelles bleues. Vite le passeur courut à l'autre poteau et les coupa de ce côté également, de sorte qu'une large brèche était ouverte dans la haie de mort à travers laquelle les jeunes gens passèrent rapidement en territoire hollandais.

Mais le court-circuit provoqué par la rupture des fils avait déclenché la sonnerie d'alarme et bientôt les sentinelles accoururent. Décidément le système de la caisse qui n'éveillait pas l'attention des Allemands était préférable.

Peu à peu, Van Ham, le passeur malgré lui, s'enhardit et prit goût à son nouveau métier. L'exemple de son camarade Hendrickx eût suffi d'ailleurs à dissiper ses craintes et ses frayeurs. Un type extraordinaire ce Hendrickx. Un audacieux qui aime les risques, les aventures et ne craint personne. Avec ça, un sang-froid prodigieux.

Au troisième passage, les deux compères ont ordre de conduire en Belgique occupée un officier chargé d'y organiser un service d'espionnage.

L'expédition s'annonce bien. Rien de suspect aux abords de la haie électrifiée. Tout est calme. Soudain Van Ham sursaute : là, tout près, se dresse la silhouette d'une sentinelle. La caisse est déjà placée... Que faire ?

Van Ham et l'officier s'esquivent prestement, mais Hendrickx a horreur de fuir. Il tient à passer avec son précieux client. Une main sur le browning qu'il porte dans la poche de son veston, il va droit sur l'Allemand et l'aborde résolument :

— Pas de manières, hein ? Vous allez nous laisser passer sans faire des embarras, sinon gare ! il y aura de la casse. Retirez-vous à cinquante mètres d'ici.

— Qu'est-ce que vous allez faire en Belgique ?

— Rien de grave, nous fraudons du savon.

— Allons, faites vite.

L'un après l'autre, les trois hommes passent tandis que la sentinelle s'éloigne. Tout ébahi, Van Ham a peine à en croire ses yeux.

Au cinquième passage, il retourne chez lui à Lommel et en rapporte son accordéon. Cet instrument faillit provoquer l'échec de l'expédition. En effet, au moment où Van Ham plaçait la caisse sous le fil, le crochet qui tenait l'accordéon fermé, se détacha. « Sans le savoir, je mis la main dessus, raconte-t-il, et un puissant ronflement de basses troubla l'impressionnant silence nocturne. Je sursautai et fus gratifié d'une vigoureuse gifflade de mon camarade qui eut peine à contenir sa colère. »

Pour que le service de passage créé par les deux hommes fonctionnât régulièrement, il fallait le doubler d'un service de recrutement dans

les territoires occupés. Ils confièrent donc la difficile mission de conduire des jeunes gens, futurs volontaires de guerre, à proximité du fil, à Clémentine Gonnissen et au père de Van Ham. Ce dernier se chargerait surtout d'héberger les clients que Clémentine lui amènerait. Epouse d'un douanier qui était au front, Clémentine Gonnissen révéla bientôt d'admirables aptitudes pour ce rôle ingrat et dangereux. « C'était une femme virile, écrit Van Ham, toujours prête à se sacrifier pour le bien de la patrie, toute contente de pouvoir contribuer à la défaite de l'ennemi détesté. » Grâce à son dévouement, Hendrickx et Van Ham ne restèrent jamais inactifs et des groupes compacts de volontaires passèrent régulièrement la frontière. A ses fonctions de « recruteuse », la courageuse femme en ajouta d'autres et devint courrier d'un service d'espionnage. Ni les ténèbres, ni les mille embûches de la zone de mort ne l'intimidaient. Elle s'enfonçait dans la nuit à la tête des recrues qu'elle avait rassemblées, les portait dans un bois, puis partait seule en reconnaissance, n'engageant ses hommes qu'en terrain sûr et après avoir pris toutes les précautions. Van Ham et Hendrickx étaient émerveillés. Chaque semaine, ils la retrouvaient avec ses clients aux endroits convenus, toujours souriante, décidée et énergique. Elle n'allait pas tarder à faire preuve, dans des circonstances dramatiques, d'une héroïque abnégation.

Un jour à leur retour à Ittervoort, les deux passeurs reçurent la visite de Léopold Westhof, contremaître à la fabrique de Rothem. L'homme

était originaire de Tongerlo et Hendrickx le connaissait.

— Puisque vous allez régulièrement en Belgique, dit-il, ne pourriez-vous me faire un grand plaisir ?

— Bien volontiers, si c'est possible.

— Eh! bien, voilà, comme vous êtes des hommes de confiance, je n'emploierai pas de vaines circonlocutions et je vais vous dire bien franchement de quoi il s'agit. Je voudrais vous demander si vous ne pourriez pas vous charger d'amener en Hollande un certain monsieur François Fallon, officier français investi d'une mission secrète en Belgique et qui se tient caché à Liège.

— Où ?

— Dans le café « Jules », en face de la gare de Longdoz. Si vous réussissez à lui faire passer la frontière, je vous garantis une récompense de deux mille francs.

— Vous pouvez compter sur nous : dans quelques jours M. Fallon sera ici.

Mise au courant de l'affaire, Clémentine accepte avec empressement d'aller chercher M. Fallon à Liège. Elle connaît très bien cette dernière ville et au surplus s'exprime très correctement en français. Sans perdre de temps, elle repart pour la Belgique non sans avoir dissimulé plusieurs plis secrets dans ses vêtements. Hendrickx et Van Ham la conduisirent au fil.

« Quand nous approchâmes de la frontière, raconte ce dernier, notre prudence redoubla. Nous n'étions plus éloignés du fil que de quelques pas; Henri s'assura si tout était en règle, puis nous passâmes rapidement l'enceinte pour

placer notre caisse. En quelques secondes, Clémentine était passée et elle disparut dans la nuit noire. Nous n'avions remarqué en elle aucune hésitation. Émerveillés par un tel courage, nous tâchâmes de suivre du regard cette femme intrépide, mais bientôt les ténèbres de la nuit la déroberent à nos yeux. Je frissonnai en voyant cette femme se hasarder seule au milieu d'ennemis avec un tel mépris de la mort. »

Deux jours plus tard, les passeurs pénétrèrent à leur tour en territoire belge et se rendirent au « Molshof » où Clémentine devait les rejoindre. Le lendemain de leur arrivée, celle-ci, fidèle et ponctuelle comme toujours, fut présente au rendez-vous.

— Eh! bien, demandèrent à la fois les deux hommes, l'avez-vous trouvé ?

— Écoutez, dit la femme, voici comment je me suis acquittée de ma mission : Je me suis d'abord rendue à Maeseyck chez Anna Geraets qui m'a accompagnée à Liège. Au café « Jules », nous n'avons pas trouvé Fallon, mais on nous a dit qu'il partirait le lendemain pour Maeseyck et qu'il se présenterait chez Anna Geraets. Celle-ci l'enverra ici.

— Pourvu qu'il vienne, grommela Hendrickx.

— Soyez sans crainte, si aucun accident ne l'arrête en chemin, il sera ici sous peu.

— De sorte que s'il ne vient pas, nous n'aurons personne à passer ?

— Si, Knevels, le conducteur du tram Maeseyck-Maestricht, a amené cinq hommes que je dois aller chercher tout à l'heure. Ils m'attendent là-bas dans un bois de sapins.

Pendant que cette conversation avait lieu dans le grenier du Molshof, un étranger très bien mis et s'exprimant en français se présenta à la porte de la ferme. Très prudent, le propriétaire l'éconduisit, puis alerta les passeurs.

— Je gage que c'est Monsieur Fallon, dit Clémentine.

Aussitôt elle se mit à sa recherche et le rejoignit sur la route de Maeseyck. C'était bien lui. Il montra sa carte d'identité et parla de sa mission secrète en Belgique. A présent, il était pourchassé par la police allemande et comme sa tête était en jeu, il avait hâte de passer en Hollande.

— Connaissez-vous M. Westhof ? demanda Clémentine.

— Bien sûr, puisque c'est lui qui m'a fait venir ici, seulement je devais rencontrer deux passeurs au Molshof et, jugez de ma déconvenue, je n'y ai trouvé personne.

Les derniers doutes de Clémentine se dissipent et elle se décide à se découvrir.

— Je puis vous mettre en rapport avec ces deux passeurs, déclare-t-elle à l'inconnu.

— Pas possible!

— Si, puisque je suis envoyée par eux.

Du coup, M. Fallon manifeste bruyamment sa joie.

— Ah! Madame, que je suis heureux! Et je pourrai déjà passer ce soir?

— Oui.

— Quel bonheur! Je suis donc sûr cette fois de ne plus tomber entre leurs griffes. Mais, Madame, puis-je vous demander encore une faveur? J'ai avec moi deux compagnons, deux

sous-officiers belges égarés; ils voudraient, eux aussi, passer en Hollande le plus tôt possible. Peuvent-ils m'accompagner?

— Certainement, Monsieur Fallon. Tant mieux s'il y en a beaucoup! Qu'ils viennent tous!

— Oui, mais ils n'ont pas d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, le consul arrangera tout cela.

— Ah! Madame, comment vous remercier? Et où pourrons-nous rejoindre les deux passeurs?

Clémentine lui indiqua un petit bois situé non loin de là.

— Soyez là à 11 heures du soir, je viendrai vous chercher, dit-elle.

Comme convenu, le soir à 11 heures, la jeune femme pénétra dans le bois et y retrouva Fallon et ses deux compagnons. Hendrickx et Van Ham qu'elle venait de quitter, attendaient à environ deux cents mètres de là. Dès qu'elle eut abordé les trois hommes, elle leur dit :

— Messieurs, veuillez vous diriger vers ce bois là-bas, seulement les passeurs ont bien recommandé que vous avanciez un à un et non pas tous ensemble.

— Un à un? Pourquoi cela? répliqua aussitôt M. Fallon. Que signifie cette comédie? Allons, venez, en avant! dit-il à ses compagnons.

Clémentine se place devant eux :

— Non, Messieurs, pas en groupe, mais un à un.

— Allons, voyons, soyez raisonnable, vous nous connaissez assez. Ce n'est pas une manière de nous traiter que de se méfier ainsi de nous.

— Non, Messieurs, rien à faire. Un ordre est

un ordre : les passeurs exigent que vous avanciez un à un.

— Alors, allez dire aux passeurs qu'ils viennent eux-mêmes ici.

Le ton rogue de M. Fallon révèle à Clémentine l'angoissante vérité : elle est tombée entre les mains d'espions allemands. Vite il faut prévenir les passeurs. Elle se dirige donc rapidement vers l'autre bois où ils attendent, mais les trois hommes la suivent. Alors n'y tenant plus, elle se met au pas de course et crie de toutes ses forces :

— Henri, Léon, fuyez, nous sommes trahis.

Les trois espions la rejoignent, la jettent par terre, la bâillonnent et la terrassent. Elle remarque alors qu'un quatrième Allemand prêle main forte aux autres. Ceux-ci marchent maintenant vers le bois où se trouvent Hendrickx et Van Ham. Les deux passeurs n'ont pas entendu les cris de leur compagne et sont tout étonnés de voir approcher un groupe de trois hommes. Hendrickx les interpelle :

— Etes-vous Fallon ?

— Oui.

— Alors, avancez un à un pour vous faire examiner.

— Entendu.

Ils n'en continuent pas moins à avancer en groupe. Moment critique. Hendrickx enlève la sûreté de son browning, se poste derrière un arbre et d'une voix forte, crie :

— Halte-là ! Plus un pas en avant ou je tire.

Pas de réponse, mais au même moment trois détonations claquent comme des coups de fouet. Hendrickx et Van Ham se jettent à plat ventre

et aussitôt une fusillade en règle crépite dans le bois. Hendrickx tire en visant posément. Après son troisième coup, un cri plaintif retentit. Le pseudo-Fallon vient de s'écrouler, atteint d'une balle au cœur. Tandis que ses compagnons s'empresent autour de lui, les deux passeurs s'esquivent.

Mais comment regagner la Hollande? Tous les postes allemands du voisinage sont alertés et les deux hommes ont perdu leur appareil dans la bagarre. Après avoir erré dans les champs, ils s'approchent d'une ferme, pénètrent dans la grange et y trouvent deux morceaux de bois très secs. Avec ça, il y a moyen de risquer l'aventure. En route pour le fil!

A 6 heures du matin, ils sont couchés à plat ventre non loin de la haie électrisée et regardent le va-et-vient des sentinelles. Rien à faire pour le moment, la surveillance est trop active. Peu à peu cependant, elle se relâche, les Allemands s'éloignent. Il fait très clair.

— Allons-y, souffle Hendrickx.

Vite, ils glissent les deux planchettes en dessous de la haie et en les faisant fonctionner comme leviers, ils soulèvent le fil inférieur. Van Ham se coule prestement entre les deux planches isolatrices, se redresse, les maintient pendant que son camarade passe à son tour. Morts de fatigue, couverts de boue, les vêtements en lambeaux, ils ressemblent à deux vagabonds.

Quel désastre! Clémentine, les gens du Mols-hof, Knevels et tous leurs collaborateurs arrêtés! Tout cela à cause de ce maudit Westhof... Immédiatement ils se mirent à sa recherche pour lui

faire expier son forfait, mais Westhof resta introuvable. Quelque temps après ils apprenaient que Madame Westhof avait obtenu un passeport pour se rendre librement de Belgique en Hollande. C'était le prix de la trahison de son mari.

En Hollande, les deux passeurs ne restèrent pas longtemps inactifs. Ils avaient tous deux pris goût au métier et le démon de l'aventure les tourmentait. Mais, tous leurs collaborateurs qui les hébergeaient et les aidaient étant sous les verrous, comment réorganiser le service? Il ne pouvait plus être question de se rendre au Molshof dont tous les habitants étaient arrêtés. Alors...?

— Risquons le coup du côté de Neeroeteren, dit l'audacieux Hendrickx, on verra bien...

Et une fois de plus les deux inséparables passèrent le fil, s'aventurèrent dans la zone de mort, errèrent longtemps dans les ténèbres et finirent par échouer près d'une ferme à Neeroeteren. Une imposante et massive pile de fagots était adossée au bâtiment, ils en enlevèrent quelques-uns, firent un trou dans le tas, s'y étendirent et attendirent le jour.

A l'aube, la ferme se réveille, une accorte fermière portant deux seaux se montra, mais dès qu'elle eut aperçu les deux hommes, elle rebroussa vivement chemin et héla son mari :

— Gilles, Gilles, viens vite, il y a des vagabonds dans la basse-cour.

Gilles accourut, alla droit sur les deux indésirables et bientôt on s'expliqua. Quelle agréable surprise pour Hendrickx et Van Ham : le fermier (il s'appelait Gilles Baudouin) était un ardent patriote qui ne demandait pas mieux que de les

aider. Il les fit entrer, les restaura et, pendant toute la journée, on échaffauda des plans. Il fut convenu que la femme de Gilles se rendrait régulièrement à Liège et qu'elle assurerait avec sa fille le recrutement des volontaires. Ainsi, en moins de vingt-quatre heures, le service fut réorganisé et fonctionna mieux que jamais. Chaque semaine, Gilles amena au fil les recrues que sa femme était allée chercher dans le pays de Liège et leur passage s'effectuait sans incident. C'est que les deux passeurs connaissaient maintenant leur métier à fond et se jouaient de la surveillance allemande. Cependant un soir...

Van Ham, Hendrickx, accompagnés de J. Martens de Hamont, étaient arrivés près de la haie électrisée. Ils rentraient en Hollande, emmenant avec eux une dizaine de jeunes gens conduits par Gilles Baudouin. Les passeurs étaient armés et bien isolés par des bas et des gants en caoutchouc. L'un après l'autre, les jeunes gens glissèrent comme des serpents dans la caisse placée sous le fil inférieur. Pas le moindre accroc, lorsque tout à coup, un cri sauvage, tel un hurlement de bête blessée, retentit dans la nuit.

Van Ham, qui est cependant chaussé de caoutchouc, vient de toucher le fil. Terrible sensation : une secousse extrêmement violente le traverse des pieds à la tête. Est-ce l'ultime frisson de la mort ? Il est attiré, happé par la redoutable haie comme une mouche prise aux fils d'une araignée. Il se débat en vain contre la force mystérieuse qui le tient soudé à cette barrière mortelle. Une affreuse angoisse l'étreint, l'étouffe. Il crie, s'agite frénétiquement, appelle à l'aide. Ses hurlements

troublent au loin le silence oppressif des solitudes enténébrées, effraient les jeunes gens qui, pris de panique, fuient éperdument et disparaissent en territoire hollandais.

Sidéré, Hendrickx regarde son camarade qui maintenant s'est tu et pend comme une pauvre chose inerte au fil supérieur de la haie. De ses deux poings gantés de caoutchouc, il lui donne une violente secousse qui l'arrache au terrible piège où il est pris. Van Ham s'abat et reste étendu entre la clôture non électrisée et la barrière de mort.

Sur ces entrefaites, les sentinelles ayant entendu les cris, accourent. Hendrickx pourrait se sauver, mais il ne veut pas abandonner son compagnon.

— Occupe-toi de celui-là, dit-il à Martens en lui montrant l'Allemand qui accourt à droite, moi, je me charge de l'autre.

Aussitôt, les brownings claquent en jetant de brefs éclairs rougeâtres. Les sentinelles s'arrêtent et ripostent. Une pétarade endiablée s'ensuit, les balles sifflent et les échos se renvoient les grinçantes sonorités de ce tintamarre nocturne. Hendrickx est en proie à une rage folle : son meilleur ami est là couché à ses pieds, foudroyé. Il faut qu'il le venge, tout en continuant à tirer, il se dirige vers l'Allemand, mais celui-ci s'enfuit et disparaît.

Quant à Gilles Baudouin ayant vu tomber Van Ham, il ne doute pas un seul instant que le passeur soit mort. Il retourne donc à Neeroeteren et va annoncer la triste nouvelle à sa femme.

Or l'électrocuté n'est pas mort. Voici qu'il

ouvre les yeux... Il entend des coups de feu et, peu à peu, recouvre le sens des réalités. Brusquement il se lève, passe à travers la clôture non électrisée et court comme un fou dans la direction de Neeroeteren. Arrivé à la ferme de Gilles, il frappe à la porte. Toujours sous le coup du drame dont il vient d'être témoin, le fermier sursaute.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, Van Ham, vite ouvrez.

Van Ham? Pas possible... Il tire le verrou et un homme entre en coup de vent, pénètre dans la cuisine, sa laisse tomber sur une chaise. Van Ham, oui c'est bien lui. Pâle, défait, tremblant, les cheveux en désordre, il lève vers le fermier un regard qui exprime de façon saisissante le désarroi de ses pensées.

— Ciel! vous vivez encore!

Gilles n'en peut croire ses yeux. L'émotion qu'il éprouve devant ce revenant lui serre la gorge et lui coupe la parole. Il appelle sa femme et sa fille. Le passeur ne bouge pas, il reste là comme pétrifié. Les deux femmes s'approchent.

— Etes-vous blessé? demandent-elles.

Van Ham montre son pied droit. Son bas en caoutchouc est déchiré et une large ouverture à la plante du pied découvre une affreuse brûlure.

— Ah! votre bas est déchiré, dit Gilles. Vous l'avez échappé belle... Un vrai miracle... Vous avez reçu toute la décharge électrique dans le corps.

Les deux femmes frissonnaient. Elles se remirent peu à peu de leur émotion et soignèrent le vaillant passeur. La brûlure était grave et c'est

après de longs jours de repos seulement qu'il put songer à retourner en Hollande. Il rapiéça le bas déchiré au moyen de bandages de vélo, se munit d'une planchette de bois très sec et, un soir, il remercia ses hôtes et s'en alla.

« Gilles voulut encore m'accompagner coûte que coûte, raconte-t-il. Il me précéda donc de quelques pas et nous marchâmes à travers champs jusqu'à proximité du fil. Là, nous restâmes couchés un moment, écoutant et regardant si rien ne bougeait. Tout était calme. Vite je serrai la main à Gilles et rampai jusqu'au fil. Lorsque je vis la haie de près, un effroi me saisit, mais rien à faire, il fallait passer et ne pas m'attarder davantage. Outre mes bas en caoutchouc, j'avais mis cette fois des gants en caoutchouc. Avec mille précautions, je poussai ma planchette bien sèche en dessous du fil inférieur et marchai dessus sans toucher le fil. De la sorte, pas de danger à craindre. J'allais saisir le fil pour passer, mais un frisson me parcourut les membres et vite je retirai les mains. Une peur instinctive s'était emparée de moi. La sueur glacée ruisselait de tous mes membres. Soudain, je pris une décision ferme : je saisis le fil des deux mains, passai d'abord une jambe puis l'autre et, sans accident, je me trouvai de l'autre côté. »

Ce fut le dernier passage de Van Ham ; quelques jours plus tard, l'armistice était signé et le grand cauchemar se dissipait dans la folle joie de la victoire. On devine quelle fut l'émotion de Hendrickx lorsqu'il revit son ami Van Ham qu'il avait vu tomber foudroyé et qu'il croyait mort. Hélas ! une ombre au tableau : Clémentine, l'hé-

roïque Clémentine qui leur avait sauvé la vie, revint d'Allemagne complètement épuisée. Condamnée aux travaux forcés à perpétuité, privée de nourriture, maltraitée, elle avait enduré un véritable martyre.

Peu de temps après son retour de captivité, sans avoir revu son mari, sans avoir pu embrasser sa mère, elle mourut à Rosmolen, victime de son dévouement patriotique.

Drames du « fil »

Les morsures de l'immense serpent d'acier déroulé le long de la frontière hollandaise étaient mortelles. Pour les rendre inoffensives, il fallait s'« isoler ». A cet effet, une simple paire de bas en caoutchouc suffisait, mais malheur à l'imprudent qui touchait le fil sans s'être préalablement immunisé contre lui ! Il était aspiré, secoué, foudroyé.

Les accidents étaient inévitables et, tant du côté allemand que du côté belge, il y eut des victimes. Le plus souvent, un faux mouvement ou un geste maladroit... et de robustes gars étaient sur-le-champ transformés en affreux cadavres noircis et défigurés. Certains systèmes de passage présentaient de grands risques du fait de leur excessive simplicité. D'autre part, il fallait toujours passer très rapidement et on ne pouvait guère apporter des appareils compliqués au fil. C'est ainsi qu'en plusieurs endroits au nord du Limbourg, les passeurs se servaient de deux ouvertures : une pour lever le troisième fil, l'autre pour abaisser le quatrième. Sans bas, sans gants de caoutchouc, on passait entre les deux. En quelques minutes, des dizaines d'hommes glissaient à travers la haie électrisée. Il y eut toutefois des accidents mortels.

A Hamont, près du ruisseau Erkbeek, un service de passage fonctionna régulièrement jusqu'au 10 mai 1917. La complicité d'un soldat allemand d'origine polonaise et d'un Hollandais contribua largement à son succès. Ce dernier était alerté par un linge blanc placé bien en évidence sur une haie et visible du territoire hollandais. L'organisation comportait tout un réseau d'agents recruteurs et convoyeurs.

Au fil, c'est Mathieu Bronns qui dirige les opérations. Chaussé et ganté de caoutchouc, il commence par étendre sous le dernier barbelé une plaque isolatrice de la même matière, sorte de tapis très épais de quatre-vingt centimètres de longueur et de soixante de largeur. Les jeunes gens sont amenés un à un près de la haie. On entend alors la voix de Mathieu qui, comme un moniteur de gymnastique, règle tous les mouvements de ses clients :

— Attention... Placer d'abord la jambe droite sur la plaque... Ne pas toucher le troisième fil... Parfait! Maintenant le pied gauche... Bien... Vite les mains ici...

En prononçant ces mots, il saisit les mains du jeune homme et les place lui-même sur le troisième barbelé. Bien isolé, le client doit maintenant enjamber les fils et se retrouver de l'autre côté tout en restant sur la plaque. Si par un faux mouvement, il pose le pied sur le sol, il est foudroyé sur le coup. Mais Mathieu surveille tous les gestes de ses hommes.

— Prenez garde... Serrez bien le fil... Par ici la tête... Passez la jambe droite... Attention... Tout doucement... Posez le pied sur la plaque...

Ne la quittez pas... L'autre jambe maintenant... Doucement... Le pied sur la plaque encore... Restez sur la plaque... Lâchez les mains... Et voilà... au suivant maintenant...

Des centaines de jeunes gens passèrent ainsi. Comme certains, bien qu'isolés par la plaque de caoutchouc, n'osaient mettre la main sur le fil, on plaça sur celui-ci une large poignée isolante. Tout alla bien jusqu'au 10 mai 1917...

Ce soir-là, parmi les fugitifs se trouvait un agent secret chargé d'une mission très importante, M. Dandrimont, ingénieur, de Liège. De nombreux jeunes gens faisaient également partie du groupe. Ils arrivèrent sans encombre au fil et les opérations du passage commencèrent immédiatement. Dès que la plaque de caoutchouc fut étendue sous le fil inférieur, une jeune fille passa, puis ce fut le tour de M. Dandrimont. Il enjamba le fil et comme son chapeau était tombé, il se courba pour le ramasser. A ce moment précis, une détonation déchira l'air et l'homme s'écroula en poussant un cri. Avait-il touché le fil ou la balle allemande l'avait-elle atteint? Les passeurs n'eurent pas le temps de le relever, les sentinelles accouraient en déchargeant leur fusil et il fallut riposter à leurs tirs à coups de browning. Elles s'arrêtèrent et restèrent à distance. Hélas! M. Dandrimont était mort. Les jeunes gens se dispersèrent dans les ténèbres.

Membre d'une organisation secrète, Henriette Vandebroek de Neeroeteren avait décidé de se rendre elle-même en Hollande. Elle emmena son chien avec elle. Au moment où elle se glissait dans le châssis de bois placé en dessous du fil

inférieur, l'animal qu'elle tenait en laisse fit un bond, toucha la haie et du coup fut électrocuté en même temps que sa maîtresse qui resta étendue sur le gazon.

Le passeur Léopold Stalmans d'Achel raconte qu'il fut témoin d'un drame du fil. « Un jour, dit-il, nous parvint un groupe de onze personnes, parmi lesquelles une jeune fille de Neerpelt, Hortense Oben, suspecte d'espionnage. Du nombre étaient aussi J. Van Baelen, H. Walbers et L. Doumen, tous les trois de Neerpelt. Le frère de J. Cox, qui habitait en Hollande, avait été appelé pour la circonstance à notre secours. Je montais la garde, tandis que les autres faisaient les derniers préparatifs. Tout marcha bien. Dix passèrent consécutivement sans encombre, mais le dernier empoigna par méprise le fil et s'étendit raide-mort. En même temps, des coups de feu partaient du poste le plus proche; Cox et moi primes en toute hâte la fuite. La malheureuse victime était, d'après ce que j'ai appris plus tard, le fils de l'imprimeur du roi et paya ainsi de sa vie son amour pour la patrie et le roi. »

Les drames du fil se prolongeaient parfois sur d'autres théâtres que la zone de mort. C'est que les passeurs étaient des gaillards à rude trempe et qui faisaient la vie dure aux policiers allemands. Comme la plupart se défendaient à main armée, il fallait recourir à la ruse pour les surprendre et les mettre dans l'impossibilité de nuire. Parfois aussi, force était de les traquer et de véritables chasses à l'homme s'organisaient. Voici comment l'Allemand Henri Binder raconte un des derniers passages du fameux Pieter Devos

dont la tête avait été mise à prix par le lieutenant-colonel von Knesebeck, commandant d'étapes : « A ce moment, Pieter Devos rampa jusqu'au câble, il constata qu'un changement récent rendait le passage plus difficile. Il avait eu moins de mal huit jours plus tôt. On avait renforcé les fils entre les piquets au moyen de raccords et de tendeurs. Les fils de garde qui, à un mètre de part et d'autre, flanquaient le câble électrique, et qui ressemblaient à la clôture ordinaire d'une prairie, étaient restés les mêmes et n'offraient pas d'obstacle particulier.

» Comme un tigre prêt à bondir, Devos accroupi dans l'herbe haute du fossé suivait le faisceau du projecteur qui glissait comme en se jouant le long de la frontière sans effleurer le sol hollandais. Il était maintenant évident pour Devos qu'il n'y avait pas là de patrouille, car le pinceau lumineux en les éclairant à distance les eût fait apparaître avec l'allure de fantômes sur le sombre décor nocturne.

» Après des secondes qui lui semblaient des siècles, le projecteur tourna enfin : la nuit et le silence reprirent possession de leur empire. Enfonçant sa casquette de caoutchouc jusqu'au-dessous de ses oreilles, Devos prit en mains ses cisailles isolatrices et aborda, retenant son souffle, le fil de mort. Coupant les deux fils verticaux et relevant d'un geste leurs extrémités vers le haut et vers le bas, il se glissa dans l'intervalle, puis se redressa pour atteindre en quelques bonds rapides l'autre bord. Car déjà retentissait la sonnerie d'alarme : les postes étaient alertés. On entendit des cris : « Attention ! Halte ! Qui va là ? Un

espion ! Un fraudeur ! » Avec l'insensibilité du destin, le projecteur revenait en arrière pour fouiller de son faisceau la place endommagée.

» Mais Devos avait eu le temps de parcourir l'espace d'une quarantaine de bonds. Courant éperdument, il n'avait plus que dix mètres à franchir pour atteindre le fil barbelé qui fermait la zone de cent mètres quand le faisceau lumineux s'abattit sur lui. Et aussitôt les premiers coups de feu retentirent. Il vit dans une angoisse mortelle les silhouettes ennemies surgir de l'ombre, comme sorties de terre. En trois bonds encore, il atteignit le fil. Son émoi passé, il se demandait, sans comprendre encore, comment il avait traversé. Ses vêtements de caoutchouc étaient en lambeaux, il avait perdu ses cisailles, il sentait le sang chaud couler de sa main. Les coups de feu claquaient toujours derrière lui, le faisceau lumineux croisait au-dessus de sa tête. Lui n'avait plus qu'une pensée : atteindre la sapinière, l'unique salut.

» Les balles résonnaient sourdement en frappant les troncs, mais ne l'atteignaient pas et le miracle s'accomplit une fois de plus : Devos était sauvé ! Dans son émotion, il avait eu la fierté d'entendre des soldats allemands prononcer son nom !

» Il ne pouvait séjourner longtemps dans le fourré de sapins, car il savait qu'il n'y avait pas de repos pour les postes allemands : alertés dans tous les villages voisins, ils allaient l'enfermer dans un cercle qui irait se rétrécissant autour de lui et auquel, l'aube venue, il n'échapperait pas.

» Il courut alors à toutes jambes, évitant les sentiers, jusqu'à sa cachette de Stekens. C'était

dans l'étable d'une ferme dont le propriétaire, qui avait fait la contrebande du lin, lui avait des obligations. Au début de la guerre, avant que fût posé le fil à haute tension, il avait souvent aidé l'homme dans son trafic. Maintenant c'est là qu'il changeait de vêtements. Devos ne tenait pas à exposer son hôte, mais cette fois valait la peine d'une exception. Il s'était déshabillé à plusieurs reprises dans l'étable sans que le fraudeur se fût seulement aperçu de sa présence, mais le sang coulait de sa main et il avait besoin de soins.

» Déguisé en soldat allemand, Devos frappa doucement à la fenêtre de la chambre à coucher qui était au rez-de-chaussée près de la cuisine. Mais la fenêtre ne s'ouvrit pas et ce fut une grosse voix de soldat qui répondit : « Laissez-moi dormir, tonnerre de Dieu ! » Devos, comme un renard surpris, se glissa de nouveau dans l'étable où il ne tarda pas à voir paraître son ami Jan. Celui-ci avait dû céder sa chambre à un Allemand du Landsturm et était allé dormir dans le grenier. Il n'était pas tranquille et se retira vite. Devos ne savait que faire. Il eut l'idée de se cacher dans le foin, au-dessus de l'étable, mais les Allemands n'étaient pas si bêtes qu'ils ne l'en eussent déniché. Il préféra se glisser sous un étroit appentis au-dessus du poulailler. A l'aube, le territorial se leva et sortit pour aller à son service.

» Quand il apprit par son hôte que le soldat ne reviendrait que le soir, Jan montant la garde devant sa maison, Devos fit sa toilette dans la chambre et se tailla court la barbe. Vers six heures, le village s'anima ; Jan signala des patrouilles. Devos recourut alors à un moyen désespéré qui

lui sauva la vie une fois de plus. Il se mit au lavoir près de l'étable en pantalon feldgrau et en casquette allemande réglementaire, et il était occupé ainsi à laver des chemises de soldat quand deux gendarmes, accompagnés de deux agents de la police, demandèrent à Jan si l'homme qu'il logeait était levé.

» Jan répondit qu'il y avait une heure que le territorial était à sa lessive. Devos tremblait de tous ses membres et sifflait, pour se donner une contenance, l'air des « oiseaux dans la forêt »... Les gendarmes n'eurent jamais l'idée que Devos pût chercher abri dans une maison occupée militairement. Le danger était passé : tandis que les patrouilles fouillaient les bois, les moindres couverts, que même un avion survolait le marais, Devos échangea tranquillement ses renseignements avec ses coureurs : à en juger par les documents, il était de retour à Flessingue le 2 août. » (« Espionnage et Contre-Espionnage à Bruxelles pendant la guerre ». Payot, Paris, 1935.)

Menacé d'arrestation, Jean Tiesters de Opoeteren s'acharna de même à dépister les limiers allemands lancés à ses trousses. Pendant trois ans, depuis le 9 septembre 1915 jusqu'à l'armistice, il réussit à échapper à leurs poursuites. Ayant dû quitter sa maison, il se réfugia dans un bois situé entre Opoeteren-village et la gare de cette localité, dans la direction de Rothem. C'était un jeune bois de quinze ans qui n'avait jamais été élagué. Il s'y construisit une hutte. Longue de deux mètres, elle était aussi spacieuse qu'une cellule de prison. Toit et parois étaient faits d'aiguilles de sapin et de joncs tressés.

Pendant trois longues années, exposé aux intempéries et aux rigueurs de l'hiver, l'homme vécut là dans la solitude. Chaque semaine ses enfants lui apportaient du pain, des pommes de terre, etc. Un poêle minuscule le préservait contre les froids trop vifs tout en lui servant de cuisinière. Avec quel soulagement le Robinson malgré lui apprit l'évacuation de la Belgique par les troupes allemandes ! « On comprend, sans peine, raconte-t-il, ce que l'anxiété, la solitude et les privations m'ont fait souffrir là pendant trois ans. »

Même capturés, certains passeurs restaient pour les Allemands des sujets dangereux à qui on réservait les honneurs d'une surveillance spéciale. Un rêve, toujours le même, les hantait : la vie de liberté et d'aventures au service du pays. Serait-il dit qu'après avoir tant de fois franchi la terrible clôture de mort, ils ne pourraient escaler celles qui les enfermaient dans un camp ou dans une prison ? Et alors c'étaient des tentatives d'évasion qui parfois échouaient, mais parfois aussi leur rendaient la liberté. C'est ainsi que les passeurs Valleye, Vleugels, Huysmans, Boussier et d'autres réussirent à s'échapper de leur geôle, ajoutant un exploit sensationnel à tous ceux qu'ils avaient déjà à leur actif.

Les drames du fil révèlent le plus souvent de grandes figures de patriotes sans peur et familiarisés avec les coups durs. Parfois, on y voit se profiler aussi de sinistres soudards casqués, criminels sans scrupules, prêts à toutes les forfaitures. C'est à un de ces misérables que le jeune

patriote Georges Schaeverbeke de Bruges eut affaire dans la nuit du 3 au 4 janvier 1918.

Depuis qu'il avait atteint ses dix-huit ans, Georges Schaeverbeke aspirait ardemment à devenir soldat. Pendant plusieurs mois, il se mit à la recherche d'un passeur, mais sans succès. Un jour cependant il entra en rapport avec un homme de confiance qui lui promit de le conduire en Hollande. Hélas ! quelque temps avant la date fixée pour le passage, le précieux guide tomba malade et dut garder le lit pendant deux mois.

Schaeverbeke ne perdit pas courage et entreprit de nouvelles démarches en vue de trouver l'homme qui faciliterait la réalisation de son rêve. Approuvant le louable projet de son fils, M. Schaeverbeke père s'associa à ses recherches et finit par rencontrer une personne de Maldeghem qui était en rapports avec un service de passage. La plus curieuse particularité de ce service c'est que des soldats allemands en faisaient partie.

Après bien des allées et venues au cours desquelles il fit preuve d'une admirable ténacité, le jeune homme toucha au but. De mystérieux intermédiaires en effet lui annoncèrent que son passage était fixé au 25 décembre 1917. Quelques jours avant la date convenue, un fusilier marin allemand de la plaine de Maldeghem et se nommant Paul Meyer, vint l'avertir de se tenir prêt pour le départ. Il repasserait dans la soirée du 25 décembre et emmènerait alors le futur volontaire de l'armée belge. Le prix du passage était sept cents marks.

Pendant toute la journée du 25, Schaeverbeke

attendit en vain le retour du messager ennemi qui lui avait apporté la bonne nouvelle. Impatient, il connut ainsi plusieurs jours le supplice de l'attente. Personne ne vint. Sans doute avait-il été trompé par cet Allemand qui s'était contenté de lui extorquer de l'argent et avait probablement disparu.

Mais le 2 janvier, alors qu'on n'espérait plus le revoir, le soldat allemand se présenta chez Schaeverbeke.

— Excusez-moi de ne pas être venu le 25 comme je l'avais promis, dit-il, il faisait absolument trop clair pour passer. Je viendrai vous chercher, sans faute, demain soir, à 7 h. 30. Tenez vous prêt. Pour que vous puissiez passer facilement devant tous les postes de surveillance sans être inquiété, je vous apporterai un uniforme de marin allemand.

Le lendemain, l'homme tint parole et peu avant huit heures, le jeune patriote belge, déguisé en marin allemand, fit ses adieux à ses parents. De la porte Ste-Croix, le tram les conduisit à Knocke où ils arrivèrent vers 9 h. 1/2. Un autre fusilier marin les y attendait.

— Je te présente mon ami Arthur Loose qui va venir avec nous au fil, dit Meyer à Schaeverbeke.

Immédiatement les deux Allemands et le jeune Belge se mirent en route pour la frontière. Ils traversèrent successivement Knocke-Zoute et le hameau Lekkerbek. Les postes de garde les laissèrent passer. Enfin ils arrivèrent à la dernière batterie du nom de Schutznest, située à une vingtaine de mètres du fil barbelé.

La nuit n'était pas très sombre et, tout en marchant, les soldats avaient parlé des difficultés que présenterait le passage par un temps aussi clair. Lorsqu'ils furent devant le fil, les sentinelles les aperçurent et ils durent faire demi-tour. Ils revinrent à travers les dunes et le soldat Loose se chargea d'héberger le Belge dans son quartier situé à Lekkerbek.

Une douzaine de soldats y dormaient à poings fermés. Schaeverbeke passa le reste de la nuit avec Loose. Le lendemain, celui-ci réveilla le Belge et le fit passer dans la cuisine, seule pièce de la maison réservée à la famille De Witte qui l'occupait à l'arrivée des Allemands. Peu de temps après, l'autre soldat, Meyer, vint trouver Schaeverbeke et lui dit qu'il devait rejoindre son poste à Maldeghem mais que Loose terminerait l'affaire et se chargerait de le faire passer en Hollande.

Le jeune volontaire passa la journée avec M. De Witte et sa famille; à plusieurs reprises Loose vint le voir et lui demanda si rien ne lui manquait. « Quel homme aimable et complaisant ! » pensait Schaeverbeke.

A 7 h. 1/2 du soir, le soldat se présenta une dernière fois :

— Etes-vous prêt ? demanda-t-il. Nous allons partir.

— Je vous suis, répondit le Belge heureux de voir enfin arriver le moment tant désiré.

Les deux hommes sortirent. A peine avaient-ils fait quelques pas que Loose s'éclipsa un instant.

— Attends une seconde, je reviens tout de suite, dit-il.

Lorsqu'il reparut, il portait une petite pelle-bêche de tranchée.

— Vois-tu, expliqua-t-il, avec cela, je creuserai un trou en dessous du fil et tu passeras sans difficulté.

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres. Après avoir marché assez longtemps, ils franchirent un large fossé dont l'eau était gelée, traversèrent un réseau de barbelés et débouchèrent dans les dunes.

— Attention, murmura Loose, voici une sentinelle, baisse-toi...

Schaeverbeke se coucha à plat ventre, la tête dans le sable. « Je croyais ce qu'il venait de me dire, raconte-t-il et je voulais me dérober aux yeux de la sentinelle. »

Pendant ce temps, l'Allemand, resté debout, prit sa bêche, la fit tourner comme une hache et en asséna un coup terrible sur la tête du Belge étendu à ses pieds... Il se redressa de toute sa hauteur, frappa une deuxième et puis une troisième fois.

« D'après la résonance de l'objet avec lequel je fus frappé, raconte Schaeverbeke, ces coups doivent avoir été donnés avec le plat de la bêche. Loose me croyait sans doute évanoui, mais je ne l'étais pas encore et je ne sais quel instinct me guida, je ne poussai pas un seul cri et je fis le mort. Après quelques instants d'attente, mon meurtrier me retourna sur le dos et recommença à me donner des coups extrêmement violents, mais, cette fois, avec le côté tranchant de la bêche. Après quoi, il se mit à me dévaliser de façon qu'il ne me restât plus que ma culotte. Il avait même enlevé mes souliers et mes chaus-

settes. Ensuite il alla faire un trou à quelques mètres de là et me prenant par un pied, il me traîna comme on traîne une bête abattue.

» Après qu'il m'y eut jeté, il voulut me couper la gorge, mais j'eus encore assez de force pour lui repousser la main et lui dire :

— Ne fais pas cela, prends tout ce que j'ai, mais laisse-moi vivre.

— Tais-toi, répondit-il, la sentinelle va t'entendre.

— Tant mieux, je crierai encore plus fort.

» Sur quoi, il me frappa avec une telle violence qu'il me défonça le crâne en plusieurs endroits. Après, ne me croyant pas encore mort, il commença à me trancher la gorge et, parce que je repoussais sa main, il se mit à me poignarder. Ainsi je reçus un coup de couteau entre la mâchoire inférieure et l'oreille. Je posai la main gauche sur l'oreille, afin d'arrêter le sang et c'est ce geste qui me sauva, car, immédiatement après, je reçus un second coup qui s'abattit sur la jointure du doigt majeur à la main, glissa sur l'os, pénétra dans le milieu de la main, la transperça et s'arrêta dans l'occiput.

» Je reçus encore un autre coup qui me trancha à moitié l'index de la main droite et il s'en fallut de peu que toutes les articulations de la main gauche ne fussent tranchées. Alors, me croyant mort, il ferma le trou dans lequel il m'avait jeté. Heureusement, à travers le sable qui me recouvrait, j'eus bientôt fini de faire un trou afin de pouvoir respirer. Mon assassin n'aura pu voir ce geste, car il faisait nuit et il était trop préoccupé de rassembler les objets dont il m'avait dépouillé.

Puis, chargé de son butin, je l'entendis qui s'éloignait. »

Lorsque l'assassin fut assez loin, le malheureux jeune homme réussit à sortir de sa tombe et, tout à fait désorienté, se traîna longtemps dans les ténèbres. A certain moment, il crut apercevoir la silhouette d'une sentinelle. Il la héla, mais sa voix était devenue si faible qu'elle se mourait dans le grand silence de la nuit. Il rampa dans la direction de l'Allemand : ce n'était qu'un arbuste dressé au sommet d'un léger monticule.

Du haut de cet observatoire, il examina les lointains ténébreux et vit une lumière qui brillait faiblement dans les masses d'ombres. Par un miracle d'énergie, rassemblant ses dernières forces, Schaeverbeke se dirigea vers ce point lumineux qui faisait une tache d'or sur l'immense écran noir de la nuit. C'était une cantine réservée aux soldats allemands. Une trentaine de ceux-ci y buvaient de la bière en parlant bruyamment. Tout à coup, ils se turent. La porte de la pièce venait de s'ouvrir et une vision tragique surgit.

Un homme tout barbouillé de sang et défiguré par d'affreuses blessures était là debout. Il fit un geste et l'on s'aperçut qu'il avait les mains en bouillie. A peine remis de leur surprise, les soldats s'empressèrent autour du malheureux, lui prodiguèrent les premiers soins et le transportèrent chez un médecin militaire.

Après tous ses malheurs, le courageux Schaeverbeke eut enfin la chance d'être confié au célèbre chirurgien brugeois Jos. Sebrechts qui lui sauva la vie. Ce dernier écrit : « Le 5 janvier 1918 est entré à mon service à l'hôpital St-Jean

à Bruges, le nommé Schaeverbeke Georges, âgé de dix-huit ans, habitant boulevard Guido Gezelle, à Bruges, victime d'un attentat à Knocke, le 4 janvier.

» Il était atteint : 1° Au crâne de quatre plaies dont deux avec fracture du crâne et pénétration de fragments osseux dans le cerveau; 2° au cou : d'une plaie transversale mettant à nu le larynx et les gros vaisseaux; de deux plaies profondes dans la région des gros vaisseaux; 3° à la main gauche : d'une plaie perforant la main de part en part.

» Toutes les plaies étaient souillées de sable, le blessé ayant été enterré vivant. L'opération a pu sauver l'intéressé. »

Le meurtrier fut arrêté et condamné à quinze ans de travaux forcés par une juridiction militaire allemande.

XII.

En 1918, on passait toujours. La victoire du capitaine Landau.

Après plus de trois ans d'activité, les agents des différentes Polizeistellen de Belgique s'étaient familiarisés avec la stratégie de la guerre secrète dans les territoires occupés. Leur tactique préférée consistait à introduire leurs indicateurs dans nos organisations de passage. Mais celles-ci se multipliaient de façon inquiétante et, bénéficiant, elles aussi, de l'expérience des autres, elles se préservaient des erreurs, des fautes et des imprudences qui avaient provoqué la destruction de leurs devancières.

De part et d'autre, on continuait donc à rivaliser de ruse, mais maintenant l'audace des Belges allait croissant et les passages à main armée devenaient de plus en plus fréquents. Certains donnèrent lieu à de terribles bagarres. Le 13 septembre 1918, trois cent cinquante hommes, dont dix-huit soldats français et trois Russes, la plupart armés, tentent de franchir la haie électrisée entre Moulant et Fouron-le-Comte.

Avertis par un de leurs indicateurs qui a pu se faufiler dans cette magnifique phalange de patriotes, les Allemands ont posté plus de deux cents soldats à proximité de l'endroit choisi pour le coup de force. Aussi, lorsque, vers une heure

du matin, revolver au poing, les volontaires arrivèrent devant la haie électrisée, une fusillade nourrie les accueillit.

Ils ripostèrent aussitôt et un combat en règle s'engagea. De part et d'autre, des hommes tombent. Pendant ce temps, un électricien a coupé les fils et, en tirillant, des jeunes gens passent en territoire hollandais. Deux d'entre eux, Guillaume Spits, de Feneur, et Bourdoux, de Sugny, touchent la haie métallique et sont électrocutés.

D'autres sont refoulés vers l'intérieur et disparaissent dans les ténèbres. La fusillade crépite encore une dizaine de minutes, puis on n'entend plus que les gémissements et les appels des blessés. Les prisonniers furent traités avec une odieuse brutalité. Le courageux père Spits qui avait voulu passer avec ses trois fils (dont un fut électrocuté), mourut lui-même, le 12 octobre 1918, des suites de coups reçus en prison.

Un autre jeune homme, Jean Rion de Hermalle-sous-Argenteau, fut également victime de mauvais traitements. « Le 13 octobre 1918, raconte M. Camille Rion, j'ai reçu un télégramme de l'hôpital de Bavière m'annonçant que mon fils était gravement malade. Je me suis rendu à Liège et mon fils m'a dit que c'était par suite des coups qu'il avait reçus des Allemands qu'il allait mourir; il avait encore sa chemise remplie de sang. »

Aussi longtemps que gronda la voix des canons, la bataille ne connut pas de trêve sur le front démarqué par la haie électrisée. Celle-ci, dans l'esprit des Allemands, devait devenir infranchissable. Aussi que de précautions, que de mesu-

res nouvelles pour arriver à ce but! En 1918, les dernières maisons voisines du « fil » qui n'avaient pas encore été évacuées, furent destinées au logement de soldats. De même la plupart des localités de la frontière furent occupées par des troupes en repos. Avant d'aborder la zone de mort, il fallait donc traverser des villages grouillant de soldats gris. Comment glisser sans être aperçu dans ce réseau serré plein de pièges et d'embûches ?

Cependant si la police allemande perfectionnait ses méthodes et les appropriait à ces combats dans l'ombre, les passeurs, de leur côté, redoublaient de finesse et d'astuce. La tactique du passage s'enrichit des leçons d'une longue expérience et offrit l'attrait d'un sport passionnant qui requérait de ses adeptes d'exceptionnelles qualités de sang-froid et d'audace. Certains passeurs étaient doués d'un flair merveilleux; sûrs d'eux-mêmes, connaissant les bonnes pistes, familiarisés avec tous les risques du métier, ils trompaient les Allemands avec une adresse extraordinaire.

Pendant la grande offensive allemande de 1918, malgré un formidable renforcement de la surveillance à la frontière, les rapports des organisations secrètes furent régulièrement transmis aux différents sièges établis en Hollande. Et tout comme les documents, les hommes continuaient à passer : espions, agents secrets, volontaires franchissaient encore la haie de mort.

Cette éclatante victoire sur l'organisation allemande est due au capitaine anglais Landau et à ses deux collaborateurs immédiats, Dalton et le Belge Moreau. Devant l'ampleur des mesures



prises par les Allemands en vue de couper toutes les communications entre la Belgique et la Hollande, le capitaine Landau comprit que seule une vaste organisation secrète avec des moyens d'action puissants et sûrs, serait à même de les contrecarrer.

Dès 1916, il se mit à l'œuvre. Il étudia d'abord toutes les particularités de la surveillance allemande à la frontière hollando-belge depuis la mer jusqu'à Gemmenich, relevant une à une toutes les possibilités de la déjouer. Bientôt des centaines de plans s'accumulèrent sur son bureau : la topographie de toute la zone frontière, le tracé de la haie électrisée, le cours des ruisseaux et des canaux, les ponts gardés, les postes allemands, les blockhaus, les chemins de ronde des sentinelles, les réseaux de barbelés, les obstacles de toute nature, y étaient signalés.

Alors Landau constitua de toutes pièces un service de surveillance destiné à lutter contre celui des Allemands. Ce fut une des réalisations les plus extraordinaires de la guerre secrète. Il partagea la frontière en zones, subdivisées elles-mêmes en secteurs et ceux-ci en services. L'organisation fut hiérarchisée : chefs de zones, chefs de secteurs, chefs de services eurent chacun un rôle et des responsabilités bien définis. Quant aux agents, il en enrôla dans toutes les localités belges et hollandaises de la zone frontière. En 1918, ils étaient plus de huit cents !

Espions, contre-espions, observateurs, signaleurs, courriers, passeurs, se partageaient les différentes missions qui incombaient à l'organisation. Ainsi les Allemands qui croyaient surveiller,

étaient eux-mêmes surveillés, épiés nuit et jour. Pas une localité où l'œil des alliés ne guettât leurs mouvements et n'éventât leurs ruses.

Les endroits et les heures propices au passage à travers la haie électrisée furent bientôt connus dans tous les secteurs et le va-et-vient entre les deux pays continua. Il y eut de réels prodiges de ruse et d'audace qui émerveillèrent les Allemands eux-mêmes. Le dévouement des patriotes enrôlés par le capitaine Landau comportant le risque de mort, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour tous ces braves qui acceptaient simplement de s'immoler pour le salut de leur pays. Plusieurs tombèrent sous les balles des pelotons d'exécution : Hanselaere, les deux frères Verschraegen, De Cabooter, Van De Velde, Marquenie et d'autres encore.

Jusqu'à l'armistice, de nombreuses voies de transmission et de passage fonctionnèrent régulièrement, entretenant ainsi la vie et l'activité des puissants groupements secrets répartis sur toute l'étendue des territoires occupés et qui menaient contre l'ennemi une lutte redoutable.

Tout à fait remarquable fut l'activité des équipes du « Service spécial de passage d'agents de ou vers la Belgique ». Le plus fameux des chefs d'équipe fut Charles Willekens, un véritable virtuose du passage clandestin et dont le désintéressement fit l'admiration de ses supérieurs.

Ainsi grâce à ces obscurs collaborateurs des état-majors alliés que furent les passeurs, les plans secrets de l'ennemi furent dévoilés à temps. Après l'échec de l'attaque allemande sur le front de Reims en juillet 1918, M. von Wrysborg déclara

au Reichstag : « Le succès de ces entreprises réside dans le secret des opérations; or il est un fait certain, c'est que l'ennemi a eu connaissance de nos projets. »

En assurant la liaison entre les états-majors alliés et les services de renseignements établis en territoire occupé, les passeurs, passeurs d'hommes et passeurs de documents secrets, avaient efficacement contribué à la victoire finale. Dès que les hostilités prirent fin, le capitaine Landau, mandaté à cet effet par son pays, leur témoigna sa reconnaissance d'une manière particulièrement touchante. On le vit s'incliner sur les tombes de ceux qui l'avaient servi au prix de leur vie, s'intéresser au sort des orphelins et apporter à tous le vibrant merci de l'Angleterre reconnaissante. Ce fut un spectacle émouvant que celui de ce grand et noble pays assimilant les modestes passeurs belges à ses glorieux Tommies et les citant à l'Ordre du Jour de son armée « *for gallant and distinguished services in the Field* », (pour services courageux et distingués en campagne).

FIN.

Quelques-uns des nombreux Services de Passage ayant fonctionné pendant la guerre 1914-1918.

- | | |
|---|--------------------------------------|
| Service Jacobs. | Service Henri Siquet. |
| Service Parent. | Service Druyts. |
| Service Tamenne - Jamar - De
Bondt. | Service Geldhof. |
| Service Abbé de Longueville -
Mahieu. | Service Louis Peeters. |
| Service De Borger. | Service Verstraeten. |
| Service Van Sintruyen. | Service Jean Bours. |
| Service de Monge. | Service Jean Weekers. |
| Service De Hasque. | Service Stalmans Léopold. |
| Service Henri Beyns. | Service Franssen Georges. |
| Service Delcroix. | Service Op 't Roodt Jacques. |
| Service Rosalie Cortvriendt. | Service Willekens Charles. |
| Service De Vroy. | Service Willekens Christiaen. |
| Service Maigray. | Service Teeuwen Mathieu-Jean. |
| Service Simon. | Service Vleugels Jan. |
| Service Ende-Magnée. | Service Somers Louis. |
| Service Jean Daems. | Service Van der Linden. |
| Service Mme de Rudder-Gaillet. | Service Veef. |
| Service Van den Bril. | Service Staes Henri. |
| Service Baucq-Cavell. | Service Saenen Louis. |
| Service Bosteels. | Service Eyckens. |
| Service De Weerdt. | Service Baelemans Corneille. |
| Service Silverans. | Service Wyns Louis. |
| Service Sabine Vinck. | Service De Wolf Polydore. |
| Service Tromont. | Service Sels Charles. |
| Service Van Damme - Van de
Voort. | Service Verhoeven François |
| Service Freyling. | Service Van de Velde Jean. |
| Service Mathieu Bodson. | Service Vlamincx Charles. |
| Service Wibaux - Willems - Mi-
chiels. | Service Van Bouwel Constant. |
| Service V.C.L. | Service D'Hayere Hubert. |
| Service Boutet-Pruvost. | Service Linders Louis. |
| Service Kolsteren-Van den Berg. | Service Laureyssens Auguste. |
| Service Dufort. | Service Dierckx Edouard. |
| Service Cleiren Antoine. | Service Verschoren Jean. |
| Service Hendrickx Louis | Service Kiekens-Roggemen Ma-
rie. |
| Service Schepens Constant. | Service De Schepper Hyppolite. |
| Service De Schrijver Charles. | Service Francken Louis. |
| Service Van Dun Edouard. | Service Van Ast Alphonse. |
| Service Van Oers Joseph. | Service Van de Velde. |
| | Service Wijns Louis. |
| | Service Janssens Cornélis. |
| | Service Hirondelle, etc., etc. |

TABLE DES MATIERES

I. Léon Parent	9
II. Abattu dans la zone du « fil »	24
III. Le « fil » de mort	35
IV. Malgré le « fil »	48
V. En 1916, on continuait à passer	57
VI. En 1917, on passait encore	69
VII. Sous le signe de la ruse	83
VIII. Aventures d'une passeuse	101
IX. Une belle figure de passeur : Henri Beyns	113
X. Comment Leo Van Ham de Lommel devint passeur, fut électrocuté et... ressuscita .	129
XI. Drames du « fil »	150
XII. En 1918, on passait toujours. La victoire du capitaine Landau	166

